FOURNITURE DE BUREAUX
J. DESBOIS
Rue du Pas St Georges, 57
BORDEAUX

Rc 1015
24[illegible]
v.1
[illegible]
FC
[illegible]
A416
1944
v.1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/surmeretsurterre01coop

SUR MER

ET

SUR TERRE

—

TOME PREMIER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP.
rue Danielle, 2.

SUR MER

ET

SUR TERRE

OU

LES AVENTURES DE MILES VALLINGFORD

PAR

FENIMORE COOPER

Traduit de l'anglais

PAR ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE.

TOME PREMIER.

PARIS

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

34, RUE MAZARINE.

1844

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PRÉFACE.

L'auteur a publié tant de récits véridiques que l'on a regardés comme des fables, et tant de fables qui ont passé pour des vérités, qu'il a pris la résolution de garder le silence dans la présente occasion. Chaque lecteur a donc le droit de croire ou de rejeter les détails de ce récit suivant ses idées, ses préjugés, sa connaissance ou son ignorance du monde. Permis à tous de venir affirmer qu'ils savent où est situé Clawbonny, qu'ils connaissent le vieux M. Har-

dinge, et qu'ils ont même assisté à ses prédications. Si ces témoignages s'écartent de la vérité, ce ne sont pas les premiers qui soient entachés d'erreur.

Il est possible que des gens difficiles soient disposés à nier l'utilité d'un pareil ouvrage. Notre réponse est toute prête : Il n'est jamais hors de propos de transmettre à l'esprit humain des notions claires et précises sur des événements de la vie sociale, des particularités relatives à une profession ou à l'histoire du passé, quelle que soit d'ailleurs la condition des personnages. Il faut seulement que les tableaux soient tracés sur nature, s'ils ne sont pas copiés d'après des modèles vivants. Les lectures légères nous procurent parfois des avantages dont nous ne nous doutions point au moment où nous les avons entreprises.

La plus grande partie de nos opinions

particulières sont peut-être fondées sur des préjugés qui prennent naissance dans l'incapacité de l'homme à tout voir et à tout connaître. Le mortel le mieux doué accepte sur la foi d'autrui plus de la moitié de ce qu'il apprend, et ceux qui ne seraient jamais à même d'apprécier par eux-mêmes certaines phases de la vie humaine, peuvent tirer parti de tableaux propres à leur donner des idées qu'ils n'auraient pas occasion d'acquérir par une autre voie. Le principal avantage de la littérature légère, c'est de rendre parfois la pure fiction plus utile que la stricte vérité, quand on évite l'exagération, quand on peint avec fidélité, et comme l'aurait pu dire notre ami Marbre, quand on *généralise* avec discernement.

Les États-Unis ont éprouvé des changements importants et nombreux depuis le commencement du dix-neuvième siècle.

Quelques-uns de ces changements ont été progressifs, et d'autres incontestablement rétrogrades. On doit mettre la génération naissante en état de comparer le présent au passé, et ces pages y contribueront, en montrant les choses telles qu'elles étaient. La population de la république s'élève probablement à plus de dix-huit millions et demi ; en l'an de grâce 1800, elle n'était guère que de cinq millions. L'état de New-York ne comptait alors pas plus de six cent mille âmes, aujourd'hui il n'en a pas moins de deux millions sept cent mille. En 1800, la ville de New-York avait soixante mille habitants, tandis qu'en y comprenant Brooklyn et Williamsburg, qui n'existaient pas au début du siècle actuel, elle doit avoir maintenant une population de quatre cent mille hommes. Voilà de prodigieux changements numériques, qui ont

produit des transformations de toute espèce. Quoique le développement matériel n'implique pas nécessairement celui de la civilisation, on peut en conclure avec assez de raison que l'aisance et le bien-être se sont répandus. C'est en effet ce qui a eu lieu, et la différence du passé avec le présent sera sensible pour ceux de nos lecteurs qui ont observé avec fruit l'état actuel de la société.

Les modifications morales accomplies en Amérique sont loin de répondre aux progrès purement physiques; toutefois, il s'en est opéré d'essentielles. L'état de New-York, après avoir été enlevé aux Hollandais, s'est rattaché à l'organisation sociale de la mère patrie, plus fortement que les autres possessions anglaises du continent américain. Sous les Hollandais même, il avait une physionomie caractéristique, due princi-

palement à ses *patrons,* les seigneurs du Nouveau-Monde. Certaines colonies du sud avaient à la vérité des caciques et autres nobles demi-féodaux et demi-sauvages; mais leur puissance était limitée, et le trait distinctif de cette partie du pays était l'existence de l'esclavage sur une vaste échelle. Quant à la colonie de New-York, elle fut conquise par la métropole, dont les institutions s'y gravèrent plus profondément que dans les établissements commencés par des concessionnaires. Ce fut une colonie complétement royale, jusqu'à l'époque de l'indépendance. Les conséquences sociales de cet état de choses se firent sentir dans les mœurs, jusqu'à ce que le flux toujours croissant de l'émigration eût amené des hommes opposés au gouvernement, quand ils n'en étaient pas les antagonistes déclarés. L'influence de deux sources différentes, la

conquête et l'émigration, se voient encore dans les opinions politiques, les unes d'origine puritaine et néo-anglaise, les autres conformes aux idées reçues dans les États du milieu.

Ces explications ont pour but de prévenir les critiques dont pourraient être l'objet les couleurs de notre récit. En ce qui concerne les détails maritimes, nous nous sommes efforcés d'être exacts, nous attachant à nous mettre à la portée du lecteur plutôt qu'à décrire minutieusement ce qui est.

La loyauté exige que nous avertissions le lecteur que ces volumes forment seulement une première partie, et que le pauvre capitaine Wallingford donnera, dans le courant de l'hiver, une autre série de ses aventures.

L'auteur n'accepte pas la responsabilité

de toutes les idées émises par le héros de ce récit. Un homme né dans la révolution doit naturellement juger mille choses autrement que nous, et c'est précisément sur cette dissidence d'opinion que sont basées les leçons contenues dans le présent ouvrage.

FENIMORE COOPER.

SUR MER ET SUR TERRE

OU

LES AVENTURES

DE MILES WALLINGFORD.

CHAPITRE I.

Maintenant à grands pas la vieillesse m'entraîne;
La neige sur ma tête a remplacé l'ébène;
Adieu, fleur de ma vie, éclat de mes beaux jours!
Du moins que je finisse au lieu de ma naissance;
Sous les arbres témoins des jeux de mon enfance,
Que je repose pour toujours!

Mme HEMANS.

Je suis né dans une vallée peu éloignée de la mer. Mon père avait été marin dans sa

jeunesse; quelques-uns de mes premiers souvenirs se lient à l'histoire de ses aventures, et aux entretiens dont elles étaient l'objet. Encore enfant pendant la guerre de la Révolution, il avait servi dès cette époque; entre autres scènes dont il avait été témoin, il aimait à raconter les détails du plus rude combat naval de cette guerre, celui du *Trumbull* avec le *Watt*. Il avait été blessé à bord du *Trumbull*, et portait une cicatrice qui le défigurait légèrement; autrement sa figure eût été d'une perfection remarquable. Après la mort de mon pauvre père, ma mère citait encore cette cicatrice comme un grain de beauté; si je m'en rapporte à mes souvenirs, le compliment n'était guère mérité, attendu que la balafre en question donnait à un des côtés du visage un aspect farouche et bizarre, surtout quand mon père était de mauvaise humeur.

Mon père mourut sur la ferme où je na-

quis ; il la tenait de son trisaïeul, émigrant anglais qui lui-même l'avait achetée au colon hollandais dont les premiers travaux avaient défriché les bois. On appelait cette propriété Clawbonny, nom hollandais suivant les uns, indien suivant les autres. Il n'y avait point de résidence plus agréable sur toute la superficie des États-Unis. Ce qui n'arrive pas souvent dans ce monde de misères, elle était aussi bonne que belle. Elle comprenait trois cent soixante-douze acres d'excellentes terres à blés ou en prairies, et plus de cent acres de coteaux rocailleux qui étaient passablement garnis de bois. Le premier de notre famille qui eut possédé la ferme avait bâti une solide maison de pierre d'un seul étage, qui portait sur une de ses corniches la date de 1707. Chacun de ses successeurs avait ajouté quelques constructions, et l'ensemble avait fini par présenter l'aspect d'une réu-

nion informe de maisons, adossées les unes aux autres, sans ordre ni symétrie.

Toutefois il y avait un portique, une grande porte, et une pelouse qui consistait en une demi-douzaine d'acres d'un sol noirâtre, où poussaient des ormeaux épars qu'on eût pu croire semés à la volée. Outre ces arbres et quelques haies de buissons, cette pelouse était revêtue d'un gazon dont les teintes d'émeraude rivalisaient dans les bonnes saisons avec celles des pâturages de la Suisse.

L'extérieur de Clawbonny annonçait le séjour d'un riche agriculteur, sans avoir les prétentions des habitations d'aujourd'hui. L'intérieur justifiait complétement les prévisions que le dehors avait pu inspirer. A la vérité les plafonds étaient bas, les chambres n'avaient pas une largeur démesurée, mais elles étaient chaudes en hiver, fraîches en été, propres et commodes en tout temps. Les salons avaient des tapis, ainsi que les

corridors et les principales chambres à coucher. Le meuble du grand salon était de toile perse, et convenablement rembourré.

Nous avions autour de nous des vergers, des prairies et des champs labourés. Les granges, les greniers, les étables et autres dépendances de la ferme étaient en pierre de taille comme l'édifice principal, et en parfait état de conservation. Mon père avait trouvé la propriété exempte de toute espèce de charges, et munie de tous ses instruments agricoles. Il possédait de plus quatorze ou quinze mille dollars qu'il avait eu soin de placer sur hypothèque. Ma mère lui avait apporté deux mille sept cents livres; et après trois ou quatre grands propriétaires fonciers, et autant de négociants de York retirés du commerce, le capitaine Wallingford était regardé comme l'homme le plus riche du comté d'Ulster. J'ignore jusqu'à quel point cette opinion était fondée. Toutefois j'ai toujours vu régner

l'aisance sous le toit paternel, et je sais que jamais les pauvres ne s'en éloignaient les mains vides. Il est vrai que nous n'avions qu'un vin de groseilles, mais il était délicieux, et nous en gardions toujours une provision suffisante pour en pouvoir boire de trois ou quatre ans. Mon père en avait mis de côté quelques bouteilles qu'il réservait pour les grandes occasions, et je me rappelle avoir entendu le gouverneur Georges Clinton, qui s'arrêtait quelquefois en passant à Clawbonny, dire que c'était le madère des Indes Occidentales. Quant au bordeaux, au bourgogne et au champagne, c'étaient des vins alors inconnus en Amérique, excepté sur les tables des plus riches négociants, et des grands propriétaires qui avaient voyagé.

Quand je dis que le gouverneur Georges Clinton, qui fut plus tard vice-président, venait goûter le madère de mon père, je ne prétends pas me vanter d'appartenir à la no-

blesse du comté d'Ulster. Les propriétés de ma famille nous donnaient une considération locale qui nous plaçait au-dessus des tenanciers ordinaires, et si nous avions vécu dans une grande ville, nous aurions fréquenté sans contredit la classe intermédiaire qui vient après la haute aristocratie. Ces distinctions étaient beaucoup plus marquées après la guerre de la Révolution qu'elles ne le sont de notre époque; elles sont encore plus marquées aujourd'hui que ne sont disposés à le croire tous ceux qui ne doivent pas une haute position à leur mérite ou à des chances favorables.

Mes parents se connurent pendant que mon père était retenu à terre par les blessures qu'il avait reçues dans le combat du *Trumbull* et du *Watt*. J'ai toujours supposé que c'était pour ce motif que ma mère trouvait tant de charmes à la balafre qui déparait

le côté gauche de la figure de mon père. La bataille se donna au mois de juin 1780, et mes parents se marièrent dans l'automne de la même année. Mon père ne retourna en mer qu'après ma naissance, qui eut lieu le jour même où Cornwalis capitula dans Yorktown. Ces événements combinés réveillèrent l'ardeur du jeune marin, car il sentit qu'il avait une famille à pourvoir, et éprouva le désir de rendre à l'ennemi la monnaie de la cicatrice dont sa femme était si glorieuse. Il obtint une commission à bord d'un corsaire, fit avec succès quelques croisières, et put acheter à la paix un brick de prise sur lequel il navigua jusqu'en l'année 1790. A cette époque le capitaine, c'était ainsi qu'on appelait généralement mon père, fut rappelé en Amérique par la mort de mon aïeul. Étant fils unique, il hérita de la terre, comme je l'ai déjà dit, et six mille livres argent comptant qui restèrent de la succession, servirent

à marier mes deux tantes à des hommes de leur condition.

Mon père ne retourna plus en mer; il passa le reste de ses jours dans ses domaines; seulement il alla pendant un hiver à Albany en qualité de représentant du comté. C'était alors un grand honneur de représenter un comté; mais l'abus du principe électoral a amené depuis d'importantes modifications. A cette époque, un membre du congrès était un personnage; maintenant ce n'est plus qu'un membre du congrès.

Mon père ne laissa que deux enfants, ma sœur Grace et moi. Le cruel accident qui réduisit ma mère à la plus triste des conditions, pour une femme qui a vécu heureuse avec son époux, arriva en l'an 1794. J'avais treize ans, et Grace entrait dans sa onzième année.

Le ruisseau qui traverse notre vallée se précipite dans une petite rivière tributaire de l'Hudson. A l'endroit où le terrain s'abaisse

au-dessous du niveau de notre ferme, nous possédions un moulin qui nous était d'une grande utilité et de quelque rapport; il servait à moudre tout le grain nécessaire à notre consommation, et les déchets engraissaient les porcs et les bœufs. Ce moulin était le point sur lequel se concentraient tous les produits de la ferme; et il y avait un petit débarcadère au bord d'une anse voisine de l'Hudson, d'où un sloop partait chaque semaine pour la ville. Mon père passait la moitié de son temps au moulin ou au débarcadère, surveillant ses ouvriers, donnant des ordres pour l'arrimage du sloop, et inspectant la marche du moulin. Il avait bien quelques connaissances en mécanique, et avait suggéré de bonnes idées au constructeur qui venait de temps en temps faire des réparations; mais il s'exagérait son propre mérite. Il était inventeur d'un nouveau procédé pour accélérer ou suspendre le mouvement de la machine. J'ignore en quoi

consistait sa méthode, car il n'en fut plus question à Clawbonny après le fatal événement. Un jour, mon père voulant convaincre le constructeur de la supériorité de son système, fit arrêter le mécanisme et se plaça sur la grande roue, pour montrer qu'il avait pleine confiance dans son invention. L'architecte secoua la tête d'un air d'incrédulité qui provoqua les éclats de rire de mon père. Mais tout à coup la force de répression perdit son empire; l'eau se précipita dans les auges, et la roue tourna emportant avec elle mon malheureux père. J'étais témoin de ce spectacle. La figure de mon père était encore toute radieuse au moment où le mouvement de rotation le déroba à mes yeux. Le constructeur parvint à arrêter immédiatement la machine. Après avoir fait un seul tour, la grande roue se retrouva dans sa position première. Je poussai un cri de joie en voyant mon père à la même place, et sain et sauf en apparence.

En effet, il aurait échappé à ce danger sans une fatale circonstance. Il s'était accroché à la roue avec la ténacité d'un marin, et avait passé dessous sans être blessé ; mais, en se relevant, il s'était brisé une tempe en s'engageant entre l'une des auges et une poutre qui avançait. Tout cela s'était passé avec tant de rapidité, que son corps inanimé était encore debout sur la roue, retenu à un clou qui avait pénétré dans ses habits.

Ce fut le premier chagrin sérieux de ma vie. J'avais toujours considéré mon père comme une partie intégrale de la création, et je croyais à peine à la possibilité de sa mort. Pendant de longues années encore, je ne cessai de rêver à cet affreux spectacle. A l'âge que j'avais alors, toutes les sensations revêtent une forme plastique qui en perpétue la durée, et la douleur s'empara despotiquement de mon âme. Longtemps après l'évé-

nement, Grace et moi nous nous regardions souvent sans prononcer un seul mot, et les larmes, s'échappant de nos yeux, roulaient sur nos joues. Nous ne communiquions ensemble que par nos émotions; mais aucune parole n'aurait pu être plus énergique. Encore aujourd'hui, c'est en tremblant que je me rappelle les angoisses de ma mère. Le meunier l'avait envoyé chercher, et, quand elle arriva, elle ne savait pas encore l'étendue de son malheur. Je n'oublierai jamais l'excès de douleur que lui causa la terrible vérité; elle demeura presque sans connaissance pendant plusieurs heures. Elle ne revenait à elle que pour s'évanouir de nouveau, et, lorsqu'elle recouvrit la parole, elle prodigua au corps inanimé les expressions de la plus vive tendresse; elle sembla un instant vouloir réveiller celui qui s'était endormi pour toujours, et elle dit d'une voix solennelle : « Mon père, mon cher père! ou-

vrez vos yeux et regardez vos enfants ; ne les abandonnez pas ! »

Elle employait ainsi, pour le père de ses enfants, le terme le plus tendre et le plus explicite dont une femme puisse se servir. Mais ce fut en vain. Le cadavre était aussi insensible que si l'esprit divin n'y eût jamais séjourné. Le même soir, on l'emporta à la maison, et trois jours après il reposait dans le cimetière, auprès de trois générations d'aïeuls, à la distance d'un mille de Clawbonny. Le service funèbre fit aussi une profonde impression sur mon esprit. Nous avions dans la vallée quelques membres de l'Église d'Angleterre, et le voisinage d'un temple anglican avait influé sur l'établissement du vieux Miles Wallingford, le premier du nom. C'était dans cette petite église, étroit bâtiment de pierre, avec un toit élevé et pointu, sans clocher ni sacristie, que toutes les personnes de notre famille avaient

été baptisées et déposées pour être ensevelies. L'excellent monsieur Hardinge, ecclésiastique à l'esprit juste, au cœur bienveillant, lut l'office des morts pour l'homme dont son père avait fait un chrétien dans le même édifice.

Le temps avait apporté des changements parmi nos voisins, mais la plupart avaient une sorte de droit héréditaire à l'estime publique. De ce nombre était notre prêtre qui avait marié mon père et ma mère. L'église retentit de nos sanglots, et ma pauvre petite sœur poussa un cri en entendant la première pelletée de terre retomber sur le cercueil. On arracha ma mère à cette scène de deuil qu'elle était incapable de supporter, et elle resta agenouillée à la maison pendant la plus grande partie du jour de l'inhumation.

Le temps adoucit nos chagrins, mais ma mère, femme d'une rare sensibilité, ne se remit jamais des effets de sa perte irrépa-

rable. Elle avait trop complétement voué ses affections à Miles Wallingford pour songer à contracter un second mariage. Je crois qu'elle nous aima moins comme ses enfants que comme représentants du défunt. Sa santé s'affaiblit par degrés, et trois années plus tard M. Hardinge la déposait auprès de son époux. Grace et moi nous avions été avertis un mois auparavant de l'approche du moment fatal, et nous nous étions efforcés de nous y préparer. M. Hardinge nous avait conduits auprès du chevet de la mourante.

« Vous avez baptisé ces deux chers enfants, lui dit-elle d'une voix altérée, vous les avez marqués du signe de la croix en mémoire de Jésus-Christ, qui est mort pour nous. Maintenant je vais faire un appel à votre amitié et à votre sollicitude pastorale. Surveillez-les dans cet âge critique où les impressions sont les plus profondes et les plus faciles à recevoir. Dieu récompensera

votre bonté pour les enfants orphelins de vos amis. »

L'excellent prêtre, qui vivait moins pour lui que pour les autres, fit les promesses qu'on exigeait de lui, et l'âme de ma mère s'envola en paix. La perte de notre mère nous causa moins de peine que celle de notre père. Nous avions vu assez d'exemples de son dévouement pour être convaincus que sa mort n'était qu'un passage à une vie meilleure. Il y aurait eu de l'égoïsme à la regretter; notre affliction était mêlée d'une espèce de joie : notre mère était délivrée d'une cruelle souffrance; et quand je contemplai pour la dernière fois son visage bien-aimé, je songeai avec transport que les douleurs n'exerçaient plus d'empire sur elle et que son esprit habitait le séjour des bienheureux.

Peu de temps après, j'eus avec M. Hardinge un entretien qui m'apprit pour la première fois les dispositions testamentaires de

mon père. Il me léguait la ferme, le moulin, les instruments agricoles en toute propriété, en réservant l'usufruit à ma mère jusqu'à l'époque de ma majorité. Je devais alors la mettre en possession d'une aile de la maison et lui payer une rente de trois cents livres. Grâce avait quatre mille livres d'argent comptant, et le testament m'assurait le reste des biens mobiliers, dont le rapport était de cinq cents dollars par an. Comme les terres produisaient un revenu net de plus de mille dollars indépendamment de notre consommation, j'avais des ressources suffisantes pour un homme accoutumé à une vie simple et régulière.

M. Hardinge, exécuteur testamentaire, devint notre tuteur; ce qui nous fut d'autant plus agréable que nous avions de l'attachement pour ses deux enfants, dont l'âge était en rapport avec le nôtre. Rupert Hardinge avait une année moins que moi, et Lucie, sa

sœur, était de six mois plus jeune que Grâce.

Rupert Hardinge n'était pas un enfant capable de donner de la satisfaction à son père par sa conduite et son application. J'étais meilleur écolier que lui, et M. Hardinge m'avait jugé propre à entrer au collége un mois avant la mort de ma mère. Toutefois, elle ne voulut pas m'y envoyer avant que mon condisciple ne fût prêt à m'y suivre, et ce retard modifia singulièrement ma carrière.

Mon père me destinait au barreau ; mais j'avais de l'antipathie pour tout travail sérieux d'intelligence. Si j'aimais la lecture, c'était plutôt pour m'amuser que pour m'instruire. Rupert détestait encore plus que moi l'étude et la contrainte. Son père avait une piété sincère, et priait avec ferveur le ciel pour que son fils devînt digne d'exercer le saint ministère. Lucie se réjouissait à l'idée de voir son frère célébrer l'office divin à la place où son père et son grand-père avaient adoré Dieu.

En cela elle avait moins d'égard au bien-être temporel de Rupert qu'à ses intérêts spirituels. Car le bénéfice n'était que de cent cinquante livres, auxquelles il fallait joindre le logement et vingt-cinq acres de terre. Le prêtre les cultivait sans remords de conscience avec l'aide de deux esclaves mâles que sa mère lui avait légués.

J'avais aussi une douzaine d'esclaves noirs, qui s'étaient propagés dans notre famille depuis l'acquisition de Clawbonny; sur ce nombre trois hommes et quatre femmes étaient utiles par leur assiduité au travail, mais les autres aimaient le *far niente*, et profitaient du privilége qu'ils avaient d'être nourris, logés et habillés, abstraction faite du mérite de leurs œuvres. Il y avait aussi dans notre cuisine quelques bambins noirs qui se roulaient sur le gazon en été, et qui se blottissaient dans l'hiver si près du feu, qu'on aurait pu les croire incombustibles. Tous

ces noirs portaient le nom patronymique de Clawbonny. Il y avait Hector Clawbonny, Vénus Clawbonny, César Clawbonny, Rose Clawbonny, qui était noire comme un corbeau, Roméo et Juliette Clawbonny, Pharaon, Putiphar, Samson et Nabuchodonosor Clawbonny. Ce dernier, qu'on appelait Nab par abréviation, était à peu près de mon âge et avait partagé les jeux de mon enfance. Quand il commença à se rendre utile, je l'arrachais souvent à ses travaux, pour naviguer avec lui sur l'Hudson dans un canot que je dirigeais. La manière franche et amicale dont je le traitais m'en avait fait un compagnon dévoué. Il aimait la vie errante et encourageait Rupert et moi dans nos dispositions à la paresse. La première fois que je fis l'école buissonnière, ce fut sous le patronage de Nabuchodonosor, qui soutint avec assurance que les châtaignes de la montagne valaient mieux que tous les livres classiques.

J'ai oublié de dire que la mort de ma mère avait amené un changement immédiat dans notre ménage. M. Hardinge, se conformant aux instructions qu'il avait reçues d'elle, s'établit à Clawbonny avec ses enfants. Dès lors il n'y eut guère en Amérique une réunion de quatre jeunes gens plus heureuse que la nôtre.

Auparavant, nous ne pouvions nous voir qu'une fois par jour; depuis cette époque, nous nous vîmes toute la journée. Nous nous hâtions de nous lever pour reprendre nos divertissements. On était en automne; c'était le temps des vacances, et pendant deux mois nous ne fîmes qu'errer dans les champs, cueillir des fruits, assister aux récoltes, et prendre en plein air un exercice non moins favorable à nos forces physiques qu'à l'entretien de notre bonne humeur.

Je puis dire sans amour-propre qu'il eût été difficile de trouver quatre jeunes gens

plus dignes d'attention à la fin de l'année 1797. Rupert Hardinge avait une allure gracieuse, une physionomie régulière, une distinction naturelle, une facilité d'élocution et une vivacité d'esprit qui faisaient de lui un compagnon très-agréable. Je n'avais pas non plus mauvaise mine, quoique je fusse loin de posséder les traits remarquables de mon ami. Je l'emportais sur lui en force et en activité ; mes cheveux étaient châtain-noir, et tombaient en boucles abondantes sur mes épaules. Ils n'ont jamais perdu complétement leur beauté, et on les admire encore aujourd'hui qu'ils sont blancs comme la neige.

La physionomie de Grâce était une de celles sur laquelle la nature se complaît à imprimer ce mélange de douceur, de franchise et de sensibilité que les hommes attribuent aux anges. Ses yeux étaient d'un bleu céleste et son tendre sourire suffisait pour me désar-

mer dans mes plus vifs emportements. Elle était frêle et délicate, mais les formes parfaites de son corps auraient pu servir de modèle à un sculpteur.

On n'aurait pas remarqué Lucie au milieu d'une assemblée nombreuse de jeunes filles d'Amérique, car la beauté semble être spécialement l'apanage de ce pays. Toutefois, sa figure était agréable, et il y avait un piquant contraste entre le noir foncé de ses cheveux, l'azur de ses yeux et la blancheur éclatante de sa peau. Son teint était coloré et changeait sous l'influence de ses impressions. Elle avait des dents magnifiques, et, quoiqu'elle parût l'ignorer, elle avait une manière particulière de les montrer qui eût donné des charmes à un visage beaucoup moins attrayant. Lorsqu'elle était exempte de soucis, sa voix et ses ris inspiraient la gaieté.

Je ne me préoccupais jamais de la beauté

de Lucie; je m'imaginais qu'elle était plus belle pour moi que pour tout autre, mais je ne regardais son visage radieux et enjoué qu'avec un sentiment de bonheur et de sécurité. Nos yeux, en se rencontrant, n'exprimaient rien de nature à être caché.

CHAPITRE II.

Cesse de m'obséder, mon cher ami Protée;
Au foyer paternel ma vie est limitée.
— Eh quoi ! ne pourrais-tu, cherchant d'autres destins,
Accompagner mes pas vers les pays lointains ?

Les deux Gentilshommes de Vérone.

M. Hardinge dirigea mon éducation de la manière la plus judicieuse. Au lieu de me mettre entre les mains les livres que j'étais destiné à étudier au collége d'Yale, ce qui eût pu servir d'excuse à ma paresse future, il me donna des ouvrages élémentaires. J'appris par cœur deux grammaires, dont il m'expliqua successivement tous les passages.

Il me montra aussi l'art de scander des vers, et ce talent suffisait alors en Amérique pour faire une réputation d'homme savant. Après cela, nous tournâmes notre attention vers les mathématiques, et, après avoir approfondi l'arithmétique, je passai à la trigonométrie et aux problèmes les plus essentiels de la géométrie.

J'avoue que j'avais une aversion insurmontable pour l'étude. J'aurais pu me déterminer à étudier les lois du vivant de ma mère par déférence pour ses intentions. Maintenant qu'elle n'était plus, je désirais savoir si elle avait exprimé des vœux à cet égard; j'en parlai à Rupert, et je fus choqué de la légèreté de ses réponses.

« Qu'importe à vos parents, dit-il, que vous soyez avocat, marchand, docteur ou agriculteur comme votre père.

— Mon père a été marin, répliquai-je avec vivacité.

— C'est vrai; la marine est une profession noble et honorable. Je ne vois jamais un marin sans lui porter envie. Nous n'avons pas encore été à la ville, et vos bateliers s'y rendent régulièrement une fois par semaine. Je donnerais le monde entier pour être matelot.

— Vous, Rupert! mais vous savez que votre père compte faire de vous un ecclésiastique.

— La belle figure que j'aurais en chaire, affublé d'un surplis! Il y a eu assez d'Hardinge dans l'Église, et j'ai idée d'aller en mer. Vous savez sans doute que mon grand-père était capitaine dans la marine, et qu'il a mis son fils dans les ordres. Aujourd'hui il doit y avoir un revirement, et c'est au prêtre à mettre son fils sur un vaisseau de ligne. J'ai lu les biographies des marins célèbres; l'on ne saurait s'imaginer combien de fils de prêtres sont entrés dan la marine, et com-

bien de fils de marins se sont faits ecclésiastiques.

— Mais, repris-je, il n'y a pas de marine dans l'Amérique. Les États-Unis ne possèdent pas un seul vaisseau de guerre.

— Tant pis. Le Congrès a ordonné, il y a trois années, de construire des frégates; mais on ne les a jamais lancées. Maintenant que Washington a donné sa démission, je suppose qu'on ne fera plus rien de bon dans ce pays. »

Comme tout Américain, je respectais le nom de Washington; mais je n'admis pas les inductions de Rupert, qui avait coutume d'affirmer les choses qu'il désirait, et de désirer celles qu'il affirmait. Après un moment de silence il continua l'entretien.

« Vous êtes maître de vos actions, dit-il, et vous pouvez agir à votre fantaisie. Mettez-vous en mer, et si le métier ne vous convient pas, vous n'aurez qu'à revenir ici; vous y serez

tout aussi maître que si vous aviez passé le temps de votre excursion à élever des bestiaux, à faucher les foins et à engraisser les porcs.

— Vous oubliez, Rupert, que je suis le pupille de votre père pour cinq années encore. Je suis soumis comme vous-même à son autorité. »

Rupert se moqua de moi. Il essaya de me convaincre que dans le cas où j'aurais de la répugnance pour le barreau, il importait de débarrasser son père de toute responsabilité, en m'échappant clandestinement pour aller en mer. Si je me destinais à la marine, il n'y avait pas de temps à perdre; car tout le monde m'avait assuré que l'éducation d'un marin se faisait entre seize et vingt ans. Je me séparai de mon ami avec la promesse de revenir prochainement sur le même sujet.

Je reconnus, à ma honte, que les sophismes artificieux de Rupert bouleversaient mes

notions sur le bien et sur le mal. Je résolus de m'expliquer franchement avec M. Hardinge, et de lui révéler mes inclinations, mais sans lui faire connaître que je pourrais me dispenser de son approbation.

Une occasion se présenta bientôt, et je demandai à M. Hardinge si mon père, dans son testament, avait ordonné de m'envoyer au collége d'Yale, et de m'y faire étudier le droit. Le capitaine Wallingford n'avait point manifesté ses intentions; mais ma mère avait exprimé le désir de me voir obtenir la licence d'avocat, quand même je n'exercerais pas. Après m'avoir donné ce renseignement, M. Hardinge s'arrêta pour examiner l'effet qu'il produisit sur moi, et lisant le désappointement sur ma physionomie, il s'empressa d'ajouter :

« D'ailleurs, Miles, votre mère ne vous a imposé aucune loi. Elle a voulu vous laisser libre de choisir une profession, autant que de

choisir une femme. Ce sont, a-t-elle dit, deux choses importantes, dont lui seul doit décider. Notre tâche est seulement de le guider par nos conseils. »

Je déclarai alors à M. Hardinge le désir que j'avais de voir le monde et d'être marin. Il en fut stupéfait et visiblement affligé. Il m'exhorta fortement à renoncer à mes projets, et à ne pas sacrifier une position stable aux chances d'une carrière aventureuse. Je racontai cette entrevue à Rupert, en lui faisant part des objections de son père, dont quelques-unes avaient un caractère religieux. Le jeune homme décida qu'on pouvait faire son salut aussi bien sur mer que sur terre, et que toute proportion gardée, il y avait plus d'honnêtes gens dans la marine que dans toute autre profession.

« Voyez les avocats, ajouta-t-il, est-ce la religion qui les dirige ? Ils louent leur conscience à tant par jour, et plaident aussi cha-

leureusement les mauvaises causes que les bonnes. »

Après un plus ample examen de la question, Rupert, à mon grand étonnement, me proposa de m'évader avec lui, d'aller à New-York, et de nous embarquer sur quelque bâtiment de la compagnie des Indes. Je goûtai le projet, en ce qui me regardait personnellement; mais je fus effrayé de l'idée d'avoir Rupert pour compagnon. J'étais assez sûr de l'avenir pour tenter une entreprise hasardeuse. Quant à Rupert, une démarche imprudente pouvait compromettre toute sa carrière. Cette pensée aurait mis fin à mes projets, si je n'avais songé que je serais toujours à même de venir au secours de mon ami. Je lui en touchai quelques mots, et il répondit avec tact et discrétion. Il me prouva qu'à l'époque de notre majorité, il serait en état de commander un navire, et que j'éprouverais naturellement le désir de placer mes éco-

nomies sur la cargaison. Les revenus de ma propriété, accumulés pendant cinq ans, me fourniraient la somme nécessaire à notre spéculation ; et bientôt une source de prospérité s'ouvrirait pour nous.

« Il est bon, sans doute, continua-t-il, d'avoir un beau domaine et un moulin ; mais plus d'un bâtiment gagne en un seul voyage assez d'argent pour payer une propriété comme la vôtre. Ceux qui commencent avec rien sont, dit-on, dans la meilleure passe pour réussir, et si nous ne partons qu'avec notre bagage, il est évident que nous commençons avec rien. Notre succès est assuré ! »

J'étais disposé à approuver cette doctrine, assez généralement répandue en Amérique ; mais je cherchais en vain, parmi les personnes de ma connaissance, quelqu'un qui eût abandonné son capital pour lutter avec avantage contre des concurrents moins opulents. Néanmoins, il y avait dans l'idée d'être l'artisan

de ma fortune quelque chose qui séduisait mon imagination. A cette époque, on comptait sur les rives de l'Hudson peu d'habitations qui méritassent la qualification de château. Je souriais à la pensée d'en pouvoir élever un dans ma terre de Clawbonny, et d'acquérir par moi-même les moyens de le construire. J'étais propriétaire d'une maison; mon ambition était de posséder un château.

Au bout d'un mois de discussions, Rupert et moi nous nous décidâmes à consulter les deux jeunes filles, en leur faisant promettre le secret le plus absolu. Comme nous passions ensemble des heures entières, les occasions ne nous manquaient pas. Mon camarade s'était d'abord opposé à ce projet; mais j'avais trop d'affection pour Grâce et trop de confiance dans le solide jugement de Lucie, pour ne pas les mettre au fait de nos intentions. Il y a maintenant quarante ans que cette entrevue décisive a eu lieu, et les

moindres détails en sont encore présents à mon esprit.

Nous étions tous quatre assis sur un banc grossier que ma mère avait fait placer à l'ombre d'un énorme chêne. C'était dans le site le plus pittoresque du domaine; la vue s'étendait sur l'une des plus belles parties du cours de l'Hudson. L'eau était unie comme de l'argent en fusion. Les voiles de tous les bâtiments qu'on apercevait tombaient négligemment le long de leurs mâtereaux, comme pour annoncer le repos momentané de l'activité commerciale.

Grâce sentait vivement la beauté des paysages, et elle exprima les émotions qu'ils lui causaient avec une éloquence rare chez les jeunes filles de son âge. Elle attira notre attention par des paroles enthousiastes, auxquelles Lucie répondit avec une simplicité naïve, qui prouvait qu'elle partageait les sentiments de sa compagne, sans en être aussi

fortement saisie. Je profitai de ce moment pour m'expliquer.

« Puisque vous aimez à voir des bâtiments, dis-je à Grâce, vous apprendrez sans doute avec plaisir que je songe à me faire marin. »

Il y eut un silence de quelques instants, Pendant lequel j'affectai de regarder les sloops lointains ; puis, je jetai un coup d'œil furtif sur mes compagnes. Les doux yeux de Grâce se fixaient avec inquiétude sur mon visage, et en les évitant, non sans éprouver un certain embarras, je rencontrai ceux de Lucie, qui m e contemplait avec une égale attention, et semblait ne pas en croire ses oreilles.

« Marin! Miles; répéta lentement ma sœur; je croyais qu'il était convenu que vous apprendriez le droit.

— Pas du tout. J'ai l'intention de parcourir le monde, et Rupert...

— Eh bien? Rupert doit entrer dans les ordres, pour succéder à son père, le plus tard possible, j'en ai l'espérance. »

Rupert affectait le plus grand sang-froid, et sifflait entre ses dents; mais l'étonnement et le ton solennel de ma sœur nous causaient une impression involontaire.

« Allons, mes amies, dis-je enfin, il est inutile de dissimuler avec vous, mais souvenez-vous bien que ce que je vais vous dire est un secret inviolable pour tout le monde.

— Excepté pour M. Hardinge, répondit Grâce. Si vous avez l'intention d'être matelot, il doit le savoir.

— C'est envisager superficiellement nos devoirs, répliquai-je, en me servant d'une phrase habituelle de mon ami; c'est ne pas distinguer convenablement leurs ombres de leurs substances.

— Je ne vous comprends pas, mon frère; certainement M. Hardinge doit savoir la pro-

fession que vous vous proposez de suivre. Rappelez-vous qu'il remplit auprès de vous la place d'un père.

— Vous admettrez, je pense, qu'il n'est pas plus mon père que celui de Rupert.

— Encore Rupert! quel rapport a-t-il avec vos désirs de vous embarquer?

— Vous allez tout savoir; mais donnez-moi votre parole de garder le silence.

— Promettez, Grâce, dit Lucie d'une voix faible et tremblante, c'est le moyen de tout savoir, et nos conseils pourront avoir quelque influence sur ces deux entêtés.

— Ces deux entêtés! répéta Grâce. Croyez-vous Lucie, que Rupert veuille renoncer à la prêtrise et s'embarquer avec mon frère?

— Les jeunes gens sont capables de tout, ma chère. Faisons-leur la promesse qu'ils demandent; nous saurons ensuite à quoi nous en tenir.

— Je vous p.
sœur avec une sc
— Et moi auss.
qu'il fallut me pei
— Voilà qui e.
vous trouver raiso
nous sommes déte.
Les deux jeune.
par des exclamation
long silence.
« Quant au droit, a
tai-je, résolu de me n
jamais eu de Wallingfc
— Mais il y a eu des
ques, dit Grâce, et elle .
Toutefois sa physionomie
core aujourd'hui je n'y
peine.
— Nous avons eu aussi
la marine, interrompit Rup
fermeté que je n'en aurais

ère était officier
ut.
apitaine Walling-

n'ont pas de ma-
ppliant.
anque pas de vais-
ut aussi vaste, l'O-
, que si nous avions
uvrir en entier. Cette
base, n'est-ce pas, Ru-

On peut s'embarquer
a compagnie des Indes,
n vaisseau de ligne, lui
ressant d'un air d'impor-
ai volontiers à bord d'un
i vont à Calcutta, et qui dou-
Bonne-Espérance, sur les
de Gama. Ils valent bien, je
s sloops d'Albany.

— Qu'est-ce que c'est que Vasco de Gama? demanda Lucie.

— C'est un noble portugais qui a découvert le cap de Bonne-Espérance, l'a doublé le premier, et a mis pied à terre dans les Indes. Vous voyez, mes chères amies, qu'il y a même des nobles dans la marine; pourquoi Rupert et moi n'en ferions-nous pas partie?

— Sans doute, Miles, répondit ma sœur, toute profession est convenable quand elle est honnête. Avez-vous parlé à M. Hardinge de vos projets?

— Pas précisément. Nous y avons fait seulement de vagues allusions, peut-être de manière à n'être pas compris.

— Il ne donnera jamais son consentement! s'écria ma sœur d'un air de triomphe.

— Aussi avons-nous l'intention de nous en passer. Je compte partir avec Rupert la

semaine prochaine, sans avertir M. Hardinge. »

Il régna de nouveau un silence long et éloquent, pendant lequel Lucie se cacha le visage dans son tablier. Ma sœur ne chercha point à cacher ses larmes.

« Il y aurait de la barbarie à nous quitter ainsi, dit enfin Grâce. »

Je poussai Rupert avec le coude, comme pour lui demander assistance. Il se contenta de me répondre de la même manière, et d'après mes interprétations, ce signe voulait dire : « Vous avez entamé l'affaire, chargez-vous de la finir. » Renonçant donc à son appui, je repris en ces termes :

« Notre plan de conduite est mûrement réfléchi.

— Si l'on connaissait la vérité, repartit Grâce, on verrait que votre conscience vous adresse des reproches.

— Des reproches? m'écriai-je. Vous n'a-

vez jamais commis une plus grande erreur. Nous sommes tous deux très-satisfaits de nous. Il n'y a pas dans tout l'État de New-York deux jeunes gens plus contents d'eux-mêmes que Rupert et moi. »

En ce moment Lucie, dont les yeux étaient remplis de larmes, leva la tête et partit d'un éclat de rire.

« Croyez-les, ma chère Grâce, dit-elle. Ce sont deux jeunes fous fort égarés par leur amour-propre; mais mon père saura les mettre à la raison.

—Votre père, miss Lucie, ne sera instruit de nos décisions que par vous, après notre départ. Nous voulons le décharger de toute responsabilité.

—Voilà des expressions de Rupert ! s'écria Lucie. Laissons ces jeunes gens à mon père, Grâce; il prendra sur lui la responsabilité de mettre un terme à toutes leurs folies. »

L'hilarité nerveuse de Lucie faillit provo-

quer ma colère, et j'avais envie de l'envoyer promener ; mais je me contins par égard pour Grâce, sur la figure de laquelle je lisais tant d'intérêt fraternel.

« Vous le voyez, continuai-je ; on prétend que M. Hardinge nous arrêtera, s'il est instruit de nos projets. C'est un ecclésiastique, dira-t-on, et n'a-t-il pas assez d'autorité pour maintenir dans le devoir deux enfants de seize à dix-sept ans ? Nous voulons lui épargner le blâme du public en lui dissimulant notre départ. C'est ce que j'appelle le décharger de toute responsabilité. Nous comptons partir la semaine prochaine, aussitôt qu'on aura fini les habits que nous avons commandés, sous le prétexte d'avoir des costumes de canotiers. Nous descendrons le fleuve dans le bateau à voile, et Nabuchodonosor nous suivra pour le ramener. Maintenant que vous savez tout, il est inutile de laisser une lettre pour M. Hardinge ; car, trois

heures après notre départ, vous serez libres de parler. Nous serons absents une année, au bout de laquelle nous reviendrons vous voir, et nous vous retrouverons avec plaisir; nous serons alors des jeunes gens et non plus des enfants. »

Ce dernier tableau consola les jeunes filles. Rupert, qui s'était constamment tenu sur le second plan, revint à la rescousse, et par ses manières subtiles et sa langue mielleuse, il parvint à donner au mal l'apparence du bien. S'il n'abusa pas sa sœur, du moins il me parut avoir de l'influence sur la mienne. Lucie, malgré sa sensibilité, avait l'esprit positif et ne manquait jamais de découvrir les sophismes de son frère.

Les jours suivants, les jeunes filles s'efforcèrent de m'amener à demander l'autorisation de M. Hardinge; mais ce fut inutilement. Nous étions sûrs de leur parole, et nous demeurâmes inébranlables. Comme nous l'a-

vions prévu, aussitôt qu'elles eurent reconnu l'inutilité de leurs démarches, elles nous firent des sacs de voyage, raccommodèrent notre linge, et nous procurèrent même divers effets que l'on cacha dans le magasin du débarcadère.

Quant à Nabuchodonosor, il reçut l'ordre de préparer le bateau pour le mardi suivant; nous voulions mettre à la voile un jour après le départ hebdomadaire du *Wallingford de Clawbonny*; c'était le nom du sloop. J'avais calculé la marée, et je savais que le *Wallingford* entrerait en mer à neuf heures du matin.

Le mardi fut un triste jour pour tous, excepté pour M. Hardinge, qui n'avait pas conçu le moindre soupçon. Rupert éprouvait des remords, et les yeux des deux jeunes filles se remplissaient de larmes à chaque instant; Grâce était la plus calme des deux, et j'ai soupçonné depuis qu'elle avait eu une conférence avec mon ingénieux camarade, qui possédait

le don de la persuasion à un degré vraiment extraordinaire. Lucie me parut avoir pleuré toute la journée.

C'était à neuf heures que la famille se séparait après les prières du soir; nous nous couchions immédiatement, et M. Hardinge veillait ordinairement jusqu'à minuit. Cette habitude, que nous lui connaissions, nous obligeait à la prudence. Nous avions pris précipitamment congé des jeunes filles en feignant de nous retirer dans nos chambres respectives. Au moment où l'horloge sonnait onze heures, nous pûmes nous échapper de la maison. Nous avions le cœur gros. Peu de personnes quittent pour la première fois le toit paternel sans songer aux liens qu'ils vont briser, aux chances qu'ils vont courir. Nous marchions vite, en silence, et nous atteignîmes le quai en moins d'une demi-heure. J'étais sur le point de parler à Nabuchodonosor, qui nous attendait dans le bateau,

quand j'aperçus avec étonnement Grâce et Lucie. Elles venaient nous faire leurs adieux. Ce ne fut pas sans angoisses que je trouvai ces deux jeunes filles délicates si loin de leur demeure, à une heure si avancée de la nuit. J'essayai de les engager à s'en retourner immédiatement, mais elles ne voulurent rien entendre.

J'ignore comment il se fit qu'au moment de nous séparer, chacun de nous, au lieu de s'entretenir avec sa propre sœur, s'adressa à la sœur de son ami. Quelque étrange que paraisse ce fait, il n'en est pas moins positif. Nous n'avions aucune pensée d'amour, mais nous obéissions à une impulsion instinctive. La bonne Lucie me força d'accepter six pièces d'or; elle les tenait de sa mère, et je lui avais souvent entendu dire qu'elle ne voulait les dépenser qu'à la dernière extrémité. Elle savait que je ne possédais au monde que cinq

dollars, et que Rupert n'en avait qu'un. Je lui dis de donner l'or à Rupert.

« Non, dit-elle. Vous en ferez un emploi plus sage, plus judicieux et pour l'avantage commun. D'ailleurs vous êtes riche, et vous pouvez me le rendre. C'est un prêt que je vous fais; ce serait un don que je ferais à Rupert. »

Il me fut impossible de refuser, et je pris l'argent dans l'intention de le restituer un jour avec usure. Puis je pressai Lucie contre mon cœur, je l'embrassai six ou huit fois avec ardeur, ce que je n'avais pas fait depuis deux ans. J'ignore si Rupert embrassa Grâce ; car pendant cette entrevue nous fûmes constamment à vingt pas l'un de l'autre.

« Ecrivez, Miles ! écrivez, Rupert ! » s'écrièrent les deux jeunes filles ensemble pendant que nous démarrions.

Durant quelques minutes, nous pûmes suivre du regard nos chères compagnes ;

mais une sinuosité du rivage mit entre elles et nous une sombre éminence de terre.

Telle fut la manière dont je quittai Clawbonny au mois de septembre 1797. J'avais dix-sept ans moins quelques jours. Rupert avait six mois de plus, et Nabuchodonosor était son aîné de plus d'une année. Tout ce que nous possédions était dans l'embarcation, excepté nos cœurs. Le mien était resté sur la rive avec les deux créatures bien-aimées que nous venions d'abandonner. Celui de Rupert était en suspens ; je m'imagine qu'il ne se détachait jamais complétement de la place que lui avait assignée la nature.

CHAPITRE III.

Il est dans cette ville
Un jeune homme aux doux yeux,
Brave, d'humeur civile,
Comblé des dons des cieux ;
Sa noire chevelure
Roule en anneaux flottants ;
Leste, et de vive allure,
Il est dans son printemps.
Quand nos filles,
Si gentilles,
Nos filles à l'œil de feu,
Par leurs charmes,
Et leurs larmes,
Le retiennent en ce lieu,
C'est dommage
Que, volage,
Il parte sans dire adieu !

BURNS.

Nous avions bien choisi l'heure du départ. Le reflux commençait, et l'embarcation des-

cendit rapidement, quoique la hauteur des rives nous eût empêchés de sentir le vent, quand même il y aurait eu de la brise sur le fleuve. Notre bateau était assez grand, gréé en sloop et à moitié ponté, mais les bras vigoureux de Nabuchodonosor lui imprimèrent une marche rapide. Il travaillait avec l'ardeur d'un véritable noir marron; j'étais moi-même un habile rameur; car mon père m'avait donné des leçons de nage, et je m'exerçais presque journellement pendant sept mois de l'année. Je ne tardai pas à me mettre à l'œuvre. J'étais excité par le romanesque de notre position et la crainte d'être découvert, crainte qui me paraît accompagner constamment les entreprises clandestines. Je pris une des rames, et en moins de vingt minutes notre embarcation, que nous avions nommée *la Grâce et Lucie*, sortit d'entre les rivages escarpés de l'Hudson, et s'approcha de l'embouchure.

Nabuchodonosor poussa un cri de joie sauvage quand, en cessant d'être à couvert, nous sentîmes le souffle de la brise. Au bout de trois minutes nous avions hissé le foc et la grande voile, molli l'écoute, mis la barre au vent, et nous descendions le courant, à raison de cinq milles à l'heure. Je pris le gouvernail; Rupert était trop indolent pour travailler sans nécessité, et Nabuchodonosor était trop humble pour aspirer à cette honorable fonction, lorsque son maître était disposé à la remplir. A cette époque les patrons des bâtiments de l'Hudson avaient tellement l'habitude de les gouverner de leurs propres mains, que la plupart des riverains s'imaginaient que lord John Jervis, lord Anson, et autres illustres amiraux anglais, s'amusaient à tenir la barre au milieu de l'Océan. Je me rappelle les joyeux éclats de rire que poussa un jour mon malheureux père, quand M. Hardinge lui demanda comment il avait le temps

de dormir, puisqu'il était obligé d'être nuit et jour au gouvernail. Nous étions très-novices à Clawbonny dans la plupart des choses de la vie.

L'heure qui suivit fut l'une des plus pénibles que j'aie jamais passées. Je me souvins de mon père, de sa franchise, de sa générosité envers moi, et des recommandations auxquelles je manquais ouvertement. Puis je vis l'image de ma mère, avec sa tendresse, ses souffrances, ses prières, ses exhortations affectueuses et graves à la fois. Il me sembla que mes parents me regardaient avec douleur, mais sans m'adresser de reproches, ou qu'ils m'invitaient à retourner en arrière, en me montrant les conséquences de ma démarche. Je me représentais Grâce et Lucie, leurs sanglots, leurs avertissements, leurs efforts pour me faire renoncer à mon projet, les recommandations qu'elles m'avaient fait d'écrire et de ne pas rester absent longtemps,

leurs tendres et touchants adieux. Je n'oubliais pas non plus M. Hardinge, et le désespoir qui l'accablerait quand il se verrait privé non-seulement d'un pupille, mais d'un fils. Puis Clawbonny même, la maison, le verger, le jardin, les prairies, le moulin, toutes les dépendances de la ferme acquéraient une double valeur à mes yeux. C'étaient comme autant de liens qui s'attachaient à mon cœur; ainsi que l'a dit un poëte :

> Dans un monde nouveau l'aventurier se plonge,
> Et la chaîne qu'il porte à chaque instant s'allonge.

J'étais émerveillé de la tranquillité de Rupert; je n'avais pas encore profondément étudié son caractère; mais je savais qu'il emportait toujours avec lui le principal objet de ses affections. Quant à Nabuchodonosor, soit par instinct, soit par tradition, il affecta de ne pas tourner un seul instant la tête du côté

d'où nous étions partis. Toutefois, je ne pense pas qu'il eût l'idée d'être en fuite ; ses deux jeunes maîtres étaient présents ; il savait qu'il m'appartenait en toute propriété, et croyait sans doute ne pas s'écarter de ses devoirs en me suivant. J'avais d'ailleurs le projet de le renvoyer avec le bateau.

Rupert ne se souciait pas de causer ; il avait soupé amplement, et se sentait appesanti. J'étais trop absorbé dans mes pensées pour entamer l'entretien. J'éprouvai une espèce de triste plaisir à régler le quart pendant la nuit. Cette occupation ranima mon ardeur pour la carrière maritime. Il était minuit, et je me chargeai du premier quart, en disant à mes compagnons de se glisser sous le pont pour dormir. Ils se casèrent sans prononcer un seul mot. Rupert se plaça dans le fond, et Nabuchodonosor laissa ses jambes exposées à l'air de la nuit.

La brise fraîchit, et pendant quelque temps

je crus qu'il serait nécessaire de prendre des ris; cependant je réussis à retenir les cordages, et nous courûmes vent arrière. Quand je réveillai Rupert, à quatre heures, nous approchions de deux hautes montagnes entre lesquelles le lit du fleuve était resserré. A la forme des rivages, aux maisons que je distinguai confusément à droite, je reconnus la baie de Newburry. C'était une limite que nous n'avions jamais dépassée. Nous avions été une fois seulement à Fishkill Landing, endroit situé en face du village qui donne son nom à cette partie du fleuve.

Rupert prit la barre, et j'allai me coucher. Nabuchodonosor ne me réveilla qu'à dix heures. J'appris plus tard que Rupert avait tenu le gouvernail pendant une heure seulement, et que, calculant qu'il y avait quatre heures depuis cinq jusqu'à neuf, il avait jugé à propos de faire partager au nègre la gloire de cette course nocturne. Quand on me ré-

veilla, Rupert était profondément endormi à mes côtés.

La journée était belle, et tout en déjeunant nous admirâmes des sites entièrement nouveaux pour nous. Vers midi le vent s'éleva du sud, et le flux nous obligea à jeter l'ancre. Le soleil allait se coucher, lorsque nous aperçûmes New-York. Nous remarquâmes d'abord la prison de l'État qu'on venait de construire. Nabuchodonosor la regarda d'un air grave, et décida qu'elle avait mauvaise façon ; moi-même je ne la considérais pas sans terreur.

New-York, en 1797, commençait à peu de distance de la rue de la Douane. Entre le petit hameau de Greenwich, qui environnait la prison et la ville proprement dite, s'étendaient des champs parsemés de maisons de campagne. L'église Saint-Jean n'existait pas, et des marais en occupaient l'emplacement et les alentours. En longeant les quais, nous vîmes le premier marché que

j'eus jamais aperçu, car les villages de l'intérieur n'en possédaient pas encore. On l'appelait alors le marché de l'Ours, parce qu'on y avait vendu en premier lieu la chair de cet animal; mais les progrès modernes ont substitué à cette dénomination le nom glorieux de Washington.

Dans le bassin d'Albany, nous reconnûmes la tête de mât du sloop *le Wallingford;* je l'indiquai à Nabuchodonosor, qui devait y ramener notre embarcation. Nous débarquâmes à White-Hall, si célèbre depuis par l'habileté de ses rameurs. Je conduisis Rupert dans une auberge de matelots dont je m'étais procuré l'adresse; un enfant nous en montra le chemin, pendant que le nègre se préparait à ramener le bateau auprès du sloop.

Nabuchodonosor fut à mon chevet dès l'aube du jour. Il m'annonça que *la Grâce et Lucie* était en sûreté, bord à bord du *Wallingford;* il exprima le désir de m'accompa-

gner jusqu'à mon embarquement. Je lui permis de me suivre à quelque distance; car la présence d'un domestique noir aurait pu m'empêcher de trouver une place sur le gaillard d'avant.

J'étais tellement empressé de trouver un navire, que je ne m'arrêtai pas à visiter la ville. Rupert aurait voulu en connaître les curiosités; mais je fis la sourde oreille, et parvins à m'en faire accompagner. Tout individu inexpérimenté nous eût pris, en nous voyant passer, pour deux jeunes et vigoureux mousses qui, au retour d'un voyage lucratif, propres et convenablement vêtus, parcouraient les quais en admirateurs.

Le commerce d'Amérique avait une activité surprenante en 1797, malgré la guerre qui divisait la France et l'Angleterre. A chaque marée, des bâtiments entraient ou sortaient. Nous nous dirigeâmes vers Fly-Market (le marché de la Mouche), dans le voisi-

nage duquel on nous avait dit que nous trouverions des bâtiments de la compagnie des Indes. Plutôt que de traverser simplement l'océan Atlantique, nous préférions faire un voyage sur un de ces vaisseaux, à cause de la longueur du voyage et de la supériorité de construction.

J'avais les yeux tout ouverts; je voyais pour la première fois des trois-mâts, et jamais amateur des arts ne s'est extasié à la vue d'un tableau ou d'une statue avec plus d'enthousiasme que j'en éprouvai à l'aspect imposant des navires. J'avais à Clawbonny un petit modèle que j'avais étudié avec mon père, assez parfaitement pour connaître les noms de tous les cordages, et pour avoir quelques idées de leur destination. Ces notions élémentaires m'étaient alors d'une grande utilité; seulement, il m'était difficile de distinguer sur une grande échelle les agrès que j'avais observés dans des propor-

tions amoindries. Au milieu de l'inextricable labyrinthe de cordes qui montait vers les cieux, je reconnus les haubans, les étais, les vergues, mais il me fut impossible de définir le reste des manœuvres courantes. Il était midi quand nous approchâmes d'un joli petit vaisseau de quatre cents tonneaux, qu'on appelait *le John*. Je le qualifie de petit, quoique à cette époque on le regardât comme étant d'une grandeur remarquable. *Le Manhattan*, qui l'emportait de beaucoup sur tous les autres bâtiments du port, n'était que d'environ sept cents tonneaux, et peu de bâtiments de la compagnie des Indes en jaugeaient plus de cinq cents. J'ai encore *le John* devant les yeux après un intervalle de près de cinquante ans. C'était un navire étroit, dont les mâtereaux et les cordages étaient peints de couleur blanche. En y entrant, nous trouvâmes les officiers occupés à surveiller les arrimeurs. Le premier lieutenant, qui s'appelait M. Mar-

bre, cligna de l'œil en regardant le capitaine aussitôt qu'il nous aperçut.

« Entrez, entrez, messieurs, dit-il d'un ton encourageant. Y a-t-il longtemps que vous avez quitté la province? »

Cette question excita une hilarité générale. Je vis qu'il fallait avoir de la résolution, et je répondis :

« Nous avons quitté la maison hier au soir, espérant trouver place sur l'un des navires qui partent cette semaine.

— Pas cette semaine, mon fils, dit M. Marbre d'un ton enjoué; nous comptons du dimanche au dimanche, et nous partirons la semaine prochaine seulement. Comment avez-vous quitté vos parents?

— Je ne les ai plus, répliquai-je. J'ai perdu ma mère il y a quelques mois, et mon père, le capitaine Wallingford, est mort il y a quelques années. »

Le patron du *John* était un homme d'une

cinquantaine d'années, haut en couleur, marqué de la petite vérole; il avait un air dur qui dénotait peu de sensibilité. Toutefois, il en manifesta en entendant prononcer le nom de mon père. Il quitta ses occupations, vint à moi, et me regarda avec bienveillance.

« Êtes-vous le fils du capitaine Miles Wallingford ? demanda-t-il à voix basse, de Miles Wallingford qui demeure en amont de l'Hudson ?

— Oui, monsieur. Il n'a laissé qu'un fils et une fille; et, quoique j'aie des ressources suffisantes, je désire suivre les traces de mon père, comme bon marin et comme honnête homme. »

Je prononçai ces paroles d'un ton mâle, et avec une ardeur qui fit sans doute un bon effet, car, après m'avoir secoué cordialement la main, on m'invita à entrer dans la cabine, où le dîner était servi; inutile de dire que Rupert partagea ces faveurs. Les explications vin-

rent ensuite. M. Robbins, capitaine du *John*, avait fait son apprentissage avec mon père, pour lequel il conservait un profond respect. Il avait été ensuite second à bord du même bâtiment, et paraissait lui avoir de grandes obligations. Il ne me fit pas subir un rigoureux interrogatoire, et trouva tout naturel que le fils unique de Miles Wallingford voulût être marin.

Pendant le dîner, il fut convenu que Rupert et moi nous ferions partie de l'équipage en qualité de novices, et le contrat fut signé aussitôt que nous fûmes à terre. J'eus la satisfaction d'inscrire Miles Wallingford sur les rôles de l'équipage, à raison de dix-huit dollars par mois ; le salaire mensuel des matelots était alors de trente à trente-cinq dollars. On engagea également Rupert ; mais le capitaine Robbins réduisit sa paie à treize dollars.

« Il est impossible, dit-il en plaisantant,

que le fils d'un ecclésiastique vaille autant que celui d'un de nos meilleurs capitaines. »

Nous revînmes coucher à l'auberge, et prîmes congé de Nabuchodonosor, qui devait repartir avec le sloop et donner de nos nouvelles à la famille.

Le lendemain, nos bagages furent transportés à bord du *John*. Le capitaine nous paya trois mois d'avance et nous fit revêtir le costume de notre nouvelle profession. Rupert alla flâner sur le pont et fumer un cigare, pendant que j'explorais le navire; le capitaine et le lieutenant souriaient à mes mouvements, et j'entendis M. Robbins dire au premier lieutenant :

« Il me semble voir le vieux Miles Wallingford en personne. »

J'avais appris aux officiers que je connaissais les noms et usages des principaux cordages, et ce fut avec orgueil que je compris M. Marbre, quand il s'écria d'une voix retentissante

« Allons, Miles, montez au mât, dépassez les drisses du petit perroquet, et tendez-nous-en un bout pour qu'on puisse haler ce nouveau cordage. »

Je m'élançai, la tête bouleversée par cet ordre compliqué, quoique j'eusse passablement l'idée de ce que j'avais à faire. Je dépassai les drisses sans difficulté, et avec l'aide du premier lieutenant je passai avec succès la nouvelle manœuvre. Ce fut le premier service que je remplis à bord, et j'en fus plus fier que de tous ceux qu'on me confia dans la suite. Pendant que je travaillais, Rupert était appuyé contre le pied de l'étai du grand mât, et fumait son cigare avec la gravité d'un bourgmestre. Son tour vint ensuite. Le capitaine l'envoya chercher, et le chargea de copier des lettres. Rupert avait une belle main et écrivait vite. Le soir j'entendis le premier lieutenant dire au second :

« Le fils du prêtre va devenir le commis.

du capitaine. Le vieillard a l'habitude d'écrire sur la même page dans tant de sens différents qu'il ne se reconnaît plus, et je ne serais pas étonné qu'il installât ce jeune homme près de lui, avec une plume derrière l'oreille, pendant toute la traversée. »

Je passai en haut des mâts la plus grande partie des trois premiers jours. Mes occupations me charmaient. Je ferlai de mes propres mains le perroquet volant d'artimon, et les fonds de la voile étaient assujettis d'une manière qui frappa celui qui, cinq minutes après, toucha la maîtresse garcette pour larguer, car il vint à pleuvoir, et l'on déploya les voiles pour les faire sécher. Quand on les roula de nouveau, j'arrangeai seul les trois perroquets volants. Mon père m'avait appris à faire un nœud plat, un nœud de bouline, une clef, deux demi-clefs, et les connaissances que j'avais acquises sur mon modèle de navire me valurent les com-

pliments de M. Marbre, vieux marin endurci et peu flatteur.

« Je n'ai jamais rencontré, dit-il, plus de maturité dans un novice. »

Cependant Rupert continua d'être employé au bureau. Il eut un jour de congé et en profita pour aller à terre, après avoir revêtu le costume qu'il avait apporté de Clawbonny. Dans l'après-midi, je m'échappai pour aller à la poste; mais comme je n'en savais pas exactement le chemin, je remontai jusqu'à Broadway. En ce temps-là, tous les gens comme il faut, ou soi-disant tels, se promenaient à l'ouest de cette rue, depuis la Batterie jusqu'à l'église Saint-Paul; c'était le rendez-vous général, entre midi et deux heures et demie, quand le temps le permettait. J'y vis Rupert qui frayait sans gêne avec les fashionables, et qui avait bonne façon, en dépit de son habit provincial. Je le suivis et j'attendis que nous fussions dans un lieu

écarté avant de lui adresser la parole; car je connaissais assez son caractère pour savoir qu'en présence du beau monde, il se sentirait honteux d'avoir des relations avec un matelot.

Rupert entra à la poste et reparut tenant une lettre à la main. Je n'hésitai plus à l'aborder.

« Vient-elle de Clawbonny? demandai-je avec empressement. Elle est sans doute de Lucie?

— Elle vient de Clawbonny; mais elle est de Grâce, répondit-il avec un léger changement de couleur. J'avais prié la pauvre enfant de me donner des nouvelles, et quant à Lucie, ses pattes de mouches sont tellement irrégulières que je ne me soucie pas de les voir. »

Je me sentis offensé que ma sœur écrivît à un autre jeune homme que moi. A la vérité, c'était un ami intime, un compagnon d'aven-

tures, presqu'un frère, et j'étais venu à la poste pour chercher une lettre de la sœur de Rupert, qui, tout en pleurant sur le quai, m'avait exactement promis la même chose. Mais que votre propre sœur écrive à un autre jeune homme, ou que la sœur d'un autre jeune homme vous écrive, ce sont deux cas différents. J'allai au bureau, et revins avec un air de dignité offensée, tenant à la main une lettre de Lucie.

Au reste, le contenu de ces lettres n'avait rien qui pût blesser notre délicatesse; elles étaient écrites simplement, et exprimaient, sans arrière-pensée, le dévouement sincère d'une amitié d'enfance. J'ai aujourd'hui les deux épîtres devant les yeux, et je les transcris; c'est le moyen le plus court de communiquer au lecteur l'effet que notre disparition produisit à Clawbonny. Celle de Grâce était conçue en ces termes :

« Cher Rupert,

« Clawbonny était bouleversé dès neuf heures du matin, et à juste raison. En voyant les alarmes de votre père, je lui ai tout conté et je lui ai donné vos lettres. Je le dis à regret, il a pleuré ! Puissé-je ne le voir jamais dans un pareil état ! Les larmes de deux jeunes filles, comme Lucie et moi, sont de peu d'importance ; mais, Rupert, il est triste de voir pleurer un vieillard que nous aimons et respectons, un ministre de l'Évangile. Il ne nous a pas reproché notre silence, disant que nous avions été dans l'obligation de tenir nos serments. Je lui ai dit que vous aviez voulu mettre sa responsabilité à couvert ; mais il n'a pas semblé goûter cette raison. Est-il trop tard pour revenir ? Le bateau qui vous a emmenés peut servir à votre retour, et quelle joie aurions-nous tous à vous revoir ! J'écris pour l'un aussi bien que pour l'autre, mais j'adresse

ma lettre à Rupert parce qu'il m'en a prié instamment. Partout où vous irez, mes amis, rappelez-vous les instructions que vous avez reçues dans votre enfance, et songez que nous nous intéressons à votre conduite et à votre bonheur.

« Votre affectionnée

« GRACE WALLINGFORD. »

Lucie s'était expliquée plus ouvertement :

« MON CHER MILES,

« J'ai pleuré pendant plus d'une heure après votre départ, et maintenant que les premiers moments sont passés, je me reproche d'avoir tant pleuré pour deux étourdis comme vous. Grâce a instruit mon cher père, qui a été au désespoir. Ces nouvelles suffiront sans doute pour vous ramener auprès de nous. J'ignore quelle réception vous attend; car M. Hardinge parle peu quand il est gravement af-

fecté. Grâce et moi, nous ne faisons que penser à vous. En tout cas, ne manquez pas d'écrire avant de vous embarquer, si toutefois vous vous embarquez, ce que vous ne ferez pas, j en ai la ferme conviction.

« Adieu.

« LUCIE HARDINGE. »

« *P. S.* La mère de Nabuchodonosor déclare que si son fils n'est pas de retour samedi soir, elle ira à sa recherche. Elle n'a jamais eu de marrons dans sa famille, elle ne veut pas en voir; mais je présume que nous le reverrons bientôt, et qu'il nous apportera des lettres. »

Nabuchodonosor avait pris congé de nous; mais nous ne l'avions chargé d'aucune missive. Je fus fâché de cet oubli quand il n'était plus temps de le réparer, et pensai toute la journée au désappointement

qu'éprouverait Lucie quand elle verrait revenir le nègre les mains vides. Rupert me laissa au milieu de la rue, et je fus confirmé dans l'opinion qu'il ne voulait pas être vu avec un matelot. Je me dirigeai rapidement vers le vaisseau, et j'avais atteint le quai, quand, au détour d'une rue, je rencontrai subitement M. Hardinge. Mon tuteur marchait lentement, la tête basse, le visage triste et les yeux fixés sur tous les navires qui passaient, comme pour nous chercher. Il me jeta un coup d'œil vague; mais j'étais tellement défiguré par mes nouveaux habits qu'il ne me reconnut pas. Son attention se reporta immédiatement du côté des bâtiments, et je fus bientôt hors de la portée de ses regards.

Le soir j'eus le bonheur d'être sous voile dans un navire garni de tout son gréement. Profitant de la marée et d'un vent favorable, le *John* quitta le quai avec son foc, sa voile

d'étai de hune, sa voile de brigantine, et descendit jusqu'à la Batterie. Il jeta l'ancre dans l'autre canal à un demi-mille du continent. Dans l'après-midi, l'équipage se rendit à bord. Il se composait de marins dont la moitié étaient Américains, et dont chacun des autres appartenait à une nation différente. M. Marbre les examina en connaisseur, et à ma grande surprise il dit au capitaine qu'il y avait en eux de l'étoffe. Il était meilleur juge que moi, car je n'avais jamais vu une bande de vauriens moins propres à inspirer la confiance; mais un matelot qui arrive à bord, après un mois d'excès, diffère moralement et physiquement de celui qui est en mer depuis une semaine.

Je commençai à regretter de n'avoir pas vu la ville. En 1797, New-York n'avait guère plus de cinquante mille habitants; cependant c'était alors déjà la merveille des États-Unis. Je fus installé avec Rupert dans une place

assez commode. Nous n'avions à souper que du chevreau que nous mangions à la gamelle, ce qui était assez désagréable à des gens qui avaient contracté l'habitude des assiettes, des fourchettes, des couteaux et autres superfluités. Pendant mon premier souper à bord, je me rappelai plusieurs fois les petites mains de Grâce et de Lucie, la propreté des assiettes et des verres, et les pinces à sucre en argent. Les nappes, les serviettes et l'argenterie étaient alors inconnues en Amérique, excepté dans la haute aristocratie, où elles ne paraissaient même qu'aux grands jours de fête.

J'eus l'honneur de monter la garde avec un vieux Suédois qui naviguait depuis longtemps. Le vent était faible, le navire dans un bon mouillage, de sorte que mon compagnon s'étendit sur une planche, et s'endormit, après m'avoir recommandé de le réveiller s'il arrivait quelque chose. Quant à moi, je me promenai sur le pont avec autant d'importance

que si j'eusse été chargé du salut de l'État. J'examinai successivement les mâts et les bossoirs, et ces deux heures de quart s'écoulèrent agréablement dans ces fructueuses occupations.

Vers dix heures du matin, le pilote vint à bord, et tout l'équipage fut appelé sur le port pour lever l'ancre. Le cuisinier, le mousse de la chambre, Rupert et moi, nous fûmes chargés d'abattre les cosses du câble, puis je montai au mât pour larguer le petit hunier. Rupert devait m'accompagner; mais il prit la route du trou de chat, et j'eus à m'occuper à la fois des deux bras de la vergue. Quelques instants après, le navire appareillait. Au moment où je passais la manœuvre, une forte brise du nord-ouest enflait les voiles, et je me réjouissais de l'idée d'être en route pour Canton. Quand nous partîmes, Rupert, qui était dans les haubans, me montra du doigt un canot à cent pieds du bâtiment.

Monsieur Hardinge y était; personne du bord ne l'avait aperçu, et le *John* s'éloigna rapidement. La dernière fois que je vis mon vénérable tuteur, il était debout, la tête nue, les bras étendus, comme pour nous conjurer de ne pas l'abandonner.

Rupert, effrayé, se sentant coupable, s'empressa de descendre dans l'entre-pont. Le navire fit son abattée avec tant de vitesse que les voiles de l'arrière dérobèrent bientôt M. Hardinge à mes yeux. Je me cachai derrière la tête du mât, et je sanglotai pendant quelques minutes. Quand un ordre du second me rappela sur le pont, le canot était déjà à une grande distance à l'arrière, et il avait évidemment renoncé à nous aborder. Je ne sais si je fus soulagé ou attristé par cette circonstance.

CHAPITRE IV.

BRUTUS.

Dans les choses du monde il est une marée
Dont il faut calculer la force et la durée;
Qui peut en profiter est sûr de réussir;
Mais quand le voyageur ne sait pas la saisir,
De récifs en récifs sa barque ballottée,
Disparaît à la fin sous la vague agitée.
Voguant en pleine mer, courageux matelots,
Laissons-nous entraîner au mouvement des flots,
Ou nous nous préparons d'inutiles souffrances,
Et c'en est fait de Rome et de nos espérances.

SHAKSPERE, *Jules César*.

Quatre heures après, le navire traversait la barre et commençait son long voyage. Nous suivîmes une ligne diagonale pour sor-

tir de l'anse formée par les côtes de Long-Island et de New-Jersey, et nous perdîmes la vue de la terre sur les deux heures et demie. Je contemplai longtemps les hauteurs de Naverink qui disparaissaient à l'ouest comme des nuages chassés par le vent; mais un matelot qui quitte sa terre natale n'a ni l'envie ni le loisir de s'abandonner au sentiment. Il faut placer l'ancre dans les bossoirs, déployer et lover les cables, peser à joindre les appareaux des bonnettes, placer fréquemment des cercles de boute-hors et se livrer à cent autres travaux qui nécessitent la plus grande activité. Je fus occupé jusqu'à la nuit. On me désigna pour le quart de bâbord, et je dus à la bonne volonté que j'avais déjà déployée, d'être choisi le quatrième par le premier lieutenant qui commandait ce quart. Rupert fut pris le dernier par le capitaine, pour faire le quart sous les ordres du second lieutenant.

« Je vois que nous nous entendrons bien ensemble, Miles, me dit M. Marbre pendant la veille; car vous avez du vif-argent dans les veines. Quant à votre ami, il ne se rendra utile qu'en barbouillant du papier. Soyez sûr que pendant la traversée il usera plus d'encre que de goudron. »

Je trouvai étrange que Rupert, qui s'était mis en avant dans tous les préparatifs de notre escapade, s'effaçât si complétement dès les premières épreuves. Mon intention n'est pas de décrire minutieusement mon premier voyage. Ce serait allonger inutilement mon récit, et rendre ma tâche aussi pénible pour le lecteur que pour moi. Je ne dois pourtant pas omettre une circonstance qui se passa trois jours après notre départ. Le vaisseau était en bon état, à deux cents lieues au moins de la terre, quand on entendit un bruit dans la cale, où le cuisinier était descendu pour prendre de l'eau.

« Je distingue la voix de deux nègres, s'écria M. Marbre, après avoir écouté un instant, et s'être assuré que le maître d'hôtel mulâtre était sur le pont.

« Descendez, Miles, et voyez quel est l'Africain qui nous a abordés cette nuit. »

Je me préparais à obéir, lorsque Caton le cuisinier sortit de l'écoutille traînant après lui un autre nègre qu'il avait saisi par les cheveux. Dans la physionomie bouleversée de ce dernier, je reconnus à mon grand étonnement celle de Nabuchodonosor Clawbonny. Il s'était glissé à bord avant que le vaisseau n'appareillât, et était resté caché au milieu des barils d'eau.

Il avait vécu de pain d'épice et de pommes de terre cuites dont ses poches étaient garnies; mais comme ses provisions étaient épuisées depuis vingt-quatre heures, il eût été forcé de se montrer spontanément, si le cuisinier ne l'avait découvert. Dès qu'il fut

sur le pont, Nabuchodonosor promena les yeux autour de lui avec anxiété, pour calculer la distance qui le séparait de la terre, et ne voyant que l'eau de tous côtés, il fit une grimace de satisfaction. M. Marbre, irrité, lui donna sur l'oreille un coup qui eût renversé un blanc, mais que Nabuchodonosor soutint sans être ébranlé.

« Ah ! vous êtes un nègre ? s'écria le second qui avait l'air d'être outragé par l'impassibilité du noir. Voilà pour vous ! Nous allons voir si vous êtes de bonne race. »

Le premier coup avait porté sur le crâne, partie invulnérable chez les noirs ; mais le second fut appliqué sur l'os de la jambe, et Nabuchodonosor se rendit aussitôt. J'intervins, en disant à M. Marbre avec tout le respect dû par un novice à son supérieur, quelle était la véritable position de Nabuchodonosor. Cette révélation me coûta cher par la suite, car, pendant le reste de la traversée,

on se divertit aux dépens du matelot qui avait un domestique. Si je ne m'étais concilié l'estime de tous par mon zèle et mon activité, il est probable que les plaisanteries auraient été plus vives et plus piquantes. Telles quelles, elle ne laissèrent pas de me déplaire, et il fallut toute l'affection que je portais à Nabuchodonosor pour m'empêcher de me venger sur lui en le rossant d'importance. Et pourtant quelle était sa faute comparativement à la mienne? Il avait suivi son maître par attachement plutôt que par amour pour les aventures, et moi j'avais brisé tous les liens du cœur pour m'abandonner à mes penchants!

Le capitaine arriva sur le pont, et trouvant avantageux d'avoir gratuitement les services de ce jeune nègre athlétique, il le reçut en grâce sans difficulté. Au bout d'une heure, Nabuchodonosor eut réparé ses forces par un repas abondant, et fut placé

dans le quart de tribord. Je me réjouis de cet arrangement qui l'éloignait de moi et l'empêchait de me proposer à chaque instant son assistance officieuse. Je m'aperçus que Rupert n'eut pas autant de délicatesse. En questionnant Nabuchodonosor, je sus qu'il avait reconduit notre embarcation jusqu'au *Wallingford*, qu'il avait employé les deux dollars dont je lui avais fait présent à se loger dans une petite auberge, et qu'au moment du départ, il s'était glissé à bord du *John*, où il s'était caché à fond de cale.

L'apparition de Nabuchodonosor cessa bientôt d'être le sujet des conversations, et son zèle ne tarda pas à lui attirer la faveur générale. Hardi, robuste, endurci à la fatigue, il était d'une grande utilité dans tous les travaux pénibles, et même en haut des mâts; quoique moins agile qu'un blanc, il n'était nullement déplacé. Les progrès que je faisais moi-même étaient remarqués de tout l'équipage ; je

puis le dire sans vanité, en une semaine, je fus familiarisé avec les manœuvres courantes, et malgré les plus épaisses ténèbres je pouvais reconnaître un cordage à sa grosseur, à sa position, tout aussi bien que les plus vieux marins du bord. Je n'avais pas éprouvé la moindre atteinte du mal de mer; je ne l'ai jamais ressenti un seul instant dans toute ma vie, et rien ne mettait obstacle à mon apprentissage. Au bout d'une quinzaine de traversée, je passais les rubans de pointure du perroquet de fougue, et ceux de la misaine et de la grande voile avant que nous eussions franchi la ligne. Le premier lieutenant me mettait en avant à toute occasion; il me donnait des instructions particulières, et le capitaine ne négligeait point mon éducation. Avant d'arriver à la latitude de Sainte-Hélène, je fus en état de m'employer à la roue du gouvernail, et de participer à presque tous les travaux des matelots.

Les voyages de Chine sont rarement féconds en incidents. Quand on a judicieusement choisi l'époque de l'appareillage, le navire a bon vent jusqu'à son arrivée, et le temps n'est jamais défavorable. Nous eûmes quelques grains, quelques rafales et autres tourmentes ordinaires de l'Océan ; toutefois notre voyage de quatre mois s'effectua sans accident remarquable. On jeta l'ancre dans la rivière de Canton, et lorsqu'on cargua les voiles qui avaient été constamment déployées, il me sembla qu'elles se levaient comme un rideau de théâtre pour nous laisser voir de nouvelles scènes.

On a tant de fois décrit les Chinois, surtout dans ces derniers temps, que je ne veux pas leur consacrer de nouvelles pages. Les matelots voient avec une indifférence philosophique les habitudes et les mœurs des étrangers. Il leur semble au-dessous de leur dignité de manifester quelque étonnement à l'aspect

d'une contrée inconnue. Excepté les officiers, le maître d'hôtel et le cuisinier, tous les gens de l'équipage avaient doublé pour la première fois le cap de Bonne-Espérance ; cependant ils regardaient sans émotion apparente les têtes rases, les longues queues, les yeux louches, les habits bariolés, les pommettes saillantes et les souliers épais de la population indigène. La plupart prétendaient même avoir vu en différentes contrées, des modes et des tournures plus singulières; car il est de règle que le matelot comprenne toutes les merveilles possibles dans le dernier voyage qu'il a fait, celui qu'il accomplit dans le moment même n'ayant à ses yeux rien que d'excessivement vulgaire. En partant de ce principe, mon voyage de Canton devrait être pour moi le *nec plus ultra* du merveilleux, puisque c'est le point de départ et le générateur de toutes mes observations subséquentes; mais l'amour de la vérité m'oblige à déclarer

que ce fut précisément celui qui eut le moins de péripéties.

Nous passâmes quelques mois en rivière, recevant des thés, des nankins, des soies, à mesure que notre subrécargue pouvait s'en procurer. Pendant tout ce temps, nous ne vîmes pas plus de Chinois que n'en voient ordinairement les étrangers. J'allais fréquemment aux factoreries avec le capitaine, dont je conduisais le canot, et Rupert travaillait à terre ou dans la cabine, sous la direction du subrécargue. J'appris à me servir du maillet à fourrer, de l'épissoir, de la manivelle, de l'aiguille et de la paumelle. Les officiers mettaient une sorte d'amour-propre à me rendre digne de mon père, le capitaine Wallingford. J'avais eu occasion de leur apprendre que le bisaïeul de Rupert Hardinge avait été capitaine d'un vaisseau de ligne, mais M. Kite, le second lieutenant, refusa de le croire, et M. Marbre, en admettant la possibilité du fait,

ajouta qu'il était facile de voir qu'il y avait deux générations d'ecclésiastiques entre ce capitaine et son arrière-petit-fils. Rupert semblait condamné à n'être jamais qu'un commis.

Nos écoutilles furent raccommodées, et nous mîmes à voile au printemps de 1798. Notre navire arriva en peu de temps aux Indes orientales; il entrait dans l'Océan indien, quand il nous arriva une aventure qui mérite d'être rapportée.

Nous avions passé de bonne heure le détroit de la Sonde, et nous avions bien marché pendant la journée, malgré le brouillard. Vers le coucher du soleil, l'horizon s'éclaircit, et nous vîmes deux petites voiles qui semblaient se diriger vers la côte de Sumatra. A leur gréement et à leur dimension, on les reconnut pour des praux (1). Ils étaient si éloignés et

(1) Embarcations particulières à ces parages, et principalement

gouvernaient si évidemment vers la terre qu'ils n'éveillèrent les soupçons de personne. Dans ces parages, les praux inspirent ordinairement de la défiance; mais la mer en est couverte, et la plupart sont inoffensifs. La nuit vint peu de temps après l'apparition de ces deux bâtiments.

M. Marbre était chargé du quart de minuit à quatre heures; pendant ce temps, il tomba une pluie fine. *Le John* était orienté au plus près, et portait des perroquets volants. Comme la nuit promettait d'être tranquille, la plupart des hommes du quart dormaient sur le pont. Pour moi, quoique les jeunes gens soient assez disposés au sommeil, je n'a-

aux îles Marianne et des Larrons. Elles sont fort larges, peu profondes, et terminées en pointe par les deux extrémités; elles ont à peu près la forme de deux demi-cônes joints par la base. Il y en a qui ont des balanciers pour se tenir droites, et ne pas faire capot. Les Malais les dirigent avec habileté.

(Note du traducteur.)

vais pas fermé les yeux, et je me promenais sur le passe-avant du vent; je songeais à Clawbonny, à Grâce et à Lucie, dont l'image s'offrait souvent à mon esprit; M. Marbre ronflait paisiblement sur les cages à poules.

Tout à coup j'entendis un bruit bien connu des marins, celui d'une rame qui retombe dans un canot. Mon imagination était si complétement absorbée par mes souvenirs, que je n'en éprouvai pas plus de surprise que si nous avions été dans un port, entourés de bâtiments de toute espèce; mais après un moment de réflexion je regardai attentivement autour de moi. Immédiatement sous le bossoir du vent et à la distance d'une encablure, j'aperçus une embarcation que je reconnus pour un prau. Je m'écriai immédiatement:

«O hé! une voile nous aborde.»

M. Marbre se leva aussitôt. Il m'a dit plus tard qu'en ouvrant les yeux, il avait aperçu de suite les étrangers; il avait trop d'habitude

pour ne pas donner des ordres sans plus ample examen.

« Au large ! cria-t-il à l'homme qui tenait le gouvernail. Tout le monde sur le pont ! Brassez carré, capitaine Robbins ! Monsieur Kite ! voilà ces diables de praux qui nous abordent. »

A l'instant même tout le monde fut en mouvement. Quand il s'agit d'un danger réel, les matelots se réveillent avec une promptitude surprenante. En moins d'une minute, tous nos gens étaient sur le pont, quoique la plupart n'eussent que leur chemise et leur pantalon. M. Marbre ordonna de larguer en bande toutes les écoutes, et j'entendis le capitaine demander sa poudrière. Cinq ou six vieux matelots détachèrent nos quatre canons de tribord que nous avions chargés à mitraille dans le détroit de Banca, par mesure de précaution contre les pirates. Le

capitaine s'approcha du second canon de l'avant et le pointa.

« Vous êtes sûr de ne pas vous tromper, M. Marbre? dit-il avec hésitation.

— Moi, me tromper, capitaine Robbins! vous pourriez canonner pendant une semaine toutes les îles que nous venons de dépasser, et vous seriez sûr de ne pas tuer un seul honnête homme. »

Le coup partit presque immédiatement après; mais les praux ne changèrent pas leur course. Le capitaine prit sa lunette de nuit, et je l'entendis dire à voix basse à Kite que l'équipage des praux était nombreux. On donna l'ordre d'ouvrir le coffre aux armes, et j'entendis le cliquetis des piques d'abordage, qu'on détachait du gui de baume, et qui tombaient sur le pont. Tout cela était de sinistre présage, et je commençai à penser que nous aurions à soutenir un rude

combat, à la fin duquel on nous couperait la gorge à tous, tant que nous étions.

Les praux cherchaient à entrer dans nos eaux et à se placer sous notre arrière, pour éviter notre bordée. Comme le vent fraîchissait de manière à nous donner une avance de quatre ou cinq nœuds, le capitaine se décida à virer de bord. Les praux virent notre manœuvre, l'imitèrent, et parurent vouloir s'approcher de notre bossoir du vent. Il s'agissait d'éviter leur abordage, et notre salut dépendait de notre sang-froid. Le capitaine se conduisit parfaitement dans ce moment critique; il recommanda le silence le plus complet, l'attention la plus scrupuleuse, et la plus stricte soumission à ses ordres.

J'étais personnellement trop intéressé à cette scène pour la voir en observateur. Sur le gaillard d'avant, nous nous attendions à chaque instant à être abordés, car l'un des praux n'était pas à plus de cent pieds, quoi-

qu'il eût perdu son avantage en se plaçant sous le vent de nos voiles. Kite nous avait commandé de monter dans les agrès, de repousser l'ennemi par une décharge de mousqueterie, et de présenter nos piques, quand je sentis un bras qui m'enlaçait, et une autre personne prit brusquement la place que j'occupais. C'était Nabuchodonosor qui se mettait ainsi froidement devant moi pour m'éviter le danger. J'éprouvai un certain mécontentement, quoique je fusse touché du dévouement de ce bon serviteur; mais je n'eus pas le temps de manifester mes émotions. Les équipages des praux poussèrent un cri, et nous envoyèrent la décharge d'une soixantaine d'arquebuses. L'air fut rempli de balles qui heureusement passèrent toutes par-dessus nos têtes.

Pas un homme de l'équipage ne fut blessé. De notre côté, nous lâchâmes une bordée de nos quatre canons de six livres, deux au prau

le plus proche, et deux autres à la seconde embarcation, qui était encore à une encablure de distance.

Cette dernière, qui paraissait la moins exposée, souffrit plus que l'autre. Notre mitraille avait assez d'espace pour s'éparpiller, et j'entends encore aujourd'hui les cris épouvantables des blessés. L'autre prau parut n'avoir pas été atteint. On n'y entendit aucun bruit, et il s'approcha rapidement de notre bossoir. Nous n'avions pas le temps de recharger nos canons. Une partie de l'équipage se rangea sur le gaillard d'avant, et l'autre dans l'entre-deux des gaillards. En ce moment les pirates jetèrent le grappin. Malgré la précision avec laquelle il fut lancé, il n'accrocha qu'une enflèchure. Je m'en aperçus, et j'allais sauter dans les agrès, lorsque Nabuchodonosor me devança une seconde fois, et coupa l'enflèchure avec son couteau. Les pirates venaient

d'abandonner leurs voiles et leurs rames, et s'étaient levés pour grimper le long de nos flancs. Le dégagement inattendu du grappin leur fit éprouver une violente secousse qui en renversa une vingtaine. Le *John,* qui avait toutes voiles dehors, dépassa le prau et le laissa immobile dans ses eaux. Toutefois les deux vaisseaux étaient si près l'un de l'autre que les hommes postés en arrière virent distinctement les figures basanées de leurs ennemis. De suite on donna l'ordre de virer. On mit la barre dessous, et le navire vint au vent au bout d'une minute. Avant de quitter les praux, nous leur envoyâmes une bordée de bâbord qui mit fin au combat. Les deux embarcations se retirèrent en se dirigeant du côté des îles. Nous feignîmes de leur donner la chasse; mais nous n'en avions pas réellement l'envie; nous étions trop heureux d'en être débarrassés. Après avoir lancé une douzaine de boulets ronds, nous cessâmes notre feu et nous

nous orientâmes au plus près, en faisant route vers le sud-ouest.

Il ne faut pas supposer que l'équipage se livra immédiatement au sommeil. Nabuchodonosor fut le seul homme qui alla se coucher; car il ne manquait jamais une occasion de manger ou de dormir. Le capitaine nous félicita, nous distribua du grog, et releva le quart, comme si rien n'eût dérangé la régularité de nos manœuvres. Accompagné du premier et du second lieutenants, il examina les avaries, qui étaient insignifiantes. Les réparations ne consistèrent que dans le remplacement de quelques cordages.

L'équipage entier était fier de sa conduite, et tous les hommes reçurent des éloges, à l'exception de Nabuchodonosor. Je parlai de son courage à M. Marbre, sans pouvoir lui faire partager la satisfaction, je dirai même l'admiration que j'éprouvais. Une longue expérience m'a appris depuis, que, de même

que l'argent des riches attire à lui l'argent des pauvres, de même les exploits des gens inconnus servent à grossir la renommée de ceux qui sont en évidence. Cette vérité s'applique aux nations, aux races, aux familles aussi bien qu'aux individus. Le pauvre Nabuchodonosor, appartenant à une couleur injustement proscrite, ne pouvait jamais, suivant les idées généralement adoptées, se placer sur la même ligne qu'un blanc.

Un jour, après l'affaire des praux, chacun de nous commença à gasconner. Le capitaine et Marbre lui-même n'échappèrent pas à cette manie épidémique. Le résultat de toutes ces fanfaronnades fut de convertir cette affaire en un superbe fait d'armes, et il figura plus tard dans les journaux comme une des plus belles actions de la marine américaine.

Nous étions par le cinquante-deuxième de-

gré de latitude, quand le vent souffla du sud-ouest, et nous amena un brouillard épais. Le capitaine se mit en tête qu'il serait favorisé par les courants en se rapprochant des côtes de Madagascar. En conséquence on boulina le navire, (1) et l'on courut la bordée du nord-ouest, en faisant de cinquante à cent milles par jour. Nous nous attendions à chaque heure à voir la terre. Enfin nous aperçûmes des montagnes d'une hauteur prodigieuse qui paraissaient très-éloignées, mais que nous reconnûmes plus tard être à une grande distance dans l'intérieur du pays. Le capitaine avait une théorie particulière sur les courants de cette partie de l'Océan, et après avoir déterminé la place de l'un des pics à l'aide d'une boussole, il demeura convaincu que nous gagnions au vent avec une vitesse sensible. Le capitaine Robbins avait d'excellentes intentions; mais il était d'un esprit borné, et quand les gens bornés se mêlent

de concevoir des théories, ils ont rarement du succès dans la pratique.

M. Marbre essaya de lui faire quelques représentations en lui montrant un promontoire qui était à peu près sous notre bossoir du vent. Le capitaine entreprit de lui prouver par de longs raisonnements, que les courants nous porteraient à dix lieues au sud-ouest de ce cap avant le lendemain matin.

Je faisais partie du quart de Diane, et quand j'arrivai sur le pont à quatre heures, le vent n'avait pas changé. M. Marbre ne tarda pas à paraître dans le vibord, et entama la conversation avec moi. Il lui arrivait souvent de m'entretenir familièrement, et d'oublier même la différence de notre position réciproque, sur mer du moins, car à terre j'avais un avantage considérable sur lui. Il déroge parfois à sa dignité de premier lieutenant, au point de m'appeler monsieur, inadvertance qui coupait court à nos entretiens, et dont je

payais toujours les frais. Un jour il se vengea de cette qualification égalitaire, en s'interrompant brusquement pour m'ordonner, du ton le plus aigre, de descendre des bonnettes sur le pont, quoiqu'il fallût les replacer dans le cours du même quart. La dignité blessée manque souvent de prévoyance et n'est pas toujours conséquente.

« Voilà une belle nuit, dit M. Marbre, et suivant le capitaine, notre marche est favorisée par un courant d'ouest. Le capitaine Robbins, avec lequel je voyage pour la troisième fois, a une prédilection particulière pour les courants. Il s'imagine que l'Océan est rempli de Mississipis, et que, s'il pouvait trouver la source d'un de ces fleuves prétendus, il n'aurait qu'à se laisser aller pour faire le tour du monde... Mais quel diable de bruit est-ce que j'entends?

— On dirait, monsieur, que c'est celui de l'eau sur des rochers.

— Qu'on se prépare à virer! cria M. Marbre, courez appeler le capitaine!... Lof tout! que tout le monde se lève! »

Une scène de confusion s'ensuivit. Le capitaine et le second lieutenant arrivèrent, et demandèrent de quoi il s'agissait. M. Marbre invita tout l'équipage au silence, et à en juger par le bruit, nous étions au milieu d'un amas de récifs.

« Soit paré à mouiller l'ancre! s'écria le capitaine; laisse tomber, et cargue les voiles! Jetez l'ancre aussitôt que vous pourrez, monsieur Kite! »

Nous ne nous attendions pas à trouver le fond, et nous fûmes très-étonnés de le rencontrer à six brasses seulement. On vérifia l'exactitude de nos calculs avec la sonde, et nous acquîmes la certitude d'être non-seulement au milieu des brisants, mais encore à peu de distance des côtes.

CHAPITRE V.

On nous jeta dans une barque frêle,
N'ayant ni mâts, ni voiles, ni palans,
Où nous étions entassés pêle-mêle.
De ses vieux ais la mer battait les flancs.
Même les rats l'abandonnaient en troupe,
Et par instinct fuyaient épouvantés;
Déjà la vague inondait la chaloupe,
Quand loin du bord nous fûmes transportés.

SHAKSPERE, *la Tempête.*

Aussitôt qu'on eutcargué toutes les voiles et qu'il n'y eut plus rien à faire à bord, le calme de la mort régna parmi nous. Le sens de l'ouïe paraissait absorber toutes nos facultés, car c'était surtout par l'oreille que nous pou-

vions juger de notre position. Nous semblions être près d'un endroit où le ressac se brisait contre la terre, et les sons creux que nous saisissions distinctement, indiquaient que les cavités naturelles des rochers engloutissaient et rejetaient tour à tour les eaux jaillissantes. Ces bruits sinistres ne venaient pas seulement du côté de la terre ; nous les entendions tantôt au sud, tantôt au nord-est, enfin dans tous les sens. Il y avait des moments où les mugissements de l'Océan grondaient sous notre poupe ; puis ils paraissaient menacer nos bossoirs.

Heureusement le vent était faible, et nous n'avions pas à craindre la rupture du câble. Aussitôt que l'aube se montra, après deux ou trois heures d'une longue et terrible attente, nous regardâmes autour de nous avec une avidité qui tenait de la fureur. Nous distinguâmes d'abord les profils de la terre voisine, et à mesure que la lumière s'étendit

dans les cieux, nous aperçûmes des falaises escarpées, dans les cavernes desquelles les flots s'engouffraient par intervalle. Ces falaises, d'une hauteur immense, longeaient la côte à perte de vue, et ôtaient toute chance de salut aux matelots naufragés. De tous côtés la mer était hérissée de chaînes de rochers, de brisants et d'écueils détachés, au milieu desquels la Providence nous avait guidés pendant les ténèbres. A dix lieues au vent était le cap que M. Marbre avait reconnu le premier.

Telle fut mon arrivée à l'île de Madagascar, partie du monde encore peu connue des marins des nations chrétiennes.

L'éclat du soleil et la tranquillité de la mer rassurèrent le capitaine. Il comprit que pour avancer sans danger, il était indispensable d'examiner la position des récifs. Aussitôt qu'il eut avalé sa tasse de café et mangé son biscuit, il appela quatre rameurs des plus robustes, et descendit dans le petit canot.

Au moment où l'embarcation s'éloignait, M. Marbre m'appela à l'arrière; il avait l'air de vouloir me parler en particulier, et je le suivis dans la chambre aux provisions, où l'on venait d'arrimer tout ce qui restait d'eau dans le navire. Le premier lieutenant paraissait vouloir s'envelopper de mystère, et, avant de prendre la parole, il me fit un signe avec le doigt pour me recommander la circonspection.

« Maître Miles, dit-il, je regarde notre situation comme très-fâcheuse; nous sommes entourés d'eau et de rochers, et nous n'avons pas de vent pour enfler notre voile. Il n'y a pas de mal à se préparer à tout événement. Allez donc nettoyer la chaloupe avec Rupert et Nabuchodonosor. Partez sans bruit et faites diligence. »

J'obéis, et pendant que j'étais à l'œuvre, M. Kite passa, et désira savoir ce que je faisais. Je lui dis que j'agissais par les ordres de

M. Marbre, qui vint donner lui-même des explications.

« On peut avoir besoin de la chaloupe, dit-il ; car j'ai idée que le petit canot ne peut parcourir tout l'espace où la sonde nous sera nécessaire. Voilà pourquoi je fais lester la chaloupe et hisser les voiles. »

Kite approuva ces dispositions, et proposa même de la lancer pour ne pas perdre de temps. Nous y travaillâmes avec ardeur, et bientôt l'embarcation fut à flot auprès du navire. Les uns disaient que nous en aurions certainement besoin pour porter l'ancre de touée ; d'autres faisaient observer qu'une douzaine de bateaux ne suffiraient pas pour découvrir le canal dont nous avions besoin.

On lesta la chaloupe avec des barils d'eau douce ; elle fut mâtée ; on y mit les rames et une petite boussole, pour le cas où les brouillards, si fréquents dans cette partie du monde, sépareraient l'embarcation du vaisseau. Cette

besogne s'accomplit si tranquillement que personne ne conçut d'alarmes; et quand le premier lieutenant cria :

« Miles, passez dans la chaloupe un sac de pain et un peu de viande, ceux qui y travaillent peuvent avoir faim ! »

Personne ne parut se douter de ses intentions secrètes ; cependant M. Marbre m'avait donné des ordres particuliers, et je m'arrangeai pour mettre cent livres de biscuit dans la chaloupe ; j'y mis un peu de viande de cochon crue, mets que les matelots sont loin de dédaigner, et le cuisinier remplit les chaudières de viande de porc.

Le capitaine revint après deux heures d'absence, et aussitôt qu'il fut le long du bord, il s'écria :

« Je connais le dessous des cartes !

— Et le dessus des rochers, murmura M. Marbre.

— Nous sommes un peu trop avancés dans

un remous que le grand courant fait contre la plage. »

Je me demandai à moi-même ce que nous serions devenus si nous nous étions avancés un peu plus : toutefois, le capitaine croyait pouvoir dégager le *John*, et on se mit en devoir de lever l'ancre. Le vent était encore excessivement faible, et devant nous était une chaîne de récifs sur laquelle roulaient de grosses lames, dont l'agitation prouvait quelle est la puissance de l'Océan même dans ses moments de sommeil.

Les vagues qui se soulevaient pour retomber ensuite, ressemblaient au va-et-vient de la respiration lourde de quelque monstre endormi. Il y avait par le bossoir de tribord une espèce de crique ; l'eau était unie de ce côté, et M. Marbre proposa d'y jeter la sonde. Il lui semblait qu'il existait réellement un remous qui pouvait porter le vaisseau au vent à une distance de six ou huit fois sa

longueur; il valait donc mieux se diriger vers la terre que de tourner l'avant du côté de la pleine mer. Le capitaine goûta cet avis, et je fus un de ceux qui reçurent l'ordre de descendre dans le petit canot pour mettre le projet à exécution. A cinquante vergues du navire, nous trouvâmes un remous sensible, et une profondeur suffisante jusqu'au pied des falaises. Nous revînmes porter à bord ces bonnes nouvelles, qui réjouirent tout l'équipage. On releva l'ancre qu'on avait jetée de nouveau, et une manœuvre habilement exécutée nous plaça sous le vent des rochers, où nous nous croyions sauvés, quand le navire toucha sur un écueil avec un fracas épouvantable. Ses mouvements furent arrêtés brusquement comme par une muraille; sa coque sembla prête à se briser en pièces; les lames qui se dirigeaient vers la terre, nous rencontrant sur leur passage, s'amoncelèrent et inondèrent nos ponts. Elles soulevèrent

la quille et nous poussèrent plus avant sur l'écueil avec une violence qui brisa, comme de la cire, de fortes chevilles de fer, et qui fit craquer les varangues de bois de chêne, comme si elles eussent été de saule. Le capitaine fut frappé de terreur ; le désespoir lui ôta un moment la conscience de ses actions. Il ordonna d'être paré à jeter au vent l'ancre de touée qui était dans la chaloupe ; mais M. Marbre lui représenta que le navire était peut-être déjà crevé. On sonda les pompes, et l'on trouva sept pieds d'eau dans la cale. Un matelot de la mer du Sud, que nous avions enrôlé à Canton, plongea sous la coque, et vint annoncer qu'un quartier de roche anguleux avait traversé les planches.

Le capitaine tint un conseil général sur le gaillard d'arrière. Le patron d'un vaisseau marchand ne peut exiger les services de son équipage lorsque le navire est décidément perdu. La cargaison garantit le paiement des

salaires, et lorsqu'elle n'existe plus, toute subordination disparaît. Il n'en est point ainsi sur les vaisseaux de guerre. L'État paie les matelots, sans tenir compte des accidents, jusqu'au terme de leur engagement, et la discipline militaire ne cesse jamais de régner. Le capitaine Robbins nous réunit donc tous autour de lui, y compris même Nabuchodonosor. Il pouvait à peine parler; quand il se fut remis, il nous déclara que le vaisseau était perdu sans ressource. Il attribua le sinistre aux courants, qui ne suivaient pas la direction qu'ils auraient dû suivre, d'après les calculs de la science et les principes de la logique. Cette partie de son discours ne fut pas excessivement claire; je compris que suivant les idées du malheureux capitaine, les lois de la nature s'étaient dérangées à la suite d'un inexprimable bouleversement, tout exprès pour nous faire faire naufrage. Il nous dit que nous étions à quatre cents milles de

l'île Bourbon, et qu'il croyait possible d'y aller chercher un bâtiment, de revenir, et de sauver une partie de la cargaison et des agrès. Le premier effet de cette allocution fut de donner un but à nos efforts, et de rendre le danger moins sensible. Nous ne songions pas à débarquer dans l'île de Madagascar, dont les habitants passaient alors pour plus sauvages qu'ils ne sont réellement. Ce fut alors que nous reconnûmes l'avantage des préparatifs que nous avions faits; s'il avait fallu les commencer dans ce moment de trouble et de confusion, nous aurions eu plus d'obstacles à surmonter, et nos efforts auraient été moins efficaces.

Le capitaine entra dans la chaloupe, et je montai le petit canot avec M. Marbre, Rupert, Nabuchodonosor et le cuisinier. Toutes les embarcations avaient des voiles, et étaient disposées de manière à pouvoir être conduites

à la rame dans les calmes ou par les vents contraires.

Le premier lieutenant et le cuisinier, tous deux habiles pourvoyeurs, nous procurèrent plus d'eau et de provision qu'il nous en devait revenir. On nous donna une boussole, un quart de cercle et une carte, et tout fut prêt pour le départ à midi, deux heures après le naufrage. On gagna le large, et nous eûmes occasion de voir autour de nous tant de récifs auxquels nous avions échappé, que je me sentis plein de reconnaissance envers la miséricorde divine, tout en m'aventurant sur une frêle coquille au milieu du vaste océan. Aussitôt que nous fûmes en pleine mer, le capitaine et le premier lieutenant eurent une nouvelle discussion sur les courants. Malgré la cruelle expérience dont nous étions victimes, M. Robbins persistait à soutenir sa théorie favorite. Nous devançâmes facilement la chaloupe, et fûmes obligés de

prendre des ris pour ne pas nous en séparer. Au coucher du soleil, nous étions à plus de vingt milles de la terre, et nous avions perdu de vue la côte, quoiqu'on aperçût encore au loin les montagnes de l'intérieur. Lorsque la nuit fut close et que je me vis au milieu des flots, où chaque mouvement nous éloignait davantage du continent, je pensai plus que jamais à Clawbonny, à ses soirées tranquilles, à sa table bien garnie et à ses lits moelleux. Heureusement nous ne manquions pas de vivres, et M. Marbre entama le premier un quartier de porc à moitié bouilli, avec un appétit qui faisait honneur à sa philosophie. Pour lui rendre justice, il paraissait considérer comme une bagatelle un voyage de quatre cents milles dans un petit canot, et montrait autant de calme que s'il eût encore été sur le pont du *John*.

Le vent fraîchit dans la matinée et la mer commença à briser. Nous fûmes dans la né-

cessité de nous écarter de la chaloupe, ou de nous en rapprocher pour éviter d'embarquer les lames. Le capitaine préféra cette dernière manœuvre, et les deux embarcations marchèrent de conserve à la portée de la voix. A l'approche de la nuit, nous avions fait, d'après notre calcul, environ cent cinquante milles, à la faveur du vent d'ouest. Notre plus grande peine était d'écoper, et nous y travaillions par fois tous les quatre. Le capitaine nous proposa de nous prendre dans la chaloupe ; mais le premier lieutenant répondit qu'il se chargeait provisoirement de la direction du petit canot. Vers minuit le vent souffla par grains, et plus d'une fois il nous fallut ferler les voiles, et ramer pour tenir tête à la mer. Il en résulta que nous perdîmes de vue la chaloupe. Elle avait disparu quand le soleil se leva. J'ai eu souvent l'idée que M. Marbré s'en était séparé volontairement, quoiqu'il manifestât une vive inquié-

tude quand il eut acquis la certitude de notre isolement. Après des recherches infructueuses, nous fîmes route au plus près du vent, ce qui nous aurait rapidement éloignés de la chaloupe, si elle avait encore été à nos côtés. Le vent tomba pendant la nuit; mais le lendemain, nous l'avions droit par l'arrière, et nous filâmes six ou sept nœuds à l'heure. Ce temps favorable dura trente heures, pendant lesquelles nous dûmes faire au moins cent cinquante milles. Le quatrième jour, dès le lever du soleil, nous tournâmes avec inquiétude nos yeux vers l'Orient, mais on n'y voyait pas la moindre trace de terre. Marbre parut éprouver un cruel désappointement; toutefois il essaya de nous rassurer en nous promettant que nous serions bientôt en vue de l'île de Bourbon. Nous gouvernions à l'est avec une légère brise du nord-est. J'étais debout sur un banc du canot, et j'avais le visage du côté du sud. Tout à coup j'aperçus une

espèce de mamelon lointain. J'appelai M. Marbre; il regarda avec moi, mais ne distinguant rien, il me dit qu'il ne pouvait y avoir de terre dans cette direction, et reprit sa place pour gouverner encore à l'est.

Il m'était impossible de me tenir tranquille; je remontai sur le banc, et je vis de nouveau une éminence de terre à l'horizon. Mes protestations devinrent si pressantes, que M. Marbre consentit à gouverner pendant une heure dans la direction que je lui indiquais.

« Ce temps suffira pour vous fermer la bouche, dit le lieutenant en consultant sa montre; et puis vous ne m'importunerez plus. »

Pour bien employer l'heure qui m'était accordée, je me plaçai à côté de mes compagnons, et nous ramâmes avec ardeur. J'attachais tant d'importance à chaque brasse de la distance parcourue, que je ne me dé-

rangeai pas. M. Marbre lui-même continuait à regarder à l'est, dans l'espérance de rencontrer la terre de ce côté.

« Arrêtez! nous dit-il, l'heure est passée ; » et le cœur palpitant je m'élançai sur le banc. L'éminence que j'avais remarquée était distincte ; je m'écriai : « Terre ! terre ! » Marbre sauta sur le banc et se rendit à l'évidence.

Nous reprîmes nos rames avec un redoublement d'énergie. Le canot fila rapidement, et vers les cinq heures du soir, nous nous trouvâmes à quelques lieues de l'île Bourbon, que nous avions failli laisser au sud pour nous égarer sans ressource dans l'immensité de l'Océan. Au calme qui avait régné toute la nuit, succéda une fraîche brise du sud. Comme nous avions le vent debout, nous courûmes des bordées à l'abri de la côte. A dix heures, nous étions à un mille du rivage, mais nous jugions périlleux d'atterrir dans l'obscurité. Le vent vint à souffler avec

tant de violence que nous avions peine à tenir nos voiles, quoiqu'elles fussent aux bas ris. A la pointe du jour, nous pûmes débarquer dans une anse, et jamais je ne remerciai le ciel avec plus de ferveur qu'en mettant le pied sur la terre ferme.

Nous passâmes une semaine à l'île Bourbon, dans le vain espoir d'avoir des nouvelles de la chaloupe ; puis nous trouvâmes un passage pour l'île de France. Les États-Unis n'y avaient pas encore de consul, et M. Marbre, sans crédit ni ressource, ne put obtenir un bâtiment pour aller visiter le *John*. N'ayant point d'argent, nous nous embarquâmes, M. Marbre, comme second lieutenant, nous comme matelots du gaillard d'avant, sur un navire qui venait de Calcutta et retournait à Philadelphie. On l'appelait le *Tigre*. Il passait pour un des meilleurs bâtiments de l'Amérique ; et M. Digges, son commandant, avait une haute réputation

de talent et d'activité. Il nous prit à son bord, uniquement par esprit national; car il avait déjà trente-deux hommes d'équipage. Nous apprîmes plus tard que le capitaine Digges avait augmenté le nombre de ses matelots à Calcutta, afin de se défendre des corsaires qui venaient piller les navires américains jusque sur les côtes des États-Unis, sous prétexte qu'on avait violé les règlements établis entre la France et l'Angleterre. On était à l'époque où commença la quasi-guerre de l'Amérique et de la France. Toutefois, nous n'avions rien appris des hostilités, et nous nous embarquâmes sur le *Tigre* sans aucune appréhension.

Le *Tigre* mit à la voile trois jours après notre arrivée à l'île de France, et quinze jours après notre naufrage. Nous appareillâmes avec un vent du sud, et nous fîmes plus de cent milles pendant la nuit. Le lendemain matin de bonne heure, je reçus avec Rupert

l'ordre de passer les manœuvres des bonnettes du perroquet. Quand je fus dans le gréement, j'aperçus par notre bossoir du vent deux petites voiles que je reconnus immédiatement pour celles de la chaloupe du *John*. Je ne puis exprimer l'émotion que j'éprouvai à cette apparition inattendue ; je m'écriai : « Une voile ! » J'empoignai un galhauban du kakatoës, et je descendis sur le pont dans une seconde. J'avais l'air tout effaré ; car M. Marbre, qui commandait le quart, fut obligé de me secouer rudement pour obtenir de moi une explication. Aussitôt que je la lui eus donnée, il fit rentrer les bonnettes, brasser les vergues au plus près du vent, et déployer la grande voile ; puis il descendit faire son rapport au capitaine Digges. Notre nouveau commandant, qui était un homme humain, eut à peine appris l'état des choses, qu'il n'hésita pas à approuver les manœuvres de M. Marbre.

Comme l'équipage de la chaloupe nous avait aperçus, il faisait force de voiles vers nous. Une heure après, nous avions coiffé les huniers, et la chaloupe bien connue du *John* virait sous notre écoute. On lui jeta un câble et on la hala bord à bord. Tout l'équipage du *Tigre* fut attristé de la misérable position des nouveaux venus. Un nègre de haute taille était étendu mort au fond de la chaloupe, et on avait conservé le cadavre dans la prévision d'une extrémité terrible. Le tiers des naufragés étaient presque inanimés, et il fallait les hisser à bord comme des ballots. Le capitaine Robbins et Kite, hommes robustes et actifs, ressemblaient à des spectres, les yeux leur sortaient de la tête comme si quelque démon intérieur les eût poussés hors de l'orbite. Ils avaient moins souffert de la faim que de la soif, n'ayant pas eu une goutte d'eau depuis soixante-dix heures. Durant la tempête, qui avait commencé quand nous

débarquions à l'île Bourbon, ils avaient été obligés de vider les barils pour alléger l'embarcation, et, par une funeste erreur, le seul qu'ils avaient conservé s'était trouvé à moitié vide. Contrariés par les vents, ils avaient dépassé l'île Bourbon, qu'ils cherchaient depuis dix jours sans pouvoir calculer ni latitude ni longitude.

Un rayon de plaisir traversa la figure du capitaine quand je lui tendis la main pour l'aider à monter sur le pont. Ses pas étaient chancelants; il s'appuyait lourdement sur mon bras. J'allais le conduire à l'arrière quand il aperçut un pot d'étain sur un charnier (1). Il étendit une main tremblante vers le vase, je le lui donnai, et il en avala le contenu d'un seul trait. Il se penchait en avant pour

(1) Barrique dans laquelle on met l'eau que l'équipage doit boire chaque jour; elle est couverte par un demi-fond solide, auquel s'adapte un autre demi-fond à charnières.

(Note du traducteur.)

demander encore de l'eau, quand le capitaine Digges nous rejoignit. Il donna des ordres, et tous les naufragés reçurent une petite quantité d'eau avec les plus vifs témoignages de joie. Aussitôt qu'on put leur faire comprendre la nécessité de tenir le liquide quelque temps dans la bouche, avant de l'avaler, ils en éprouvèrent des effet salutaires. On leur donna ensuite du café et un peu de biscuit trempé dans du vin. De cette manière on les sauva tous; mais ils furent près d'un mois à se remettre. Le capitaine Robbins et Kite purent reprendre leurs occupations à la fin de la semaine; mais on n'exigea d'eux aucun travail.

CHAPITRE VI.

La mer est insoumise, et ses flots destructeurs
Confondent les efforts de tous navigateurs.

SHAKSPERE, *Macbeth*.

Pauvre capitaine Robbins! à peine eut-il recouvré ses forces physiques, qu'il éprouva les tourments inséparables de la perte de son navire. Marbre qui, réduit à la seconde lieutenance, était plus disposé à se montrer communicatif avec moi, m'apprit que son ancien supérieur avait voulu décider le capitaine Digges à visiter le bâtiment naufragé; mais le plus beau navire de Philadelphie

avait autre chose à faire que de s'occuper d'un sauvetage dont les résultats étaient incertains. *Le John* fut abandonné à sa destinée. Il est probable que la tempête acheva d'en disperser les débris.

Le Tigre était un fin voilier, plus grand que *le John*, armé de douze canons de neuf livres. Il avait à bord une cinquantaine d'hommes que M. Digges exerça aux manœuvres du canon. Les nouvelles de guerre qu'il avait reçues donnaient une nouvelle activité à ses dispositions naturellement martiales, et quand nous atteignîmes Sainte-Hélène, le navire était capable de soutenir un combat régulier. Les habitants de cette île ne nous apprirent rien de nouveau; ils nous dirent seulement les noms des bâtiments qui avaient relâché dans le port pendant les douze mois derniers, et le prix des viandes fraîches et des légumes. Dix-sept ans plus tard, ils devaient être civilisés par Napoléon.

Rien ne contraria notre route de Sainte-Hélène aux latitudes calmes, et malgré l'absence du vent, nous atteignîmes sans encombre la latitude des Antilles. Nous étions à peu de distance de la Guadeloupe, quand, au point du jour, un brick d'apparence suspecte nous donna la chasse. Le capitaine Digges prit sa meilleure lunette, dont il ne se servait que dans les occasions importantes, examina longtemps l'étranger, et le déclara croiseur français. Marbre le reconnut aussi pour français à la hauteur des mâts de hune, à la petitesse des vergues. *Le Tigre* avait dehors ses bonnettes de hune et de perroquet, et filait environ sept nœuds à l'heure; le brick boulinait avec facilité, et cherchait à nous joindre en dépendant. Au lieu de paraître l'éviter, on résolut de diminuer de voiles, et de le laisser arriver.

Mes occupations m'appelaient auprès des cages à poules; j'y vis le capitaine Digges

montrer au capitaine Robbins les lettres qu'il avait reçues à Calcutta, et qui lui apprenaient les dispositions hostiles des Français.

« La conduite de ces demi-pirates, dit M. Digges, est souvent équivoque; ils attendent un moment favorable, et l'on ne sait tout d'abord à quoi s'en tenir sur leur compte.

— C'est vrai, réplique le capitaine Robbins, ces gueux-là nous abordent parfois avant qu'on ait observé leurs intentions.

— Ne nous laissons point surprendre, reprit Digges après un instant de réflexion. Miles, allez à l'avant; dites au cuisinier de remplir ses chaudières d'eau de mer, et de la faire bouillir au plus vite; dites aussi à M. Marbre que je le demande à l'arrière. »

J'obéis, sans m'expliquer pourquoi le capitaine enlevait ainsi les chaudières au service ordinaire. Nous commencions à remplir les chaudières, quand M. Marbre et Nabuchodo-

nosor placèrent près de la cuisine une pompe que ce dernier fit jouer avec une rare dextérité. On lui indiqua pour but un cap de mouton, contre lequel il dirigea le jet, aux applaudissements de M. Digges, qui le nomma sur-le-champ capitaine des artilleurs.

On donna l'ordre de se préparer au combat, et quoique je n'eusse aucun motif pour supposer en moi un défaut de fermeté, mes idées se reportèrent, je l'avoue, sur Clawbonny, Grâce, Lucie, et les sites riants de mes domaines. Toutefois, ces réminiscences ne durèrent qu'un moment, et se dissipèrent aussitôt que je me mis au travail. Il fallut une heure pour disposer le navire, et pendant ce temps, le brick s'approcha à un demi-mille, venant au lof par notre hanche de dessous le vent. Comme nous avions diminué de voiles, le corsaire ne manifestait aucune intention de nous tirer un coup de canon pour nous faire mettre en panne. Il

semblait disposé à nous rendre politesse pour politesse.

Tous les hommes de l'équipage furent distribués aux postes; on me plaça à la grande hune, et Rupert à la hune de misaine. Nous étions chargés de réparer les avaries, et le capitaine, sachant que nous étions accoutumés à manier les armes à feu, nous remit à chacun un mousquet, avec ordre de tirer dès que le combat serait engagé en bas. Ayant déjà vu le feu, nous nous regardions comme des vétérans, et nous échangeâmes des signes de têtes et des sourires en montant dans les agrès. Mon poste était meilleur que celui de Rupert, car la voile de perroquet de fougue ne m'empêchait pas de voir le brick s'avancer, tandis que la grande voile de hune le cachait complétement aux yeux de mon ami. Quant au danger, il était à peu près égal pour tous, en bas ou en haut; les bastingages du navire n'étaient pas à l'épreuve de la balle,

et les Français, disait-on, avaient l'habitude de viser aux agrès.

Quand nous fûmes sous les armes, le capitaine recommanda le silence; le brick était assez près pour nous héler; je distinguais les ponts couverts de matelots; j'en comptais les canons au nombre de dix seulement, et d'un calibre inférieur à celui des nôtres. Sur son gaillard d'avant étaient des hommes blottis derrière les bastingages, comme pour se dissimuler à la vue de notre équipage. J'eus l'idée de sauter sur un galhauban, et de me glisser à bas, afin de donner des renseignements sur les forces des agresseurs; mais j'avais entendu parler de l'impérieuse obligation de rester à son poste en face de l'ennemi, et, quoique les novices s'exagèrent toujours leurs devoirs et leurs droits, on doit me savoir quelque gré de n'avoir pas cédé à mon premier mouvement.

Durant toute la traversée, j'avais tenu une

estime de la route, et je portais toujours sur moi du papier et un crayon. Je traçai rapidement sur un feuillet ces lignes : « le gaillard d'avant du brick est couvert d'hommes cachés derrière les bastingages. » J'enveloppai un sou dans le papier, et je le jetai sur le pont. Le capitaine Digges l'entendit tomber, me remercia d'un signe, lut mon billet, et je vis bientôt Nabuchodonosor et le cuisinier remplir la pompe d'eau bouillante, et placer sur le gaillard d'arrière cette arme d'un nouveau genre. Au moment même, on nous héla du brick.

« Quel est ce navire?

— *Le Tigre*, de Philadelphie, retournant de Calcutta en Amérique. Quel est ce brick?

— *La Folie, corsaire français* (1). D'où venez-vous?

(1) Tous les mots en italique sont en français dans le roman de Feninore Cooper.

(Note du traducteur.)

— De Calcutta ; et vous?

— De la Guadeloupe. Vous dites que vous allez?...

— A Philadelphie. Ne venez pas au lof, si près de nous; il peut arriver un accident.

— Qu'entendez-vous par *accident?* je ne vous comprends pas; je vais accoster *tout près.*

— Faites-nous plus de place, vous dis-je, votre bâton de foc va s'embarrasser dans les manœuvres de notre artimon.

— Que signifie cela, hein? *Allons, mes enfants, c'est le moment!*

— Lofez un peu, et dégagez son mâtereau ! s'écria le capitaine Digges. Allons, Nab, montrez-nous votre savoir-faire. »

La pompe fut mise en mouvement au moment où les Français apparaissaient sur leur beaupré, et où six ou huit arrivaient au pied du bâton de foc. L'eau bouillante les prit *en échelon*, et inonda toute la

ligne. L'effet en fut instantané ; les trois premiers assaillants, dans l'impossibilité de battre en retraite, se laissèrent tomber à la mer, préférant l'eau froide à l'eau bouillante, et le risque d'être noyés à la certitude d'être échaudés. Je crois, sans garantir le fait, qu'ils furent sauvés par leurs compagnons.

Le reste des hommes d'abordage retomba sur le gaillard du brick, aux applaudissements de notre équipage, et *la Folie*, mettant la barre tout au vent, vira de bord comme si elle eût été échaudée elle-même (1).

Nous nous attendions à une bordée, mais sans l'appréhender ; car nous avions une batterie formidable. Cependant le brick, s'apercevant qu'il n'aurait point l'avantage, nous laissa faire d'abord notre abattée. Il tourna sur le talon de sa quille, de manière à mettre

(1) Cet événement se passa réellement pendant la guerre de 1798. (Note de l'auteur.)

les deux navires exactement *dos à dos*. Le capitaine Digges commanda de placer aux sabords les deux canons de neuf livres du gaillard d'arrière. Il n'était point dans la nature que des hommes se laissassent traiter comme nous avions traité ces corsaires, sans donner des signes de mécontentement. Les navires étaient à trois encablures de distance, quand nous reçûmes un boulet. Il traversa la voile de hune d'artimon, passa entre les manœuvres du vent et la tête du grand mât, fit un trou dans la grande voile de hune, et je l'entendis frapper contre un corps plus solide que de la toile. Je songeai à Rupert, et je regardai avec inquiétude sur le pont.

« Ho! de la hune de misaine! s'écria le capitaine Digges, où a frappé ce boulet?

— A la tête du mât, répondit Rupert d'une voix claire et ferme. Il n'a pas fait d'avaries, monsieur.

— A notre tour, maintenant, capitaine Robbins! »

Nos deux canons partirent, et quelques secondes après notre équipage poussa trois hourras! La voile de hune d'artimon m'empêchait alors de voir le brick, mais j'appris plus tard qu'un boulet avait enlevé sa corne d'artimon.

Telle fut l'issue du combat, dont la principale gloire revenait à Nabuchodonosor. On me raconta que pendant l'action, bien qu'exposé au feu de l'ennemi, le nègre avait une figure radieuse, et il reçut à juste titre les félicitations générales.

Nous poursuivîmes notre route, et près du cap de Virginie nous rencontrâmes le *Gange*, bâtiment de Philadelphie qui venait d'être récemment transformé en vaisseau de guerre. Il nous accosta, et le capitaine Dale, qui le commandait, reçut aussitôt à son bord notre capitaine. J'accompagnai M. Digges dans son

canot, et en examinant le vaisseau, le premier qu'eût lancé le gouvernement américain, j'eus un moment l'envie de me joindre à l'équipage. J'y serais entré en qualité de midshipman, j'aurais été lieutenant au bout d'un an ou deux, et, si j'avais survécu aux sanglantes affaires de 1801, je serais aujourd'hui l'un des plus anciens officiers de la marine. La providence en a décidé autrement, et l'on verra par la suite si j'ai perdu ou gagné à rester à bord du *Tigre*.

Le même soir, nous étions à cinq milles du cap May, quand il survint un calme. Un pilote parti de la terre nous aborda au commencement de la nuit, dans un bateau à rames. Le capitaine Robbins avait hâte de débarquer pour annoncer lui-même la triste nouvelle de son naufrage. Je fus chargé de le reconduire avec Rupert, le pilote et un homme qui l'accompagnait. Nous devions rejoindre le *Tigre* dans la baie ou à la ville. Nous nous

embarquâmes, et le *Tigre* s'éloigna avec une vitesse de six ou sept nœuds. Nous venions de voir disparaître les lumières de sa cabine, quand le vent sauta brusquement de sud-est au nord-est, ce qui arrive fréquemment sur la côte américaine. Néanmoins nous ramâmes avec force, ne nous interrompant que pour écoper le bateau, sur lequel déferlaient de grosses lames. Nous gouvernâmes au nord dans l'espérance de nous abriter sous le vent de la côte, et de trouver des eaux plus calmes. Mais la mer était si houleuse, qu'il nous fut impossible d'avancer. Rupert, totalement épuisé, laissa tomber sa rame, et tomba hors d'haleine sur son banc. Le capitaine Robbins le remplaça. Notre position ressemblait assez à celle d'un homme cramponné au flanc d'une colline au sommet de laquelle il doit trouver son salut, mais qui, sentant ses forces l'abandonner, se voit sur le point de lâcher prise. Nous avions derrière nous l'O-

céan en fureur, et nous étions complétement dépourvus de nourriture, quoiqu'il y eût par bonheur un petit baril d'eau fraîche dans le bateau. Le pilote et son camarade avaient apporté des provisions ; mais ils avaient déjà soupé, tandis que nous avions quitté le *Tigre* à jeun.

Le capitaine Robbins tint conseil avec les bateliers, qui avaient jusque-là gardé le silence le plus complet. Tous deux étaient jeunes, et comme je l'appris par la suite, chacun avait une femme qui attendait sur la plage le retour du bateau. J'étais assis entre eux, et je vis le plus âgé verser des larmes quand le capitaine Robbins l'interrogea. Je ne saurais décrire l'émotion que j'éprouvai à ce spectacle. Cet homme endurci aux dangers, qui luttait avec tant de courage pour sauver sa vie et la nôtre, désespérait donc de notre situation !

Cependant les deux bateliers du cap May

ne paraissaient pas renoncer à l'espoir d'atteindre la côte. Nous continuâmes à ramer jusqu'à minuit; mais il nous fut impossible de nous rendre maîtres des vagues, et notre seule ressource fut d'alarguer vent arrière dans l'espoir de retrouver le *Tigre*. Nous savions qu'il avait les amures à tribord quand nous l'avions quitté, et qu'il gouvernerait près de la terre. Les mariniers virèrent le bateau, et pendant qu'ils le maintenaient sur l'eau, nous travaillions à le vider, tout en cherchant des yeux le *Tigre* au milieu des ténèbres. Notre pénible attente durait depuis une demi-heure, lorsque Rupert s'écria qu'il apercevait le navire. C'était en effet le *Tigre*; il avait l'avant au nord-est, et cherchait à se rapprocher de la terre, avec ses voiles de hune de misaine et de grande hune aux bas ris. Malheureusement il était sous notre vent, et marchait si vite que nous n'avions d'espoir de l'atteindre qu'en ramant tous simultanément.

Nous ramâmes avec une vigueur de géants ; trois fois le bateau embarqua des vagues qui ralentissaient sa marche ; mais le capitaine Robbins nous dit de continuer à ramer ; car tous les instants étaient précieux. J'avais été trop occupé pour lever les yeux, et je vis à l'improviste le *Tigre* à cent pieds de distance, donnant de l'avant avec ces élans subits qui doublent et triplent la célérité des bâtiments.

Le capitaine Robbins le héla ; mais la voix humaine était impuissante au milieu du bruit des cordages qui s'entre-choquaient, et des mugissements de l'Océan. Nous poussâmes tous ensemble un cri de désespoir; mais les efforts terribles que nous avions faits en ramant avaient sans doute affaibli notre voix. On ne nous entendit point... « Ramez ! » s'écria le capitaine Robbins, et nous reprîmes nos avirons, et telle était notre ardeur que nous aurions probablement réussi, si une lame n'était venue remplir le bateau. Il fallut écoper pour

sauver notre vie. Nous employâmes nos chapeaux, nos seaux, dans l'unique but d'échapper à une mort immédiate. J'avoue que des pleurs brûlants inondèrent mes joues quand je vis la masse sombre du *Tigre* fuir devant nous dans les ténèbres. J'entendis le pilote prier, et mêler le nom de sa femme à ses invocations. Quant au pauvre capitaine Robbins, si récemment sauvé d'un pareil danger, il gardait le silence et paraissait se soumettre aux décrets du ciel.

Nous dérivions vent arrière, les bateliers du cap May tenaient les yeux fixés sur les lumières du *Tigre*, et nous regardions tristement la pleine mer prête à nous engloutir, quand le signal : « Ho ! le bateau ! » retentit tout à coup à nos oreilles comme le son de la dernière trompette. Un schooner passait sur notre route, et avant que nous eussions eu le temps de l'éviter, son taille-mer arriva sur notre petite embarcation, et l'ensevelit dans

les vagues. En de pareils moments les hommes ne réfléchissent pas, ils agissent. J'essayai de saisir une sous-barbe de beaupré, mais je la manquai ; je retombai dans l'eau ; ma main rencontra un objet auquel je m'accrochai : c'était la jambe du pilote. Un matelot du schooner nous recueillit tous les deux. Quand nous fûmes à bord, nous y retrouvâmes nos compagnons, excepté le capitaine Robbins. Le schooner vira de bord, et passa une seconde fois sur les débris de notre embarcation ; mais notre ancien capitaine avait disparu pour toujours !

CHAPITRE VII.

Oh! n'oublions pas l'heure où nos aventuriers,
Ramenés par le sort, revirent leurs foyers!
Le vent dormait; la lune argentait les vallées,
Glissait des diamants sous les vertes feuillées,
Et jonchait de clartés la surface des eaux.
Aux tempêtes qu'on voit fondre sur nos coteaux,
Pour fêter le retour de ces enfants prodigues,
La main de la nature avait posé des digues.
Aucun nuage obscur n'attristait l'horizon;
Tout était pur et calme autour de la maison.

Mme Hemans.

Nous avions été recueillis par un chasse-marée appelé le *Martha Wallis*, en charge de la rivière de James pour Boston. On nous y

reçut avec bonté, et nous y passâmes neuf jours; puis nous montâmes à bord d'un autre chasse-marée, l'*Aimable Fille*, qui passa près de nous, se rendant de Boston à New-York. Quatre jours après, nous débarquions dans cette dernière ville. Je n'avais point voulu dépenser l'or que Lucie m'avait donné; je le portais dans une ceinture, en souvenir de mon amie d'enfance; mais je voyais maintenant les moyens de l'utiliser sans en disposer complétement, en le confiant à une compagnie d'armateurs. Je m'acheminai donc vers la maison des ci-devant propriétaires du *John*; Kite m'y avait devancé. Le *Tigre* était arrivé à Philadelphie, et la plupart des matelots du *John* s'étaient rendus sans retard à New-York. On nous croyait généralement perdus, et les journaux avaient maintenant consacré à Rupert et à moi de petites notices nécrologiques de l'intérêt le plus palpitant. Je craignis que ces nouvelles ne parvinssent à

Clawbonny, et j'eus hâte de rassurer la famille. Les armateurs du *John* m'avaient questionné sur le naufrage, et avaient paru satisfaits de mes réponses. Je leur présentai les pièces d'or de Lucie, et je leur proposai de les laisser en gage d'un emprunt d'une moindre somme. Ils ne voulurent point recevoir de garantie, et me forcèrent d'accepter un bon de cent dollars payables partiellement. Pourvu des moyens de m'équiper convenablement, je courus au bassin d'Albany pour avoir des nouvelles du *Wallingford*. Le sloop était parti dans l'après-midi. Il y avait à bord, me dit-on, un nègre qui avait suivi à Canton le jeune et infortuné Miles Wallingford, et qui allait annoncer à la famille la triste fin de son maître.

Ainsi nous devions presque renoncer à l'espoir d'arriver à Clawbonny avant la nouvelle de notre mort. Par bonheur, un paquebot de l'Hudson était sur le point de mettre

à la voile, et quoique le vent se maintînt au nord, le patron se faisait fort d'arriver au lieu de notre destination en quarante-huit heures. Je conclus un marché avec lui, et nous nous mîmes en route au bout d'une demi-heure. Mon agitation était si vive, que je ne pus quitter le pont avant qu'on eût jeté l'ancre à cause de la marée montante. Quant à Rupert, il se coucha, dès que la nuit fut venue, et dormit la grasse matinée. Vers midi, nous aperçûmes l'entrée de notre anse et le *Wallingford* qui s'en approchait. En débarquant à un demi-mille de l'anse, je pouvais me rendre à la maison par un chemin de traverse, et prendre l'avance sur Nabuchodonosor. On nous mit à terre avec notre bagage à l'endroit que j'indiquai, et nous nous dirigeâmes à grands pas vers la maison. Rupert lui-même semblait sentir la nécessité de se presser, et je suppose qu'il éprouvait du repentir en se rappelant la dou-

leur qu'il avait causée à son père et à sa sœur chérie.

Clawbonny ne me parut jamais plus beau que ce jour-là. Le silence de la solitude régnait dans la riante vallée. Les vergers commençaient à perdre leurs fleurs, le vent du sud faisait onduler mollement le velours vert des prairies. Les bestiaux qui ruminaient à l'ombre des arbres semblaient, dans leur immobilité paisible, savourer le plaisir de l'existence. Tout annonçait la paix et le bonheur. C'était pourtant ce lieu plein de douceur et de sécurité que j'avais abandonné volontairement pour rencontrer des pirates dans le détroit de la Sonde, faire naufrage sur les côtes de Madagascar, chercher l'île de France dans une chétive embarcation, et courir sur le rivage de ma propre patrie le danger d'une horrible mort.

A peu de distance de la maison était un taillis dans lequel Rupert et moi avions con-

struit un pavillon d'été. En approchant, nous y vîmes entrer les jeunes filles, qui furent bientôt suivies de Nabuchodonosor. Il venait du débarcadère et marchait à pas lents, comme s'il eût reculé devant les devoirs qu'il avait à remplir. Nous redoublâmes de diligence, mais quand nous atteignîmes les buissons placés derrière le pavillon, le noir était déjà en présence de ses deux jeunes maîtresses. Elles paraissaient livrées à une effrayante anxiété. Nabuchodonosor, dont la figure était ordinairement d'un noir lustré, avait une couleur de cendre, et ne répondait aux interpellations de Lucie que par des torrents de larmes. Enfin il se jeta à terre en sanglotant.

« Serait-ce la honte de s'être enfui, s'écria Lucie; ou aurait-il de mauvaises nouvelles à nous annoncer?

— Il ne sait rien de positif sur leur compte, dit Grâce. Sans doute, il ne les a pas

accompagnés; cependant j'ai de sinistres pressentiments.

— Rassurez-vous, ma chère sœur! m'écriai-je. Dieu soit loué, nous sommes sains et saufs. »

En prononçant ces mots, j'avais pris soin de rester caché, pour éviter un saisissement trop brusque. Les jeunes filles poussèrent un cri, et tendirent les bras. Sans hésiter davantage, nous nous précipitâmes vers elles. La joie faillit m'ôter l'usage de mes sens, et en revenant à moi, je me trouvai dans les bras de Lucie, pendant que Rupert serrait Grâce contre son cœur. Puis chacun embrassa sa sœur; les deux jeunes filles versèrent des larmes, en nous répétant que c'était le seul moment de bonheur qu'elles eussent connu depuis notre départ. Nous examinâmes ensuite les changements qui s'étaient opérés dans l'extérieur de chacun de nous, et des

exclamations de surprise se mêlèrent aux pleurs et aux caresses.

Le pauvre nègre nous avait d'abord regardés avec stupéfaction ; puis après s'être assuré de nôtre identité, il se roula à nos pieds en poussant des cris frénétiques.

Persuadé que les bonnes nouvelles qu'il allait apporter lui garantiraient son pardon, il courut vers la maison, en criant de toutes ses forces :

« M. Miles est revenu ! M. Miles est revenu ! »

Lorsque le calme fut rétabli parmi nous, je demandai à ma sœur comment se portait M. Hardinge. Il était en bonne santé, et remplissait comme de coutume son pieux ministère. Il avait dit à Grâce et à Lucie le nom du navire sur lequel nous étions embarqués, mais il avait eu soin de leur cacher qu'il nous avait aperçus au moment où nous quittions le port. On nous demanda un récit de nos aventures. Rupert s'en chargea, et le

lit avec assez de modestie, quoiqu'il insistât sur le boulet qui s'était logé si près de lui à la tête du mât de misaine du *Tigre*. Il dépeignit le sifflement du projectile, le bruit terrible du mât se brisant en éclats. A l'entendre, j'aurais été heureux de me trouver de l'autre côté de la hune quand le boulet avait passé. Il n'en est pas moins vrai que j'avais été plus exposé que lui. Il raconta son aventure avec une éloquence si saisissante que Grâce devint pâle. Ses fanfaronnades produisirent un effet différent sur Lucie. L'excellente créature interrompit son frère par un éclat de rire, en lui disant : « Bien ! en voilà assez sur le boulet de canon ! Parlons d'autre chose. » Rupert rougit. Il était habitué dès l'enfance aux franches observations de sa sœur, mais il avait d'ordinaire assez d'adresse pour dissimuler son dépit.

Je contemplai plus attentivement les deux amies; Grâce avait échangé son air enfantin

contre la dignité rassise de la jeune femme. La délicatesse excessive de ses traits, la fragilité de sa constitution, l'expression purement intellectuelle de son visage, inspiraient l'idée qu'elle avait été créée pour un autre monde que celui-ci, et qu'en s'y transportant un jour, elle y conserverait l'enveloppe sous laquelle elle s'offrait aux yeux des hommes. Rien au contraire en Lucie ne parlait à l'imagination ; elle était toute femme ; mais c'était une femme complète. Animée des meilleurs sentiments de son sexe, honnête, sincère, douce, mais ardente, elle avait un caractère mobile dont j'avais peine à suivre les brusques transformations. Cependant jamais femme n'avait eu de principes plus solides et de notions plus justes sur tout ce qui convenait à son âge et à sa position. Elle avait sur Grâce elle-même l'autorité du bon sens ; mais j'ignorais encore jusqu'à quel point l'esprit de ma sœur était

dirigé par le jugement sans prétention et la sagacité prévoyante de son amie.

M. Hardinge devait avoir appris notre retour, et c'eût été lui manquer de respect que de tarder plus longtemps à lui demander son pardon et ses bénédictions. Il ne nous refusa ni l'un ni les autres ; il eut une véritable satisfaction de nous revoir, et nous demanda, comme les deux jeunes filles, des détails sur ce qui nous était arrivé. Je me chargeai à mon tour du rôle d'historien, et ma narration fut quelquefois en contradiction avec celle de Rupert, à la grande surprise de Grâce et de Lucie. Je ne cherchai point à embellir ce qui me concernait personnellement, et je rendis justice à la conduite honorable de Nabuchodonosor, que mon compagnon avait passée sous silence. Rupert ne parut point s'apercevoir que je le contredisais. Il y a des gens qui ne voient pas la vérité, alors même qu'on la leur place sous les yeux.

M. Hardinge me demanda si cette excursion suffisait à nos désirs. Je jugeai à propos de lui répondre avec franchise que je comptais m'embarquer sur l'un des nombreux navires américains qui prenaient des lettres de marque (1) ; mais Rupert avoua qu'il s'était trompé sur sa vocation, et qu'il avait envie d'entrer dans l'étude d'un procureur. Cette déclaration inattendue me frappa comme un coup de foudre. C'était la première fois que mon ami exprimait de l'éloignement pour la marine. J'avais remarqué en lui un manque d'énergie dans les circonstances qui exigeaient de la résolution ; mais le sachant courageux, j'avais attribué son apathie au changement de condition et de nourriture : car, après tout, l'homme, cette créature faite à l'image de Dieu, subit aussi bien que le plus

(1) Les lettres de marque sont une autorisation accordée par l'État à un navire marchand de combattre l'ennemi, et de faire des prises. (Note du traducteur.)

imparfait des animaux l'influence de l'estomac et de la digestion.

M. Hardinge voyant avec plaisir les dispositions nouvelles de son fils, ajourna les représentations qu'il se proposait sans doute de m'adresser. Nous passâmes une soirée délicieuse. Les jeunes filles rirent jusqu'aux larmes des plaisanteries que nous fîmes sur le genre de vie à bord, sur divers incidents de notre voyage. Rupert possédait l'esprit de saillie, c'était un sujet réellement précieux, toutes les fois qu'il ne s'agissait pas de choses sérieuses; il employa ce soir-là toute sa verve à nous divertir. Nabuchodonosor fut demandé après souper, blâmé d'avoir abandonné ses pénates, et loué de n'avoir pas abandonné son maître. Ses bizarres descriptions des Chinois, de leurs costumes, de leurs queues et de leurs pantoufles, amusèrent à l'excès M. Hardinge, qui se montra plus enfant que nous autres.

Le lendemain j'eus un entretien avec mon tuteur, qui débuta par me rendre compte de sa gestion durant l'année précédente. Mes affaires avaient prospéré, mes revenus s'accumulaient, et je vis qu'à ma majorité j'aurais assez d'argent comptant pour acheter un navire, s'il m'en prenait fantaisie. Dès ce moment, je formai secrètement la résolution de me mettre en état de commander en temps opportun. Il fut peu question de l'avenir ; seulement mon tuteur me conseilla de réfléchir avant de choisir décidément ma profession. Je lui répondis en inclinant respectueusement la tête.

Pendant le mois suivant, Clawbonny fut le théâtre de plaisirs continus. Nous fîmes deux croisières assez longues sur l'Hudson avec Grâce et Lucie, et je conçus le projet de les mener à New-York qu'elles ne connaissaient pas encore. Toutes deux avaient un violent désir de voir une grande ville et des bâtiments à trois mâts. M. Hardinge considéra d'abord ma pro-

position comme une plaisanterie; puis il finit par donner son consentement. Il y avait alors à New-York une certaine dame Bradfort, veuve assez opulente, cousine germaine de M. Hardinge. Il fut convenu que les jeunes filles descendraient chez elle, et que je vivrais à l'auberge avec Rupert. M. Hardinge écrivit le soir même à la cousine, afin de la prévenir que la famille se rendait à des invitations qu'elle avait souvent réitérées. Aussitôt qu'on eut reçu sa réponse, nous nous embarquâmes pour New-York, à bord du sloop *le Wallingford*.

Combien ce voyage était différent du premier que j'avais fait sur l'Hudson! Je partais sans remords, et suivais le cours d'un fleuve qui m'était familier. Je pouvais nommer à mes compagnons les principaux sites de ces belles rives, qui, sans avoir le grandiose de certaines autres parties du globe, réunissent dans un étroit espace tant de paysages pitto-

resques. Nous arrivâmes sans obstacle à New-York, et j'eus le suprême bonheur de faire voir aux jeunes filles la prison de l'État, le Marché de l'Ours, les églises de Saint-Paul et de la Trinité. On appelait cette dernière la vieille Trinité, quoiqu'elle eût été bâtie depuis quelques années seulement. Cet édifice a déjà disparu; un autre lui a succédé, et de nouveaux embellissements tendent à rapprocher graduellement notre architecture religieuse des magnifiques modèles qu'a laissés celle de l'ancien monde.

M. Hardinge nous présenta madame Bradfort, qui avait préparé une chambre pour Rupert et pour moi, et nous offrit gracieusement l'hospitalité. Nous visitâmes ensemble tout ce que la ville avait de curieux. Il m'arrive quelquefois de rire en me rappelant ce qui existait à cette époque. Il y avait un muséum dont une petite ville de province ne se contenterait pas aujourd'hui, un cirque tenu

par un homme appelé Ricketts, un petit théâtre dans John-Street, et à l'endroit où est maintenant la place triangulaire de Franklin, un lion que l'on tenait en cage hors de la ville, afin qu'il ne troublât pas la tranquillité publique par ses terribles rugissements. Le bon M. Hardinge ne se fit aucun scrupule de nous laisser aller tous au spectacle sous la surveillance de madame Bradfort. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'y goûtai. C'était une nouveauté aussi grande pour Rupert et moi que pour nos compagnes; car nous avions été en Chine, mais nous n'avions jamais été au théâtre.

CHAPITRE VIII.

O mer, qui nous remplis de crainte et de respect,
Tu conserves toujours ton imposant aspect !
La terre a des formes diverses;
Elle monte en coteaux ou se creuse en vallons;
L'hiver, autour de lui groupant les aquilons,
La détrempe de ses averses.

Le printemps la revêt de guirlandes de fleurs;
Du soleil de l'été les ardentes chaleurs
Mûrissent les moissons dorées;
Et l'automne brumeux, qui prolonge les nuits,
Indemnise le monde en suspendant les fruits
Sous les feuilles décolorées.

Mais, ô vaste Océan! tes sombres profondeurs
Ignorent des saisons le froid et les ardeurs;
Et dans tes colères sauvages,
Ou quand le calme unit le liquide élément,
De ton flux régulier tu bats incessamment
La ceinture de tes rivages!

LUNT.

Bientôt après je m'entretins avec mon tuteur de mon projet de retourner en mer. Le

pays tout entier s'occupait activement d'armer la nouvelle marine. Les chapeaux galonnés, les habits bleus, les écharpes blanches, commençaient à se montrer dans les rues avec l'ostentation qui caractérise toujours une institution naissante. Aujourd'hui l'on rencontre à chaque pas des marins distingués, dont l'extérieur n'indique en rien la profession, tandis qu'en 1799, on s'empressait d'endosser l'uniforme, pour ne le quitter qu'en se retirant du service. On construisait des vaisseaux dans tous les ports des États-Unis, et je me demande avec étonnement comment j'ai pu échapper à l'épidémie générale, et ne pas solliciter un emploi de midshipman. Je résolus de rester dans la marine marchande, mais sur un bâtiment muni de lettres de marque. Il m'eût répugné de monter à bord d'un corsaire; les croisières entreprises dans l'unique espoir d'un bénéfice pécuniaire m'ont toujours semblé avoir quelque chose de

déshonorant, mais on ne saurait blâmer un patron de navire marchand qui prend des lettres de marque; son principal but est le commerce; il ne s'arme que pour sa défense, et s'il fait une prise, c'est seulement parce qu'il rencontre des ennemis disposés à le capturer lui-même.

J'annonçai mes intentions à M. Hardinge, et me mis en quête d'un navire. Je chargeai Nabuchodonosor d'en chercher un de son côté. Le nègre était déjà un habile marin; il savait ferler des voiles, prendre des ris, gouverner, faire des nœuds et épisser, quoiqu'il ignorât encore l'art d'arrimer une cargaison, et qu'il ne pût saisir l'instant précis où il devenait nécessaire de prendre le dernier ris. C'était un excellent serviteur, pour lequel je conçus à la longue un attachement presque fraternel.

Un jour, que je rôdais le long des quais, j'entendis une voix connue s'écrier : « Voilà

votre affaire, capitaine Williams; vous ne sauriez trouver dans toute l'Amérique un meilleur troisième lieutenant ! »

J'eus une espèce de pressentiment que ces paroles s'appliquaient à moi, sans pouvoir cependant me rappeler le nom de celui qui les prononçait. En regardant du côté d'où elles étaient parties, je reconnus la rude physionomie de Marbre. Il était à côté d'un capitaine entre deux âges, dont le visage annonçait une longue et fatigante pratique de la navigation. Tous deux me regardaient par-dessus les filets de bastingage d'un navire marchand d'un aspect engageant. Je saluai M. Marbre, qui me fit signe de venir à bord, et me présenta au patron.

Ce bâtiment s'appelait *la Crise*, nom de circonstance dans un pays où il y avait tous les six mois des crises de différentes espèces. C'était un petit navire étanché, d'environ quatre cents tonneaux, dont les galeries

étaient faites de bois de cercle, et garnies de filets, où l'on mettait des hamacs et les vieux cordages. Il y avait dans ses batteries dix canons de neuf livres. Je remarquai qu'il était déjà chargé et que l'absence d'un troisième lieutenant retardait seul son départ. Les officiers étaient rares, attendu le grand nombre de jeunes gens qui prenaient service dans la marine de l'État. M. Marbre me recommanda chaleureusement; le capitaine Williams m'interrogea pendant un quart d'heure; puis il me proposa la place vacante. Je n'avais pas prévu que je serais sitôt promu au grade d'officier, mais toute modestie à part, je me croyais capable d'en remplir les fonctions. *La Crise* devait faire le tour du monde, porter une cargaison de farine en Angleterre, recevoir des marchandises assorties pour la côte nord-ouest, y trafiquer, mettre à la voile pour Canton, échanger des fourrures et du bois de sandal pour du thé,

et revenir à New-York. J'acceptai avec joie l'offre du capitaine, avec une paie de trente dollars par mois.

Le navire portait des lettres de marque et de représailles, et nous avions la chance de rencontrer des Français, du moins dans les mers d'Europe.

Je demandai une place de matelot pour Nabuchodonosor; M. Marbre expliqua les rapports que j'avais avec le noir, et le fit admettre aisément. Nous allâmes chez un notaire pour signer le contrat. Nabuchodonosor fut enrôlé cette fois avec l'autorisation de M. Hardinge, qui était d'une humeur charmante, car il venait de placer Rupert dans l'étude d'un homme de loi de ses amis. Madame Bradfort avait insisté pour que son jeune parent logeât chez elle, ce qui réduisait les dépenses du père; mais je connaissais trop bien Rupert pour supposer qu'il se contente-

rait de l'argent que M. Hardinge destinerait à ses menus plaisirs.

Mon tuteur m'avait mis à même de payer ma dette aux armateurs du *John*, et de m'équiper convenablement. La plupart des officiers et des matelots de *la Crise* avaient autorisé leur famille à recevoir leur solde pendant leur absence. Je résolus de faire un pareil arrangement au bénéfice de Rupert; je lui fis d'abord présent de vingt dollars, puis je le menai à la maison de banque, et j'obtins pour lui, non sans peine, un crédit de vingt dollars par mois, en m'engageant à indemniser les armateurs en cas d'accident ou de perte du navire. Ma qualité de propriétaire favorisa cette stipulation; car, comme il arrive d'ordinaire, on me croyait beaucoup plus riche que je ne l'étais réellement.

Tout en prenant des mesures en faveur de Rupert, j'avoue que je vis avec mortification la facilité avec laquelle il accepta mes dons.

Il y a certaine action que nous accomplissons volontairement, et dont cependant les résultats nous causent des regrets. J'étais fâché que mon ami, le frère de Lucie, et l'adorateur de Grâce (car j'avais assez de perspicacité pour deviner l'amour naissant de Rupert) ne refusât point avec fierté l'argent que je devais gagner à la sueur de mon front, dans une carrière qu'il n'avait pas eu la force de poursuivre.

La Crise fut prête à mettre à la voile trois jours après mon engagement ; l'équipage comprenait trente-huit hommes, sur lesquels on comptait dix novices qui n'avaient jamais vu l'Océan, mais qui étaient jeunes, robustes et bien portants. Le capitaine, qui était homme de prévoyance, accéléra les préparatifs de manière à pouvoir appareiller avant le dimanche. Les travaux préliminaires étaient presque achevés le jeudi, et comme en l'an de grâce 1798 personne n'eût osé se mettre en

mer un vendredi, nous eûmes un jour de repos que j'allai passer à terre. Pendant la soirée je me promenai dans les champs avec Rupert, Grâce et Lucie. Je donnais le bras à celle-ci, et nous marchions tristement accablés de l'idée d'une aussi longue séparation. Le voyage pouvait durer trois ans. A mon retour je serais majeur, et Lucie aurait près de dix-neuf ans. Trois années nous semblaient des siècles, aussi féconds en vicissitudes que la vie entière d'un homme.

« Quand je reviendrai, dis-je à Lucie, Rupert appartiendra au barreau.

— Oui, répondit-elle; mais je suis tentée de regretter que mon frère ne vous accompagne pas. Vous vous connaissez depuis si longtemps, vous avez tant d'affection l'un pour l'autre, et vous avez déjà subi ensemble tant de terribles épreuves!

— Oh! je crois que Rupert se plaira mieux

à terre qu'en mer. Il est avocat par tempérament. Et puis j'aurai Nab avec moi.

— Mais Nab n'est pas Rupert, répondit Lucie avec vivacité, et d'un ton qui me parut impliquer un reproche.

— Sans doute, votre frère me manquera. Mais je veux dire seulement que Nab est mon ami d'enfance, et qu'il a également partagé mes dangers. »

Lucie garda le silence, et je me sentis embarrassé. Mais une jeune fille de seize ans, en tête à tête avec un jeune homme dans lequel elle a la plus entière confiance, ne saurait se taire pendant longtemps. Il faut qu'elle dise quelque chose, et que de fois ce quelque chose est empreint d'une sensibilité exquise, d'une franchise instinctive et d'une touchante simplicité !

« Vous penserez quelquefois à nous, Miles, dit-elle. »

Ému par le son de sa voix, je la regardai

en face, et je vis ses yeux baignés de larmes.

« Vous pouvez en être sûre, et j'espère que de votre côté vous ne m'oublierez pas. Mais j'y songe; j'ai une dette à vous payer avec les intérêts. Voici les pièces d'or que vous m'avez forcé d'accepter l'année dernière à mon départ de Clawbonny. Voyez, ce sont exactement les mêmes; je n'ai pas voulu m'en séparer.

— J'avais espéré qu'elles auraient pu vous être utiles, et je les avais entièrement oubliées. Vous venez de détruire une douce illusion.

— Ne vous est-il pas aussi agréable de savoir que nous n'en avons pas eu besoin? Les voici; maintenant que j'ai le consentement de M. Hardinge, vous savez que je ne manque de rien. Reprenez donc votre or, Lucie, et voici les intérêts. »

En parlant ainsi, je m'efforçai de mettre un paquet entre les mains de la jeune

fille; mais elle serra ses petits doigts avec tant d'énergie qu'il me fut impossible de les séparer.

« Non, non, Miles, dit-elle avec précipitation; je ne veux point d'intérêts. Vous pouvez faire accepter de l'argent à Rupert, mais jamais à moi.

— Il ne s'agit ni de Rupert ni d'argent; c'est un bracelet que je vous offre. »

Les doigts de Lucie s'ouvrirent à ces mots, et je lui mis mon présent dans la main sans aucune résistance. Toutefois, je vis avec peine qu'elle était informée de la donation que j'avais faite à son frère. J'appris par la suite qu'elle savait ce secret par Nabuchodonosor, qui l'avait appris d'un commis de la maison de banque, et l'avait transmis à une négresse de madame Bradfort.

Lucie fut enchantée de son bracelet; c'était un charmant bijou, dont le médaillon renfermait nos initiales, entourées de tresses for-

mées par mes cheveux, les siens, ceux de Grâce et de Rupert. Il n'y avait aucune pensée d'amour dans ce gage de tendresse; j'avais deviné l'inclination de Rupert pour Grâce; elle me semblait même la partager, ou devoir la partager bientôt; mais je n'éprouvai pour Lucie Hardinge que des sentiments fraternels, quoique la chère enfant m'en supposât peut-être de plus tendres.

Je vis le sourire de Lucie, et je ne pus m'empêcher de remarquer la manière dont elle serra involontairement le bracelet contre son cœur; cependant mon imagination n'en fut pas vivement frappée. La conversation changea bientôt et prit une autre tournure.

Je glisserai volontiers sur mes adieux; j'en dirai peu de chose. A notre retour de la promenade, M. Hardinge me fit appeler dans sa chambre. Il me parla d'un ton solennel, et promit de se souvenir de moi dans ses prières. Lucie m'attendait dans le corridor; elle

était en larmes, plus pâle que d'ordinaire; mais elle rassemblait ses forces pour se roidir contre la douleur. Elle me remit un petit exemplaire de la Bible, et murmura d'une voix entrecoupée :

« Tenez, Miles, voici mon keepsake; je ne vous demande pas de songer à moi en le lisant; mais songez à Dieu. »

Puis elle me donna un baiser et s'enfuit dans sa chambre, dont elle ferma la porte. Grâce m'attendait en bas, et elle pleura longtemps dans mes bras. En sortant de la maison, j'entendis une croisée s'ouvrir, et je vis Lucie, les yeux humides qui se penchait pour me crier :

« Miles, écrivez le plus souvent possible! »

L'homme doit être une créature naturellement insensible pour s'arracher à des amis éprouvés sans motif apparent, dans la seule intention d'aller au-devant des combats et des aventures. C'était cependant ce que je faisais,

malgré tous les liens qui pouvaient m'attacher au rivage, rien n'aurait pu me faire revenir de ma résolution. Je croyais indispensable de rester troisième lieutenant de *la Crise*, et de suivre le navire dans toutes ses excursions, de même que les réformistes croient nécessaire de présenter aux chambres des pétitions qu'elles repoussent constamment.

Le vent et la marée favorisèrent notre départ. *La Crise* était encore meilleure voilière que *le Tigre*. Elle était doublée en cuivre jusqu'aux préceintes; elle avait des chevilles de cuivre et des couples d'essence de chêne. Le gouvernement avait voulu l'acheter pour en faire un vaisseau de ligne; mais les armateurs ayant en vue notre voyage, avaient refusé toute proposition.

J'éprouvai une espèce de plaisir, malgré mes précédentes souffrances, quand je me retrouvai en pleine mer. Nabuchodonosor était encore plus satisfait que moi. Il accomplissait

les ordres qu'on lui donnait avec tant de promptitude et d'intelligence, qu'il s'acquit une réputation avant d'avoir passé la barre. Les émanations de l'Océan semblaient lui communiquer une espèce d'inspiration nautique, et j'étais moi-même étonné de son ardeur. Pour moi, j'étais à bord du navire comme dans ma maison; je n'étais plus un novice sans expérience et dégoûté de la vie grossière des matelots. Je n'avais presque plus rien à apprendre; mon instruction aurait même été complète, si chaque capitaine n'avait certaine pratique particulière, que ses subordonnés sont obligés d'apprendre dans le plus bref délai. En outre, je vivais maintenant à l'arrière, où nous avions des nappes et des gobelets, des couteaux et des fourchettes d'une propreté relativement irréprochable.

J'eus d'abord quelque peine à m'accoutumer à mon rôle d'officier. J'étais jeune, et commandais à de vieux loups de mer disposés

à éplucher ma conduite, comme le journaliste incapable d'apprécier les qualités supérieures d'un livre s'attache minutieusement aux imperfections de détail. Quelques jours d'exercice me donnèrent de l'assurance, et l'on m'obéit bientôt aussi volontiers qu'au premier lieutenant. Notre traversée fut d'abord pénible; mais nous finîmes par avoir des brises du sud favorables. Vingt-quatre heures après, j'eus le commandement du quart de diane et je signalai, au point du jour, une voile au vent, à environ trois lieues de distance. Je montai dans les hunes, et j'examinai ce navire à l'aide d'une lunette. J'avertis le capitaine et le premier lieutenant, et nous décidâmes, après examen, que le bâtiment étranger devait appartenir à la compagnie anglaise des Indes occidentales. Il était droit par le travers de *la Crise*, ce qui nous empêchait de distinguer sa mâture. Le capitaine m'ordonna de brasser les vergues à l'avant

et de venir au lof plus près de l'étranger. Nous nous en approchâmes à la distance d'une lieue, et à ses perroquets triangulaires, Marbre le reconnut pour un navire français. Il était armé de douze canons, et on le vit tout à coup descendre ses bonnettes, carguer ses perroquets, et faire tous les préparatifs ordinaires d'un combat. Puis il tira un coup de canon et hissa le pavillon tricolore, le plus élégant des emblèmes européens, mais en même temps le plus malheureux sur les mers, malgré les victoires éclatantes qui l'ont illustré sur le continent. Les Français n'ont pas manqué d'excellents marins et de braves matelots; mais leurs succès n'ont pas toujours été proportionnés aux moyens d'exécution. J'ai entendu attribuer à différentes causes l'infériorité de la marine française. Suivant les uns, la suprématie accordée à la naissance sur le mérite avant la Révolution, a dû priver la France d'officiers de marine distingués. Sui-

vant les autres, la nation n'a point de vocation pour la marine. Cette dernière raison me paraît la plus plausible. Le caractère national doit nécessairement entrer pour beaucoup dans les motifs qui empêchent la France de devenir une grande puissance maritime, du moins sous le rapport technique, car sous celui de la force, un aussi grand peuple est toujours formidable. Maintenant qu'il envoie ses princes en mer, il est possible qu'il obtienne des résultats plus avantageux.

Les bâtiments anglais ou américains abordaient rarement un bâtiment français en 1798, sans être moralement assurés de la victoire. Cependant ils étaient assez souvent déçus dans leurs espérances. Leur ennemi ne manquait pas de bravoure, et montrait même parfois une véritable habileté. A en juger par les manœuvres de notre adversaire, il réunissait les deux qualités. Il avait ferlé ses voiles sans hâte ni confusion, et

c'est un indice infaillible de sang-froid et de discipline quand la bataille est imminente. Nous comprîmes que la journée serait chaude; néanmoins nous nous étions trop avancés pour battre en retraite, et nous diminuâmes de voiles pour nous préparer au combat.

Il était rare de voir deux lettres de marque s'aborder aussi froidement et aussi régulièrement que *la Crise* et *la Dame de Nantes;* car tel était le nom de notre antagoniste. Les deux navires lachèrent leurs bordées presqu'en même temps. J'étais placé sur le gaillard d'avant et chargé du soin des écoutes, des vergues et du gréement de l'avant. La première bordée enlèva les poulies de l'écoute de foc, ce qui me donna dès le commencement beaucoup d'embarras. Depuis ce moment, j'eus de l'occupation; car pendant deux heures et demie, nous échangeâmes des coups de canon avec *la Dame de Nantes.*

J'eus tant de manœuvres à passer, à épisser, à changer, que j'eus à peine le temps de suivre les phases du combat. Je ne tirai que deux coups de fusil; toutefois, dans les moments où il m'était loisible de regarder autour de moi, je n'apercevais rien de satisfaisant. Plusieurs de nos gens étaient tués ou blessés; un boulet avait brisé un de nos canons, et nos agrès étaient hachés. Je n'avais pour m'encourager que les cris de Nabuchodonosor qui regardait comme un devoir, à chaque décharge, de faire presque autant de bruit que son canon.

Il était évident que les Français étaient deux fois plus nombreux que nous. Il eût été imprudent de les aborder, et nous n'avions pas l'avantage dans la canonnade. J'entendis au-dessus de ma tête le bruit d'un corps qui tombait. C'était le grand hunier avec ses vergues et ses voiles. Le capitaine Williams ordonna aux canonniers de quitter leur poste

pour enlever les débris, et en même temps notre adversaire cessa son feu avec une complaisance pour laquelle je l'aurais volontiers embrassé. Les deux partis semblèrent penser qu'il y avait de la folie à rester à une encablure de distance, en tâchant à se faire le plus de mal possible; et tous deux, comme d'un commun accord, se mirent à réparer leurs avaries. Pendant cette trêve, les hommes placés au gouvernail lofèrent avec une espèce de prudence instinctive. De son côté, *la Dame de Nantes* s'écarta, et mit plus d'un mille de mer entre elle et nous. A huit heures, elle était encore visible à une lieue de distance; mais les deux navires semblaient se séparer sous l'influence d'une force de répulsion.

Les réparations nous occupèrent plusieurs jours. Notre perte se montait à deux hommes tués sur la place; deux autres moururent de leurs blessures. Nous avions encore cinq au-

tres blessés qui se rétablirent; mais le second lieutenant, atteint d'un coup de mitraille près de la hanche, en souffrit, je crois, toute sa vie. A cette époque l'Amérique avait trop peu de médecins sur terre pour envoyer en mer des chirurgiens habiles, et celui que nous avions à bord n'avait pas le talent nécessaire pour extraire un projectile. On disait proverbialement dans la nouvelle marine : « Quand vous voudrez vous faire couper la jambe, envoyez chercher le charpentier! Il sait du moins se servir d'une scie, tandis qu'il est douteux que le docteur sache se servir de quelque chose. »

CHAPITRE IX.

Si nous ne savons pas défendre notre porte,
Adieu notre renom de race grande et forte.

SHAKSPERE, *Henri V.*

Le combat entre *la Crise* et *la Dame de Nantes* eut lieu par le 42° 37′ 12″ de latitude nord, et 34° 16′ 43″ de longitude ouest, au méridien de Greenwich. Bientôt après le temps devint brumeux, au moment où nous entrions dans la baie de Biscaie. Quinze jours plus tard, je fus réveillé un matin par M. Marbre ; je le suivis sur le pont en me frottant les yeux. Il était sept heures, et un matelot se préparait à sonner la cloche, quand M. Marbre lui re-

commanda de n'en rien faire. J'avais à peine eu le temps de m'étonner de cet ordre extraordinaire, et de bâiller deux fois, quand le premier lieutenant me prit par le bras, me conduisit sur le gaillard d'arrière du côté du vent, et me désigna du doigt une éclaircie vague à travers l'épais brouillard.

« Voyez, mon garçon, là-bas, à un demi-mille de l'endroit où nous sommes, est notre ami le Français.

— Comment le savez-vous, M. Marbre? demandai-je avec stupéfaction.

— Parce que j'ai des yeux excellents. Ce brouillard s'ouvre et se ferme comme un rideau de spectacle, et j'ai aperçu ce drôle il y a dix minutes. C'est bien lui, je n'en puis douter.

— Et que comptez-vous faire, M. Marbre? Il nous a donné du fil à retordre par un temps clair. Que pouvons-nous attendre de lui au milieu du brouillard?

— Vous allez voir, reprit M. Marbre. Le capitaine décidera de la chose; il a une revanche à prendre, et je crois qu'il acceptera volontiers un nouveau combat. »

Le premier lieutenant me dit ensuite de descendre et de convoquer tout l'équipage, en faisant le moins de bruit possible. M. Marbre apprit au capitaine l'apparition de l'ennemi, et proposa de le surprendre et de l'aborder à l'improviste. Le capitaine goûta l'idée. « Il n'y a pas de mal à nous approcher, dit-il, et quand nous serons près, nous verrons ce que nous aurons à faire.» Dès que ces paroles furent prononcées, tous les matelots se mirent à l'œuvre avec une ardeur qu'entretenait leur soif de vengeance. Il ne fallut pas dix minutes pour faire branle-bas général. En calculant la distance, nous supposions qu'il suffisait d'un quart d'heure pour arriver auprès du navire signalé par M. Marbre. Nous filions cinq nœuds, et nous avions dé-

ployé toutes nos voiles carrées. Notre anxiété était au comble; le brouillard nous semblait rempli de vaisseaux; mais ils s'évanouissaient les uns après les autres, ne laissant autour de nous que d'épaisses vapeurs. On avait recommandé de ne pas signaler à haute voix le navire, et il y eut au moins une douzaine de matelots qui se rendirent à l'arrière pour annoncer qu'ils l'avaient vu, et retournèrent à leur poste après avoir reconnu leur erreur. Vingt minutes se passèrent ainsi. M. Marbre conservait son assurance et son sang-froid; mais le capitaine et le second lieutenant souriaient, et les matelots commençaient à secouer la tête d'un air d'incrédulité, en bourrant leurs joues de chiques colossales. Le capitaine allait donner l'ordre de rattacher les canons, quand je distinguai un navire à cent vergues de nous; je levai les deux bras, en me tournant vers le capitaine, qui accourut de suite à l'avant.

C'était bien *la Dame de Nantes;* elle avait son grand perroquet orienté au plus près, et faisait voile avec l'intime conviction d'être isolée au milieu des flots. Nous ne pouvions distinguer la quille, mais nous avions abattu le mât de perroquet d'artimon, et le tronçon était encore dans l'état où nous l'avions vu le soir du combat. Le capitaine Williams, en s'en retournant à l'arrière, donna des instructions aux hommes des batteries; le second lieutenant, qui parlait passablement français, se plaça sur le gaillard d'avant pour répondre dans le cas où nous serions hélés.

Les deux navires étaient tout près l'un de l'autre quand les Français nous aperçurent. Plusieurs circonstances les empêchèrent de nous voir auparavant. En premier lieu, sur dix matelots, il y a en a neuf qui veillent à l'avant, tandis qu'un seul est à l'observation à l'arrière. En outre, l'équipage français déjeunait en bas, les hommes de quart étaient

dans l'entrepont, et la plupart reposaient dans leurs hamacs; et puis à une époque où les vaisseaux de ligne français n'étaient pas des modèles de discipline, l'ordre régnait rarement sur un bâtiment pourvu de lettres de marque. L'officier qui commandait le quart nous reconnut le premier; il appela tout l'équipage, monta sur le couronnement et nous héla.

« *Le Hasard*, de Bordeaux, répondit M. Forbank, notre second lieutenant, sans accent anglais trop marqué. En ce moment nos bossoirs doublaient la hanche du Français, les matelots ennemis s'étaient élancés sur le pont et manœuvraient pour s'écarter; mais nous avions gouverné de manière à les accoster parallèlement; nos voiles de l'avant gênaient le jeu de leurs grands voiles elles-mêmes, et notre bossoir était par le travers des manœuvres de l'avant de *la Dame de Nantes*. Nous lâchâmes une bordée de cinq

de nos canons, chargés chacun de deux boulets ronds et de mitraille. Quelques secondes après, on entendit le craquement des flancs des deux navires l'un contre l'autre. Marbre s'écria : « Allons, mes enfants, » et nous nous précipitâmes sur le pont de l'ennemi avec l'impétuosité de l'ouragan. Je m'attendais à une terrible lutte corps à corps; mais nous trouvâmes le pont désert, et nous en prîmes possession sans obstacle. L'effet de la bordée, la surprise et la précipitation de l'attaque nous donnèrent une victoire facile. Le capitaine français avait été presque coupé en deux par un boulet de neuf livres, et les deux lieutenants étaient grièvement blessés. Ces accidents contribuèrent à notre triomphe, en déterminant l'ennemi à renoncer à la défense.

La Dame de Nantes était un navire neuf, et sa cargaison, composée en grande partie de cochenille, pouvait avoir une valeur de soixante mille dollars. Dans l'engagement

précédent, elle avait perdu vingt-trois hommes tant tués que blessés, et notre dernière bordée à bout portant avait mis hors de combat seize ou dix-huit individus. On me nomma d'abord chef de prise du bâtiment capturé; mais en l'examinant on y trouva l'équipage d'un brick américain, dont *la Dame de Nantes* s'était emparée deux jours avant notre rencontre. Ce brick avait été équipé et dirigé sur Nantes, pendant que les treize hommes qui le montaient étaient retenus comme prisonniers de guerre. On résolut de leur confier le soin de conduire *la Dame* à New-York, sous la direction de notre second lieutenant, dont l'état exigeait un traitement suivi. On laissa tous les blessés français dans leur navire avec leur chirurgien, qui était un homme assez capable, quoiqu'il eût, comme tous ses confrères à cette époque, quelques droits au titre de boucher. Notre capitaine profita de cette occasion

pour expédier son rapport officiel, et j'écrivis à Grâce une lettre conçue de manière à pouvoir être lue de toute la famille. J'eus le plaisir de leur apprendre que j'étais promu au grade de second lieutenant, ma place ayant été prise par l'un des officiers du brick américain.

Notre séparation sur l'Océan pendant la nuit fut triste et solennelle. Nous savions que *la Dame de Nantes*, dans sa route longue et solitaire, abandonnerait à l'Océan, pour être ensevelis dans les profonds abîmes, plusieurs hommes de son équipage. Elle-même courait risque de ne jamais arriver. Je reçus plus tard pour ma part de prise onze cent quatre-vingts dollars. Nous mîmes les prisonniers dans la cale, et nous gouvernâmes au nord-est afin d'éviter les croiseurs français. Le lendemain nous aperçûmes une voile, qui marchait sous le pavillon américain; mais comme elle parut vouloir nous éviter, nous

lui donnâmes la chasse. A quatre heures après midi nous fûmes assez près pour lui envoyer un boulet. Elle mit en panne et nous en prîmes possession. C'était le brick précédemment capturé par *la Dame de Nantes*, en charge pour Londres avec une cargaison de farine et de poterie. L'équipage fut transféré à bord de *la Crise*, et l'on me confia le commandement du brick. J'avais un jeune homme appelé Roger Talcott, en qualité de second, et six hommes d'équipage. Nabuchodonosor obtint à force d'instances la permission de m'accompagner, quoique M. Marbre s'en séparât avec une grande répugnance.

C'était mon premier commandement, et je le pris avec un sentiment d'orgueil tempéré par la crainte de m'acquitter imparfaitement de mes fonctions. J'avais ordre de passer près du phare du cap Lézard, de remonter la Manche, en gouvernant le plus près possible de la côte d'Angleterre. Le capitaine Williams de-

vait relâcher à Falmouth, et comptait y recevoir l'ordre d'aller à Londres, où je devais le devancer en conduisant *l'Amanda* (c'était le nom du brick) à sa destination première.

Comme *la Crise* était plus fine voilière que *l'Amanda*, nous la perdîmes de vue avant le coucher du soleil. Le lendemain, je me trouvais isolé sur le vaste Océan, dans des mers ennemies que je n'avais jamais parcourues, et avec un faible équipage, dont la moitié voyageait pour la première fois. Le salut du vaisseau dépendait de mon talent, de mon adresse, de ma prudence. J'étais livré à mes propres ressources. Je fus d'abord effrayé de ma responsabilité nouvelle, mais on s'accoutume à ces changements de position avec une surprenante facilité. Cinq ou six heures suffirent pour me mettre à mon aise. Le vent avait sauté au sud-ouest et soufflait avec force. Je mis dehors une bonnette basse et une bonnette de hunier. A la chute du jour, je me

demandai si je devais diminuer de voiles. J'examinai la contenance des trois matelots les plus expérimentés ; mais il me fut impossible de deviner leurs sentiments. Les marins ont d'ordinaire tant de confiance dans leurs officiers, qu'ils n'appréhendent aucun accident. Quant à mon nègre, plus le vent soufflait, plus il était content. Il semblait croire que le vent, l'Océan, le brick et lui-même appartenaient à Miles Wallingford, et que chaque bouffée ajoutait à mes revenus.

Je passai la plus grande partie de la nuit sur le pont avec Roger Talcott, jeune homme de bonnes manières, et qui possédait déjà quelques connaissances en navigation. Vers dix heures du matin, on signala le cap Lézard, et nous entrâmes dans la Manche. Le lendemain nous étions par le travers de l'île de Wight; mais le vent sauta au sud-est, et devint plus faible. Ce changement mettait la côte d'Angleterre sous le vent de *l'Amanda*,

et j'avais à prendre autant de précautions pour m'en écarter que j'en avais pris auparavant pour m'en approcher.

On comprendra aisément que pendant toute la traversée nous évitâmes avec soin toute rencontre. Nous aperçûmes avec inquiétude plusieurs vaisseaux de guerre anglais; car, à cette époque, la presse enlevait beaucoup de marins aux alliés de la Grande-Bretagne, et principalement aux Américains. Nous nous rapprochions de Dungeness, et je cherchais des yeux un pilote, quand sur les trois heures du matin, Talcott, qui était de quart, se précipita tout haletant dans la cabine, pour m'annoncer qu'il venait d'apercevoir un navire gréé en lougre. Quoiqu'il y eût des lougres anglais, je savais que les corsaires de Dunkerque, de Boulogne et autres ports français, montaient ordinairement des bâtiments de cette espèce. Heureusement nous avions l'avant tourné vers la côte, et

nous étions favorisés par le flux. En faisant force de voiles, il était possible d'atterrir avant que le lougre ne nous abordât, d'autant plus que le voisinage de la côte ennemie devait lui inspirer de justes alarmes. Nous déployâmes les perroquets volants de l'avant et de l'artimon. *L'Amanda* n'était pas fine voilière; mais on eût dit qu'elle partageait nos craintes cette nuit-là. Eu égard au vent, je ne l'ai jamais vue marcher si vite. Toutefois le lougre fendait les flots avec la rapidité d'un serpent de mer, et nous avions peu d'espoir de lui échapper.

Nous approchions de la terre; je m'attendais à entendre la quille du brick résonner sur le fond, lorsque je crus remarquer un bâtiment à l'ancre, à un quart de mille de distance. Je m'écriai presque instinctivement: « Au lof! » Il était temps de donner cet ordre, car, en venant au vent, le vaisseau racla le fond avec un bruit sinistre. Nous nous diri-

geâmes vers le bâtiment à l'ancre, suivis de près par les Français. Ils se dirent sans doute, avec juste raison, que s'il y avait eu assez d'eau pour nous, il y en aurait assez pour eux, et ils entrèrent dans nos eaux aussi aisément que s'ils avaient été attirés par une puissance magnétique.

Le navire à l'ancre reposait en silence, comme un oiseau de mer endormi sur son élément natal. Je le hélai dès que je fus à portée.

« Quel est ce brick ? me répondit-on.

— Un américain, poursuivi par un corsaire français ; il va nous aborder ; hâtez-vous. »

J'entendis une voix s'écrier : « Au diable, les Américains ! » puis le commandement : « En haut, tout le monde ! » Il était évident que mon avertissement avait produit de l'effet.

« C'est un bâtiment anglais de la compagnie des Grandes-Indes, me dit un de mes

vieux matelots, quand nous fûmes par les bossoirs du navire.

— Connaissez-vous la force de ce lougre? demanda un officier anglais.

— Non; nous savons seulement qu'il nous donne la chasse depuis vingt minutes.

— Eh bien! virez, nous répondit-on après un moment de silence, et attirez le lougre à votre poursuite; nous sommes armés et nous vous porterons secours. »

Si j'avais eu trente ans, et plus d'expérience, la défiance, la crainte de voir les Anglais me mettre en avant pour m'abandonner ensuite, m'auraient empêché d'accéder à leur invitation; mais j'étais jeune, et il me semblait peu généreux de ne pas travailler de concert avec des hommes sur lesquels j'avais involontairement attiré l'ennemi. Je répliquai : « Oui, oui, » et virai aussitôt de bord presque flanc à flanc du navire anglais; mais avant que nous eussions

achevé notre manœuvre, le lougre passa entre ce dernier et nous, et parut nous examiner tous les deux. Il trouva sans doute l'Anglais de meilleure prise, car, mettant la barre au vent, il l'aborda par la hanche, sans qu'on eût le temps de tirer un seul coup de canon. Nous étions tellement près, que nous entendîmes distinctement les commandements, les cris, les jurons, le bruit des coups, les plaintes des blessés. Les Anglais, victimes d'une surprise, se défendaient avec vigueur; mais ils avaient évidemment le dessous. Les deux navires s'éloignèrent en combattant; nous les vîmes gagner le large et se diriger vers la côte de France, où il est probable que le hardi Français débarqua sans obstacle avec sa prise.

Échappée à ce pressant danger, *l'Amanda* vira de nouveau, alargua, et continua sa route le long de la côte d'Angleterre. A la hauteur de Douvres, nous prîmes un pilote, et nous

apprîmes que le navire capturé s'appelait *la Dorothée*, et que, pour éviter les périls d'une course nocturne, il avait jeté l'ancre la veille au soir. Nous trouvâmes une flotte dans le port ; notre aventure, circulant parmi les marins, y excita un vif intérêt, et bientôt une vingtaine de canots nous environnèrent, dans le but de recueillir des renseignements de la bouche des héros eux-mêmes. Je fus surtout longuement interrogé par un vieillard respectable, dans lequel je crus reconnaître un amiral ; il n'était pas en uniforme, et les matelots qui l'accompagnaient refusèrent de m'éclairer sur son compte, mais ils le traitèrent avec des égards inusités. Il me demanda des détails ; je lui narrai le fait avec franchise, sans forfanterie ni dissimulation, et il parut satisfait de ma conduite.

« Jeune homme, me dit-il en se retirant, vous avez agi avec prudence. Ne faites pas attention aux murmures de quelques-uns de

nos matelots; ils ne songent qu'à eux. Il était de votre devoir et dans votre droit de sauver votre bâtiment, s'il était possible, et vous avez eu raison de le faire; mais il est triste pour nous que ces damnés Français viennent marauder jusque sous nos écubiers.

CHAPITRE X.

Heureux l'homme, au début de sa courte existence!
Dans son chemin nouveau marchant sans résistance,
Il voit à l'horizon poindre des jours sereins.
Sa douce insouciance affronte les alarmes;
Quoiqu'assez vieux déjà pour connaître les larmes,
Il est trop jeune encor pour avoir des chagrins.

ALLSTON.

Quelle admiration les Américains éprouvaient, en 1799, pour l'histoire, les lois et les institutions de l'Angleterre! Quelques hommes de parti, quelques individus qui avaient souffert de la révolution, ne partageaient point le sentiment général, mais leur

nombre paraissait extraordinairement restreint, surtout quand on réfléchissait qu'il ne s'était écoulé que quinze ans depuis la paix. Talcott et moi, nous n'avions vu la Grande Bretagne que par les yeux de l'imagination, et ils nous l'avaient montrée grande et belle. Certes, nos illusions se dissipèrent en arrivant, non, parce que l'Angleterre était dépourvue d'intérêt, mais parce que la réalité ne pouvait être au niveau des magnifiques tableaux dont nos rêves avaient fait les frais.

En remontant à Londres avec le flux, nous eûmes le temps d'examiner tranquillement les rivages. La Tamise n'est pas un fleuve d'une beauté remarquable; mais les innombrables navires qui le couvrent présentaient un spectacle surprenant. On y voyait toutes les espèces de bâtiments connues en Europe, à l'exception du petit nombre d'embarcations des ports de la Méditerranée. Les mâts des navires charbonniers formaient une si vaste

forêt, qu'on aurait pu, je pense, en les brûlant, chauffer la ville entière pendant une année. Je n'étais pas moins étonné de l'adresse avec laquelle le pilote dirigeait notre brick au milieu des milliers de navires rangés sur notre passage; il avait moins l'air d'un marin, que d'un cocher qui conduit dans une rue fréquentée. Je puis dire que j'acquis plus de connaissances nautiques sur la Tamise que dans mon voyage en Chine, et je suis convaincu que la navigation de l'embouchure de la Tamise jusqu'aux ports contribue essentiellement à former les marins anglais.

Le capitaine Williams m'avait enjoint de remettre le brick à son consignataire, négociant américain établi à Londres, en réservant les droits ordinaires de sauvetage. J'exécutai ses ordres; mais comme, par inadvertance, le capitaine m'avait désigné dans sa lettre comme troisième lieutenant, le consignataire ne m'invita pas à dîner.

J'eus occasion, pendant que j'étais à Londres, de m'assurer que la mère patrie n'a pas des vertus sans mélange. A Gravesend, nous reçûmes à bord deux officiers de la douane, dont l'un, nommé Sweeney, parut me prendre en amitié. Ce fut lui qui m'indiqua la maison du consignataire, et quand mes affaires furent terminées, il me proposa de me piloter dans la ville. Nous visitâmes successivement tous les monuments, et l'intérieur de ceux qui me semblèrent mériter d'en payer l'entrée; puis il me mena dans les repaires du quartier de Wapping. J'ai toujours cru que Sweeney me sondait et cherchait à connaître mon caractère. Quoi qu'il en soit, j'avais trop d'expérience pour me laisser duper, et j'avais trop bien profité des leçons de l'excellent M. Hardinge pour ne pas résister aux tentations. Grâce à ses préceptes, je me renfermai dans le rôle de simple observateur. Je n'oublierai jamais une visite que je fis

dans une maison à l'enseigne du *Cheval-Noir*, située au milieu de la rue étroite de *Sainte-Catherine*, près des chantiers qui portent le même nom. C'était un dimanche; en entrant dans la principale salle de cette maison, réceptacle de tous les vices de ce quartier, j'y remarquai d'abord de jeunes femmes dont quelques-unes étaient encore à la fleur de l'âge et de la beauté, mais qui toutes étaient abandonnées à la débauche. Sweeney demanda un pot de bière, et m'indiqua un siége auprès d'une table vacante.

« Il est inutile de vous parler du métier que font ces filles, dit-il d'un ton philosophique; mais la plupart des hommes que vous voyez ici sont des voleurs et des filous qui viennent pour se divertir avec les matelots. Voilà des figures que j'ai vues au tribunal, et je m'étonne de les retrouver ici. Observez que ces drôles sont aussi à l'aise et aussi bien reçus

par l'aubergiste que s'ils étaient honnêtes gens.

— Comment, demandai-je, peut-on laisser en liberté de pareils misérables?

— Question d'enfant, M. Wallingford, vous devez savoir que la loi protége les fripons aussi bien que les braves gens. Pour constater le délit d'un voleur, il faut des témoins, et ils s'arrangent toujours de manière à prouver un *alibi*. Nous entendons par *alibi*...

— Je sais ce que c'est, M. Sweeney.

— Quoi ! vous le savez, si jeune et venant d'un pays neuf, comme l'Amérique.

— Oh ! dis-je en riant, l'Amérique est le pays des *alibi*. Tout le monde est partout, et personne n'est nulle part. La population tout entière étant en mouvement, ceux qui veulent prouver un *alibi* ont toute la facilité imaginable. »

Ces mots, prononcés inconsidérément, déterminèrent sans doute Sweeney à m'expo-

ser les véritables motifs de toutes les attentions dont il m'entourait depuis une semaine. Après avoir vidé quelques pots de bière, il me proposa de passer en fraude toutes les marchandises de la cargaison de *l'Amanda*, que je désirerais m'approprier. Je refusai avec hauteur, et je fis entendre à cet homme que je regardais son offre comme une insulte. Il parut confondu, et dès ce moment toutes relations cessèrent entre lui et moi.

Quelques jours après, *la Crise* arriva à Londres. On débarqua la cargaison et nous prîmes du lest, car les objets que nous devions transporter sur la côte nord-ouest étaient trop légers pour garnir le vaisseau. Nous complétâmes notre équipage, en prenant plusieurs matelots américains qui avaient été pressés un an auparavant par un croiseur anglais, et qui avaient obtenu leur congé. Les préparatifs du départ nous occupèrent une quinzaine, pendant laquelle je fis à mon tour

voir à Marbre les curiosités de Londres. Nous commençâmes par la ménagerie de la tour; mais le vieux marin avait vu en Orient trop d'animaux pour être étonné de la médiocre collection dont les badauds de Londres se contentaient. Nous visitâmes ensuite le Monument. et Marbre déclara qu'il avait vu en Amérique une tour servant à la fabrication du plomb de chasse, beaucoup plus élevée et plus belle, selon lui. Il convint franchement que New-York ne possédait pas d'église comparable à Saint-Paul; « cependant, dit-il, j'ignore si la Trinité ne la vaut pas. » Il ne put s'empêcher d'admirer la beauté des équipages qui se promenaient dans le Parc; mais il blâma amèrement les livrées, et déclara qu'il était indécent de donner à des domestiques des chapeaux galonnés, les galons lui semblant être exclusivement réservés aux ecclésiastiques, aux gouverneurs et aux officiers de la milice.

Pendant que je discutais avec Marbre sur le mérite des édifices et des promenades, il se passa un incident qui eut plus tard des conséquences importantes pour moi. Les voitures de louage, les chaises de poste et autres voitures publiques ne sont pas admises dans les parcs publics; mais on y laisse circuler les carrosses de remise, c'est-à-dire ceux qui ne stationnent pas sur les places. Nous trouvâmes un de ces véhicules dans une périlleuse situation. Les chevaux s'étaient heurtés contre une brouette; le cocher n'avait pas su les retenir, et les roues de derrière de la voiture étaient déjà dans l'eau du canal, quand je survins avec M. Marbre. Il saisit, d'une main vigoureuse, les rayons de la roue de devant, pendant que je jetais dessous la brouette pour en arrêter le mouvement rétrograde. J'ouvris la portière, et j'aidai à descendre un homme âgé et valétudinaire, une dame qui paraissait être sa

femme, et une jeune personne que je pris pour sa fille. Dès qu'ils furent en sûreté, Marbre, qui était dans l'eau jusqu'aux épaules et qui faisait de prodigieux efforts pour maintenir la voiture en place, lâcha prise tout d'un coup. La brouette céda au même instant, et le carrosse avec les chevaux fut précipité dans le canal. L'un des chevaux se noya ; mais comme la foule s'était amassée, je fis peu d'attention à ce que devenait l'autre ; peu m'importait le navire, puisque j'avais sauvé la cargaison.

L'homme qui nous devait son salut nous pressa la main avec émotion, en nous disant qu'il n'était pas quitte envers nous, et que nous devions l'accompagner. Nous y consentîmes facilement, pensant que notre assistance pouvait encore être utile. Pendant que nous nous dirigions vers une petite porte du Parc, j'eus le loisir d'étudier les gens auxquels nous avions rendu service. Ils avaient

l'air très-distingué; mais je connaissais assez le monde pour deviner qu'ils appartenaient à ce qu'on appelle en Angleterre la classe moyenne. L'homme paraissait être militaire; les deux femmes étaient bien mises, mais sans aucune espèce de recherche. La jeune fille pouvait avoir mon âge, et était décidément jolie. J'étais donc en pleine aventure; j'avais sauvé la vie d'une demoiselle de dix-sept ans; il ne me restait plus que d'en devenir amoureux pour être un héros de roman.

A la porte, on voulut nous faire monter dans un fiacre; mais nous nous excusâmes sur la nécessité de changer de vêtements, et nous promîmes de revenir plus tard à l'adresse indiquée : Norffolk street, dans le Strand.

Nous allâmes dîner dans une taverne, et le premier lieutenant but un peu d'eau-de-vie, pour prévenir un rhume. J'ignore sur quel principe d'hygiène est basé l'usage de cette

boisson dans le cas donné, mais je l'ai vu pratiquer dans toutes les parties du monde. Après nous être séchés, nous nous rendîmes chez notre homme, qui s'appelait le major Merton. Il était au premier étage avec sa famille. Tout annonçait qu'il ne gravitait pas dans ces hautes régions dont le luxe nous avait émerveillés pendant notre promenade. Après nous avoir exprimé vivement sa reconnaissance, le major tira quelques billets de banque de son portefeuille.

« Vous avez, nous dit-il, donné des preuves de la bravoure et de la présence d'esprit qui caractérisent les marins anglais. Je voudrais pouvoir vous récompenser amplement; mais je ne puis vous offrir que vingt livres sterling. Peut-être un jour les circonstances me mettront à même de vous témoigner plus généreusement mes sentiments de gratitude. »

Pendant tout ce discours, Marbre ne cessa de chercher sa tabatière dans sa poche. Il était parvenu à la trouver lorsque le major eut terminé. Je connaissais la cupidité du premier lieutenant, et j'eus peur un instant qu'il ne fût incapable de résister à la tentation, et qu'il n'arrimât les billets bord à bord avec le tabac. Je m'étais trompé. Après s'être résolument administré une chique, Marbre ferma sa tabatière, et prit la parole en ces termes :

« J'aime à vous voir cette générosité, major. Vous agissez comme il le faut, et nous vous remercions autant que si nous acceptions votre argent. Néanmoins, pour prévenir votre erreur, je vous dirai que ce jeune homme et moi, nous sommes nés en Amérique, lui sur les bords de l'Hudson, et moi dans la ville même de New-York. »

J'avais cru d'abord que le major nous

verrait prendre avec regret ses billets de banque; mais il semblait au contraire avoir hâte de s'en débarrasser.

« Vous êtes Américains?» dit-il en reculant avec une certaine roideur. Puis il se tourna de mon côté, et, me présentant les billets, il ajouta : « Jeune homme, vous me ferez l'honneur d'accepter ce faible témoignage de ma reconnaissance.

— C'est impossible, monsieur, répondis-je respectueusement. Nous ne sommes pas tout à fait ce que nous paraissons être ; et vous avez été trompé par notre extérieur. Vous voyez devant vous le premier et le second lieutenant d'un navire marchand qui porte des lettres de marque. »

A ces mots, le major serra ses billets et s'empressa de s'excuser. Il ne nous comprenait pas encore bien; mais il avait assez de sagacité pour voir que nous n'accepterions

pas son argent. Il nous invita à nous asseoir, et l'entretien continua.

« Monsieur Miles ici présent, reprit Marbre, a une propriété appelée Clawbonny en amont de l'Hudson. Il était destiné au barreau, et pouvait se dispenser de courir la mer. Mais bon chien chasse de race ! Son père a été marin et il a voulu suivre la même carrière. »

Cette déclaration produisit des changements visibles dans l'attitude de ceux qui nous entouraient. Ils ne nous avaient pas reçus jusqu'alors avec hauteur; mais ils redoublèrent d'aménité, et ils me traitèrent comme leur égal. Nous passâmes une heure avec eux, et je promis de les revoir avant mon départ. Je leur rendis une douzaine de visites, et le major, voyant qu'il avait affaire à un jeune homme assez bien élevé, n'hésita point à m'admettre dans son intimité. J'accom-

pagnai la famille aux théâtres de Covent-Garden et de Drury-Lane, après avoir eu soin de me faire faire un habit à la mode, sous lequel j'avais aussi bonne mine que la plupart des jeunes gens que j'avais vus dans la rue. Emilie Merton sourit la première fois qu'elle me vit dans mon nouveau costume, et je crois même qu'elle rougit. C'était une charmante créature, d'une douceur angélique dans ses rapports habituels, mais au fond pleine d'ardeur et de sentiment. Ses yeux d'un bleu clair, comme ceux de la plupart des Anglaises, révélaient un feu secret. Elle avait reçu de l'éducation, et dans mon ignorance de la vie, je m'imaginais qu'elle savait plus que toutes les autres jeunes filles de dix-sept ans. M. Hardinge avait donné tous ses soins à l'éducation de Grâce et de Lucie; mais le bon prêtre, dans les solitudes d'Amérique, n'avait pas à sa disposition les ressources intellectuelles qu'on trouvait en Angle-

terre. Emilie Merton me semblait une merveille, et j'avais souvent honte de moi-même quand, assis à ses côtés, je l'écoutais parler avec aisance de choses qui m'étaient totalement étrangères.

CHAPITRE XI.

« Bosseman. — Quoi, patron? — Il faut se dépêcher;
Faites virer de bord, ou nous allons toucher. »
SHAKSPERE, *la Tempête*.

Désirant me récompenser de la manière dont j'avais reconduit le brick, le capitaine Williams me laissa beaucoup de liberté. Il était probable que je ne reviendrais pas à Londres, et je voulais profiter de la bonne aubaine qui m'avait mis en relation avec une famille respectable. Je lui portais tant d'in-

térêt que je pris des renseignements sur son compte auprès d'un employé du consulat américain. Il m'apprit que le major avait rempli aux grandes Indes des fonctions moitié civiles, moitié militaires, et qu'il était venu en Angleterre pour régler des comptes embrouillés, et mettre en même temps sa fille Émilie en pension. Je sus par le major qu'il se proposait de retourner à son poste dans quelques mois, et qu'il avait ses parents en Amérique, son père s'étant marié à Boston.

J'avais mille raisons pour me féliciter du hasard qui avait jeté les Merton sur ma route. Si je leur avais sauvé la vie, en revanche ils me faisaient connaître le monde dans l'acception ordinaire du mot. Né fils d'un marchand, le major Merton n'était pas admis dans la haute société; car à cette époque les négociants ne jouissaient pas de la position qu'ils ont aujourd'hui sur l'échelle sociale de l'Angleterre; mais il avait les sentiments, les

manières et les habitudes d'un *gentleman*. Quant à Émilie Merton, elle me témoigna la familiarité d'un ami, et j'éprouvai un vif plaisir d'entendre sortir d'une jolie bouche de bonnes pensées exprimées dans un bon langage. Je voyais bien qu'elle trouvait mes manières un peu rustiques; mais je n'avais pas été en Chine pour me laisser battre par une jeune fille de Londres, quelles que fussent ses perfections. En somme, je puis dire que je produisis une impression favorable à laquelle Clawbonny ne fut peut-être pas étranger. Quand je rendis ma dernière visite, Émilie eut l'air affligé, et sa mère dit que mon absence leur serait sensible. Le major me fit promettre de m'enquérir de lui, si j'allais à la Jamaïque ou à Bombay; car il comptait être envoyé dans l'un ou l'autre de ces pays.

La Crise partit à la faveur d'un vent de sud. Mon intention n'est pas de décrire minutieusement notre traversée. Nous relâchâ-

mes à Madère, puis à Rio. En approchant de l'extrémité méridionale du continent américain, nous éprouvâmes des gros temps.

Nous étions au mois qui correspond à novembre dans l'hémisphère nord, et il nous fallait doubler le cap Horn, dont les parages sont célèbres par leurs tempêtes. Toutefois, notre capitaine l'avait doublé quatre fois, et il était d'avis que la saison n'influait point sur l'état de la mer et qu'il fallait serrer la terre. Nous gouvernâmes en conséquence vers la terre des États dans l'intention de passer le détroit de Lemaire et de longer, autant que possible, le cap Horn en le doublant. Lorsque nous arrivâmes aux îles Falkland, le vent soufflait avec violence à l'est, et un brouillard épais interceptait la lumière du soleil. Vers minuit il s'éleva un grain qui prit bientôt les caractères d'une tempête comme je n'en avais pas encore vue. On se hâta de diminuer de voiles, et le navire continua sa

route avec la grande voile de hune, le petit foc, la basse voile de misaine et le foc d'artimon. Il courut jusqu'à la pointe du jour la bordée de bâbord, dans l'espérance d'apercevoir les montagnes de la Terre de Feu. Notre situation était loin d'être rassurante; une pluie battante, jointe au brouillard et aux éclaboussures des vagues, nous empêchait de voir à plus d'une lieue autour de nous. Heureusement que la côte orientale de la Terre de Feu, s'étendant dans la direction du nord-ouest au sud-ouest, nous laissait assez de place pour virer au large du rivage, si nous pouvions éviter les nombreuses et profondes dentelures de cette île inhospitalière.

Nous avions aussi à redouter les courants, qui, dans cette latitude, sont d'une effrayante rapidité. Marbre lui-même, habituellement si impassible, et qui semblait se considérer comme partie intégrante du navire, m'exprima ses alarmes pendant le quart du matin,

« Miles, me dit-il, nous avons appris à vos dépens ce que peuvent les courants. Si nous étions par le cinquantième degré de longitude, nous aurions de l'eau en quantité suffisante, et nous doublerions le cap Horn avec le vent qu isouffle actuellement; mais le capitaine Williams n'est content que lorsqu'il a des îles autour de lui.

— Si nous avions couru par le 50° de longitude, repris-je, nous aurions eu vingt degrés à faire pour doubler le cap, tandis que nous n'en aurons que six ou huit après avoir passé le détroit de Lemaire.

— C'est là le difficile, reprit-il. Songez que nous n'avons que neuf heures de jour, et quel jour encore! Les brouillards de Terre-Neuve, où j'ai été à la pêche dans ma jeunesse, sont comparativement lumineux comme le soleil en plein midi. La sonde ne peut nous donner aucune indication; car un moment après l'avoir jetée sans trouver le fond, nous

courons risque de donner sur un rocher. Le navire fuit vent arrière avec tant de rapidité que nous pouvons rencontrer la terre avant d'avoir eu le temps de l'apercevoir. Parce que la Terre de Feu s'incline au nord-ouest, le capitaine semble s'imaginer qu'elle s'éloigne devant nous, à mesure que nous en approchons. Puisse-t-il vivre assez longtemps, pour persuader à tout l'équipage qu'il a raison ! »

Tout à coup Marbre, qui avait les yeux tournés vers l'ouest, s'interrompit pour crier: « Arrive tout la barre tout au vent ! cargue bas le foc d'artimon ! » Ce commandement mit tout le monde en mouvement. Le capitaine et le troisième lieutenant accoururent sur le pont ; le navire fit son abattée aussitôt qu'on eut rentré le foc d'artimon, et le grand hunier fasiéya, frappé en ralingue par le vent. Cette manœuvre nous éloigna de la Terre de Feu, sur laquelle nous étions menacés de toucher, et *la Crise* fit route vers l'est. Dès

qu'elle eut viré, le capitaine Williams demanda à Marbre s'il avait réellement aperçu la côte. « Assurément, répondit celui-ci; vous savez que j'ai de bons yeux et que j'ai signalé le premier la *Dame de Nantes*. » Le capitaine fit semblant d'être convaincu; mais d'après les calculs que je fis plus tard, je suppose que la côte devait encore être éloignée de quinze à vingt lieues.

Pendant toute la journée, *la Crise* courut la bordée de tribord. A l'approche de la nuit, elle vira de nouveau pour mettre l'avant à l'ouest. Vers le soir, le vent nous obligea de ferler les huniers, et ce ne fut pas facile, car ils étaient en lambeaux. Au coucher du soleil, lorsque la nuit vint augmenter les ténèbres de ce jour sombre, le petit foc, arraché de la ralingue avec un fracas qui retentit dans tout le navire, disparut au milieu du brouillard comme un nuage des cieux. Le foc d'artimon aurait pris la même route, si l'on ne s'était

empressé de le haler bas, et même, après cette opération, il communiquait au bâtiment des secousses qui l'ébranlaient depuis la quille jusqu'aux margouillets.

C'était la première fois que je voyais une tempête en mer; j'avais essuyé de violentes rafales; mais le vent, en cette circonstance, était aux grains ordinaires ce que ceux-ci sont à la brise. Les vagues étaient pour ainsi dire écrasées par la pression des courants d'air qui passaient en hurlant sur la surface de l'Océan; à mesure qu'un monticule d'eau s'élevait, sa cime, tronquée par la bourrasque, s'éparpillait en écume, comme le bois se divise en copeaux sous la hache du bûcheron. Moins d'une heure après que le vent eut atteint son plus haut degré de violence, il n'y eut pas d'ondulations très-sensibles, relativement toutefois aux mouvements ordinaires de l'Océan, géant liquide dont la respiration n'est jamais calme. Le navire se maintint

dans une position presque aussi stable que s'il eût été abattu en quille; on eût dit qu'une force mécanique le retenait incliné, et les bras des basses vergues touchaient l'eau. Quelques-uns de nous s'aventurèrent jusqu'aux haubans de revers, pour consolider la voilure, mais il fut impossible de monter plus haut. Toutes les fois que j'étendais la main pour saisir un cordage, j'étais obligé de calculer mon mouvement, de manière à me laisser aller à la dérive; en montant, il était difficile de tenir le pied sur les enfléchures; en descendant, il fallait les efforts les plus énergiques pour conserver son centre de gravité. Si j'étais parvenu jusqu'aux barres traversières des hunes, et si j'avais été emporté par dessus le bord, je ne serais tombé à l'eau qu'à trente ou quarante vergues du bâtiment; un épissoir aurait pu tomber de l'une des hunes sans danger pour aucun de ceux qui se trouvaient sur le pont.

Quand le jour revint, des lueurs sombres et indécises étaient répandues sur les eaux désertes; les oiseaux de mer semblaient s'être réfugiés dans les cavernes des côtes, et ne reparurent point avec l'aurore; l'air était rempli d'écume, et l'œil pouvait à peine distinguer les objets à un demi-mille à la ronde. Tout l'équipage, tenu en éveil par le danger, était réuni sur le pont; quant à nous autres officiers, nous nous concertions sur le gaillard d'avant, car c'était le poste où le danger, s'il venait du côté de la terre, devait se faire sentir tout d'abord.

Il n'est pas facile de donner une idée de notre situation critique à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la marine. Nous n'avions point fait d'observations depuis plusieurs jours. Nous marchions d'après la route estimée, avec un vent épouvantable, dans des parages où les marées brisent à la côte avec fureur. Quoique nos bossoirs fussent à moitié submer-

gés, et nos voiles ferlées avec soin, *la Crise* lofait aussi près du vent que si elle eût porté des voiles à l'arrière. Marbre pensait qu'en dépit de nos efforts, elle dériverait vers la côte avant la fin du jour : « Jamais, me dit-il, l'eau n'est unie comme vous le voyez, que lorsque le vent et les courants suivent une même direction. Soyez donc sûr que nous sommes entraînés par un courant, plus diabolique encore que celui qui nous a jetés sur les récifs de Madagascar. » Je ne répliquai point, mais, avec le capitaine et les deux autres lieutenants, je tins mes regards fixés du côté du bossoir du vent.

Soudain, comme si le rideau du brouillard se fût levé par enchantement, j'aperçus une plage d'une longue étendue, dont les noirs bas-fonds s'avançaient dans l'intérieur à une distance considérable. Elle était presque parallèle à notre route; le navire semblait n'en être éloigné que d'un demi-nœud, et la lon-

ger avec une vitesse de six ou huit milles à l'heure.

« Est-ce une illusion ? me dis-je en regardant mes compagnons.

— C'est la terre, sans aucun doute, messieurs, dit le capitaine Williams.

— Rien de plus positif, reprit M. Marbre, avec cette fermeté que donne par fois le désespoir : que devons-nous faire, capitaine ?

— Que pouvons-nous faire, monsieur nous n'avons pas assez de place pour virer, Marbre ? et, si j'en crois les apparences, il y a plus de mer devant nous que derrière. »

C'était une vérité incontestable. La côte, basse, glacée, revêtue des teintes sombres du mois de novembre, après s'être présentée parallèlement à nous, s'écartait à l'avant vers vers le nord. Nous passâmes devant avec une rapidité due sans doute au flux, ou aux courants. La sonde nous donna six brasses. Comme il était probable que nous entrions

dans un des canaux qui séparent les groupes d'îles de la Terre de Feu, le capitaine eut avec Marbre une conférence dont le résultat fut qu'il fallait chercher un mouillage. Heureusement pour nous, à l'instant où nous dérivions dans cette passe, la tempête enleva moins d'écume de la surface des eaux, et l'atmosphère s'éclaircit par degrés; à dix heures nous pouvions voir à une lieue autour de nous. La terre était à tribord, et nous nous en éloignions, en la laissant sous notre vent. La force du courant nous prouvait que nous n'étions pas dans une baie. Vers onze heures nous trouvâmes un îlot trop plat et trop peu étendu pour nous abriter. D'ailleurs le fond ne nous parut point propre à jeter l'ancre, et nous continuâmes notre route. Au moment où le soleil descendait sous l'horizon, ses dernières clartés nous montrèrent une île un peu plus grande, et nous nous en approchâmes avec précaution, la barre à tri-

bord, et contrariés par la marée. On lofa près de la terre, dans une espèce de rade, et on jeta immédiatement les deux ancres de poste. On avait suffisamment amorti l'air du vaisseau, en le mettant aussi près du vent que possible, et les manœuvres s'effectuèrent sans difficulté. La sonde donna sept brasses à une portée de pistolet de rivage. Nous étions provisoirement en sûreté ; mais il fallait encore savoir comment le navire éviterait un changement dans la marée, et jusqu'à quel point il fatiguerait sur ses câbles. A la satisfaction générale, le remous se fit peu sentir, et la côte nous garantit de l'impétuosité de la tempête. Une seule ancre nous suffisant, les matelots se mirent au guindaut, pour lever la seconde ancre ; car la sonde nous avait indiqué des rochers sous-marins qui inspiraient des craintes au capitaine.

Pendant le souper de l'équipage, on mit en mer un petit canot où je descendis avec le

capitaine et le troisième lieutenant afin d'examiner le fond plus attentivement. Le résultat de notre excursion fut satisfaisant, et nous revînmes au navire en ayant soin d'éviter les vents et les courants.

Le capitaine se chargea lui-même du quart de quatre à huit heures, et je descendis dans l'entrepont. J'étais chargé du quart de Diane; dix minutes avant l'heure où je devais le prendre, j'entendis le commandant crier : « En haut tout le monde ! » Le câble s'était rompu, et le navire dérivait à sec. Nous hissâmes les trois huniers au bas ris, les basses voiles de l'avant et un nouveau petit foc. Au lever du jour, pour la première fois depuis notre entrée dans cet étroit passage, le soleil se montra au milieu de sombres masses de nuages d'un aspect sinistre. Nous apercevions la terre dans tous les sens. Le canal où nous étions avait plusieurs lieues de large; et des montagnes hautes et escarpées, la plupart couvertes

de neige, le bornaient principalement du côté du nord. Nous gouvernâmes sud-sud-ouest, sans savoir précisément où nous allions, rencontrant par intervalle des îles montueuses et creusées de profondes dentelures. Au coucher du soleil, nous n'étions pas encore en pleine mer. Plusieurs fois nous passâmes auprès d'écueils que nous eûmes le bonheur d'éviter. Au point du jour notre course fut embarrassée par un nombre d'îles encore plus considérable que celui qui l'avait entravée la veille. Vers les dix heures, nous doublâmes un cap et nous trouvâmes à l'ouest un passage qui nous conduisit à l'Océan. Tout l'équipage poussa trois hurras en signe de joie.

Le capitaine Williams nous commanda aussitôt de prendre nos quarts de cercle, et de mesurer la latitude. Il était d'avis que nous étions à l'est du cap Horn et à l'est du détroit de Lemaire. Marbre gardait le silence; mais il eut achevé le premier ses observations et

ses calculs. Je le vis se gratter la tête, consulter la carte qui était sur le capot d'échelle, puis il s'écria :

« Par saint Kennebunk ! (C'était toujours par ce pieux personnage qu'il jurait dans ses moments de vive émotion.) Par saint Kennebunk ! nous sommes dans la mer Pacifique ; nous avons passé sans le savoir le détroit de Magellan.

CHAPITRE XII.

Levez l'ancre ! larguez ! par le ciel envoyée,
Une brise respire autour de nos vaisseaux.
Qu'ils sont impatients ! la voile est déployée,
Et nous fendons les eaux.

PINKNEY.

La Crise avait, comme beaucoup de gens, fait une belle action, sans s'en douter. Le navire, égaré au milieu des mers, s'était, à son insu, approché de sa destination. On comprendra aisément la joie que nous éprouvâmes en voyant devant nous l'Océan, dont les vagues roulaient régulièrement vers la côte, en se succédant sans interruption comme des

chaînes de montagnes, éclairées par un soleil radieux. Jamais commandement ne nous fut plus agréable que celui que donna la capitaine, de ranger du monde sur les vergues du vent. Le navire passa le dernier cap avec la rapidité d'un cheval de course. On mit les bonnettes dehors, et au coucher du soleil nous étions au large loin des parages orageux de la Terre de Feu.

Je ne décrirai pas en détail notre traversée le long de la côte occidentale de l'Amérique du Sud. En l'année 1800, la puissance de l'Espagne avait tout son ascendant, et interdisait à ses colonies tout commerce avec d'autres pays qu'avec sa mère-patrie. Aussi, malgré les gardes-côte, la fraude s'exerçait sur une grande échelle. Le capitaine Williams, partisan décidé de la liberté du commerce, fit quelques excursions à terre, et reçut bon nombre de dollars en échange d'articles de Londres. Quant à Marbre, il considérait la

contrebande comme plus honorable que le commerce régulier, puisqu'elle exigeait plus d'habileté. Suivant le digne lieutenant, les côtes, les baies, les passes, les rades et les havres, avaient été créés par la nature pour faciliter le débarquement des marchandises, partout où les prohibitions s'opposaient à ce qu'elles fussent transportées d'une manière légale.

Notre trafic ne s'effectua pas sans obstacle. Sept fois les gardes-côte nous donnèrent la chasse, et nous eûmes avec eux trois légères escarmouches. Je remarquai que le capitaine Williams cherchait à épargner les agents du gouvernement espagnol, et qu'il nous ordonnait de viser seulement aux agrès. J'ai pensé depuis que sa modération provenait d'un principe assez généralement adopté, d'une espèce de compromis entre le bien et le mal, qui le poussait à faire la contrebande,

mais qui lui inspirait une salutaire horreur pour l'effusion du sang.

Après avoir quitté la côte espagnole, nous nous dirigeâmes vers le nord, dans l'intention louable de convertir en fourrures précieuses, des verroteries, de mauvais couteaux, des poêles à frire et autres ustensiles d'utilité domestique. A cette époque la côte nord occidentale n'était pas occupée par les blancs, et les naturels nous apportèrent des peaux aussitôt que nous eûmes jeté l'ancre. Nous nous avançâmes tout en commerçant jusqu'au 53° de latitude nord. Là, un pilote indigène, qui était venu à bord, nous indiqua une baie excellente. Il parlait passablement anglais, et nous dit que nous aurions presque pour rien des peaux de loutres marines. En effet, il nous quitta, et revint une heure après dans un canot chargé, jusqu'à la ligne de flottaison, de peaux magnifiques. Notre guide était accompagné de trois autres sauvages, à l'air fa-

rouche et cupide. Comme les noms de tous les Indiens de cette contrée sont d'une prononciation barbare, nous désignâmes les quatre sauvages par des sobriquets; on donna au pilote celui du Canard, à cause de la manière dont il se précipitait à terre, lorsqu'il entendait un coup de fusil. Les trois autres furent gratifiés des surnoms de : le Grand-Sec, Pot-d'Etain, Nez-Fendu. Ce n'étaient pas assurément des dénominations très-héroïques, mais les hommes auxquels elles s'appliquaient n'avaient rien d'héroïque eux-mêmes. J'ignore à quelle tribu ils appartenaient; je demandai des renseignements sur leur compte au capitaine. Tout ce qu'il savait c'est que les habitants de ces parages attachaient un grand prix aux couvertures, à la poudre, aux poêles à frire et à la ferraille, et qu'ils livraient au rabais les peaux de loutres de mer et les fourrures de divers autres animaux. J'interrogeai M. Marbre avec moins de succès encore. « Je ne connais point

l'histoire naturelle, » me dit-il. Malgré la dégradation de ces hommes, nous les trouvions assez civilisés pour désirer de faire des affaires avec eux. Le commerce, ainsi que la misère, rapproche souvent les distances.

J'avais souvent vu les Indiens des États-Unis abâtardis par la fréquentation des blancs et l'usage des liqueurs fortes; mais jamais je n'avais rencontré d'êtres aussi bas placés dans l'échelle de la race humaine. Ils me parurent être les Hottentots de l'Amérique. Au physique, ils avaient de la force et de l'activité: leurs yeux étincelaient d'une férocité mal déguisée par leur avarice et leur dissimulation. Il n'y avait dans leur costume, dans leurs usages, dans leur maintien, aucune trace de cet honneur chevaleresque qui compense la cruauté bien constatée des guerriers de mon pays natal. Ils connaissaient l'usage des armes à feu, et avaient eu trop de relations

avec les blancs pour concevoir une crainte superstitieuse de notre puissance.

Le Canard et ses compagnons nous vendirent cent trente-trois peaux de loutres de mer dans la même journée, ce qui nous dédommagea des risques auxquels nous nous exposions en pénétrant dans une baie étroite, où les sauvages pouvaient aisément nous envelopper. Les vendeurs parurent aussi charmés que nous du résultat de leur trafic, et nous décidèrent à stationner dans ce lieu quelques jours encore, en nous promettant de nous apporter six ou huit fois autant de peaux. Dès qu'on leur eut annoncé notre résolution, ils exprimèrent une vive joie. Pot-d'Étain et Nez-Fendu allèrent annoncer la nouvelle aux habitants de l'intérieur, et le Grand-Sec et le Canard demeurèrent à bord dans les termes d'une bonne intelligence avec nous. Cependant, comme tous ces sauvages ont un penchant déterminé pour le vol, le capitaine or-

donna de les surveiller de près, et de les fouetter vigoureusement s'ils cherchaient à exercer leur dextérité manuelle.

Marbre et moi nous remarquâmes que le canot sur lequel les messagers nous avaient quittés, au lieu de se diriger vers la mer, entra dans une petite anse qui communiquait avec le fond de la baie. Comme nous n'avions rien à faire à bord, nous demandâmes au capitaine la permission d'explorer ce lieu, et en même temps de faire un examen plus attentif de notre port. Nous partîmes pour cette expédition dans la yole, accompagnés de quatre matelots et tous armés. Le Grand-Sec, vieillard à la tête grise, dont les muscles ressemblaient à de la corde à fouet, était seul sur le pont quand nous nous mîmes en mouvement. Il nous suivit des yeux, se glissa tranquillement le long des flancs du navire, et prit place dans la chambre du canot avec la dignité calme d'un capitaine. Marbre, grand

observateur de la discipline, fut choqué de l'impudente familiarité de l'Indien.

« Qu'en dites-vous, Miles? demanda-t-il avec aigreur. Amènerons-nous à terre, avec nous, cet orang-outang desséché, ou essayerons-nous de le délayer un peu en le jetant à la mer?

— Laissons-le tranquille, M. Marbre; j'ose croire qu'il désire nous être utile; seulement il exprime mal ses intentions.

— Lui, utile? il ne vaut pas la carcasse d'une baleine qu'on a dépouillée de son huile; mais on n'aurait pas besoin de cabestan pour enlever le peu de chair qui lui reste. »

Ces saillies mirent Marbre de bonne humeur, et il permit à l'Indien de rester. Les idées qui me passèrent alors à l'esprit sont encore fraîches, comme si je les avais eues hier. En contemplant l'être assis en face de moi, je m'étonnais que la Providence l'eût doué d'une portion de l'ineffable nature di-

vine. J'avais vu en cage des animaux qui m'avaient semblé aussi intelligents, et la famille variée des caricatures humaines, pas plus que celle des babouins et des singes, ne m'avait jamais offert un objet plus désagréable aux yeux. Le Grand-Sec paraissait presque dépourvu d'idées. Dans ses marchés, il s'en était rapporté entièrement au Canard, que nous supposions être son parent, et les objets qu'il avait reçus en échange de ses fourrures n'avaient éveillé aucun symptôme de plaisir sur son visage hébété. S'il avait jamais connu les émotions, il y avait longtemps qu'elles lui étaient devenues étrangères. Toutefois son apathie ne ressemblait point au stoïcisme de l'Indien d'Amérique. Il était complétement insensible ; et ce personnage avait pourtant une âme, une étincelle de la flamme impérissable qui distingue l'homme de tous les êtres créés !!

Le bassin où reposait *la Crise* avait, par

le travers de son entrée, une petite île, qui brisait la force du vent du nord-est, et laissait de chaque côté deux passes assez commodes; il était de forme presque circulaire, et bordé d'arbres ; les branches s'arrondissaient en arceaux au-dessus de la surface des eaux, et dans la saison des feuilles, couvraient l'intérieur du pays d'une barrière impénétrable. On ne voyait aucun indice d'habitation, et, en approchant du rivage, Marbre fit l'observation que les sauvages ne fréquentaient ces lieux que pour commercer avec les étrangers qu'ils y avaient amenés.

« Il n'y a point de wigwams aux environs, ajouta-t-il après avoir tourné la tête de tous côtés. C'est tout simplement un comptoir, et heureusement pour nous, on n'y trouve pas de douaniers.

— En revanche, il ne manque pas de fraudeurs, monsieur Marbre, si l'on peut appeler ainsi les gens qui cherchent à s'approprier à

son insu les biens d'autrui. Je n'ai jamais vu de voleur plus déterminé que le drôle que nous avons surnommé le Canard. Je crois qu'il avalerait nos cuillères de fer plutôt que de ne pas s'en emparer.

— C'est évident, répondit M. Marbre; quant au Grand-Sec, il n'a pas assez d'intelligence pour discerner sa propriété de celle d'autrui. Je suis sûr que je pourrais le laisser dans l'équipet au pain, sans qu'il s'imaginât avoir autour de lui de quoi manger. Il est impossible de voir moins de cerveau dans une tête humaine. Il serait aussi facile au moindre blanc de le tromper qu'à un horloger ambulant de faire sonner ses horloges de bois. »

Telle était l'opinion de M. Marbre sur le compte du Grand-Sec. Je la partageais en grande partie, et les matelots semblaient n'en avoir guère une meilleure; car ils riaient de nos observations. Il faut remarquer toutefois que les marins sont disposés à rire de toutes

les saillies de leurs supérieurs. Cependant le canot avançait, et il atteignit bientôt l'embouchure de la petite anse. Nous la trouvâmes profonde, mais étroite et sinueuse. Les rivages, d'une douzaine de pieds de haut, étaient couronnés d'arbres et de buissons qui nous dérobaient la vue de la terre. En conséquence Marbre proposa de débarquer, et de suivre à pied les détours du ruisseau voisin, afin de pousser une reconnaissance. Nos dispositions furent bientôt faites. Marbre et l'un des matelots débarquèrent d'un côté de l'anse, et je descendis sur la rive opposée avec Nabuchodonosor. Les deux hommes qui restaient dans le bateau reçurent l'ordre de nous suivre pour nous recueillir à bord en cas de nécessité.

« Laissez ce Grand-Sec dans le canot, Miles, » me dit le premier lieutenant au moment où je mettais pied à terre.

Je fis un signe au sauvage; mais quand

j'atteignis le cime de l'escarpement, il était déjà à mes côtés. Il était si difficile de s'en faire comprendre sans le secours des paroles, qu'après une pantomine inutile pour le renvoyer, je renonçai à mon projet. Nabuchodonosor me proposa de prendre le vieil Indien entre ses bras, et de le porter dans la yole; mais je jugeai prudent d'éviter toute violence.

Le spectacle qui s'offrit d'abord à nous n'avait rien qui pût exciter notre défiance. Nous étions au milieu d'une forêt vierge, déserte, humide, ombragée d'épais feuillages, encombrée d'arbres morts ou tombés. Il n'y avait aucune trace de pas humains. Nous avançâmes sur un terrain inégal, jusqu'à ce que les matelots, restés dans le canot, nous eussent avertis que l'eau leur manquait. Nous descendîmes sur le rivage au même instant. Le Grand-Sec se glissa en même temps que nous

dans la yole, en gardant toujours un profond silence.

« Je vous avais dit de laisser l'orang-outang derrière, dit Marbre en s'asseyant après avoir aidé à virer le bateau. J'aimerais mieux avoir un serpent à sonnettes à mes trousses que cet ours mal léché.

— Il n'est pas facile de s'en débarrasser. Il s'est collé à moi comme une sangsue.

— La promenade paraît lui avoir fait du bien. Jamais il n'a eu l'air aussi aimable qu'en ce moment. »

En effet, pour la première fois, la physionomie du Grand-Sec exprimait quelque chose d'analogue à de la satisfaction.

« Peut-être a-t-il cru que nous voulions déserter, dis-je à M. Marbre. En ce cas il aurait été privé de souper; maintenant qu'il nous voit revenir, il a la douce perspective de ne pas se coucher l'estomac vide. »

Marbre admit la probabilité de cette conjecture, et la conversation changea.

Nous étions étonnés de ne pas rencontrer de trace de la présence de l'homme. En descendant jusqu'à la baie, nous eûmes constamment l'œil au guet, sans découvrir l'empreinte d'un pas. Comme nous avions devant nous plusieurs heures du jour, nous fîmes en entier le tour de la baie, et Marbre proposa de visiter l'îlot qui était à l'entrée. Il eut l'idée que les sauvages y pouvaient avoir un campement, l'endroit étant plus favorable que tout autre pour avoir vue sur le large. Quand nous passâmes près du vaisseau, le capitaine nous héla. Nous lui expliquâmes le but de notre expédition actuelle, et il annonça l'intention de nous accompagner. Nous le prîmes à notre bord, et pour éviter l'encombrement de la yole, il fit signe au Grand-Sec de sortir. C'était comme s'il eût parlé à un banc. Nous nous éloignâmes en riant de la

stupidité ou de l'entêtement du sauvage, et nous ramâmes jusqu'à ce que notre quille frottât contre les rochers de l'îlot.

Le débarquement s'opéra sans difficulté, et Nabuchodonosor, qui marchait en avant, annonça par un cri qu'il avait fait quelque découverte. Nous apprêtâmes nos armes, en nous attendant à rencontrer un camp de sauvages; mais le nègre avait seulement remarqué les traces d'un bivouac récemment occupé. Elles couvraient la moitié de l'île, et un rideau de buissons formait à l'entour un rempart naturel. La plupart des arbres avaient été brûlés par accident plutôt qu'à dessein. La totalité du bivouac n'avait point servi depuis de longues années; mais au centre était un cercle où des feux nombreux et des empreintes des pas indiquaient une installation de fraîche date. Nos recherches nous firent apercevoir divers objets qui ne nous causèrent pas médiocrement de surprise et d'in-

quiétude. Marbre vit d'abord le haut d'un gouvernail qui semblait avoir appartenu à un navire de trois cents tonneaux. Non loin de là, il y avait des fragments de planches, d'allonges de revers, et autres parties d'un navire, toutes plus ou moins brûlées et dépouillées de tout métal. On avait même arraché les clous; rien ne restait que le bois, que nous reconnûmes pour de l'essence du chêne et du cèdre. C'était une preuve que ce malheureux navire avait été de quelque valeur.

Cette découverte nous absorba d'abord trop, pour songer au Grand-Sec. Quand je me retournai pour l'observer, il était évident qu'il épiait nos démarches; mais ses émotions, s'il en éprouvait, étaient profondément cachées sous le masque de l'imbécillité. Il nous vit tour à tour prendre, examiner et rejeter chaque débris avec une indifférence apparente. Enfin, comme s'il eût pris quelque intérêt à nos investigations, il nous apporta un

morceau de bois à moitié consumé, et qui n'était qu'une branche d'arbre de la forêt. Ce fait nous prouva que le sauvage ne comprenait point les motifs de notre conduite, et qu'il ne savait rien du navire étranger.

En faisant le tour du camp désert, nous découvrîmes un sentier qui conduisait à un point de la rive qui n'était pas en vue de notre mouillage, et qui donnait sur la passe opposée à celle que *la Crise* avait franchie. Sur une espèce de débarcadère étaient des débris plus considérables, qu'on n'avait pas transportés jusqu'au bûcher parce qu'ils ne contenaient point de métal. Rien n'annonçait la nature du désastre dont le navire avait été victime.

Fatigué de nos investigations, je m'assis sur une pierre plate qu'on avait posée sur la roche dans l'intention évidente de former un banc. Comme elle n'était point d'aplomb, j'essayai de la placer plus solidement, et en

la dérangeant, je trouvai dessous une tablette d'ardoise couverte de caractères lisibles. J'appelai aussitôt mes compagnons, et nous lûmes la triste relation suivante :

« *La Loutre de mer*, brick américain, capi-
« taine John Squires, a été attirée dans cette
« baie le 9 juin 1797, et attaquée par les
« sauvages dans la matinée du 11. Le patron,
« le second lieutenant et sept hommes d'équi-
« page ont été tués sur la place. Le brick a été
« déchargé, puis hélé ici, et brûlé jusqu'à la
« ligne de flottaison. Ceux qui survivent sont
« David King, premier lieutenant, Georges
« Zunt, Henri Webster, Stephen Stimpson et
« John Harris, matelots, Bill Flint, cuisinier,
« Peter Doolittle, mousse. Dieu sait quel sera
« notre sort. Je mets cette ardoise sous la
« pierre où je suis assis, dans l'espoir qu'un
« jour elle fera savoir à nos compatriotes ce
« qui s'est passé. »

Nous nous regardâmes les uns les autres

avec stupéfaction. Le capitaine et Marbre se rappelèrent avoir entendu dire qu'un brick appelé *la Loutre de mer* n'avait point reparu, et cette découverte, pour ainsi dire miraculeuse, nous instruisait de sa destinée.

« Attirée dans cette baie ! répéta le capitaine en parcourant de nouveau la tablette d'ardoise. Oui, je commence à tout comprendre. S'il y avait du vent, messieurs, je mettrais à la voile ce soir même.

— Ce serait inutile, capitaine Williams, répondit le premier lieutenant, puisque nous sommes sur nos gardes et que les Indiens ne rôdent pas dans le voisinage. Jusqu'à présent, le Canard et ses amis ont montré de la probité dans leurs relations avec nous. Il est vraisemblable qu'ils ont encore des peaux à nous vendre. Le Grand-Sec prend les choses si froidement que j'ai peine à croire qu'il sache quelque chose de *la Loutre de mer*,

qui peut avoir été attaquée par une autre bande. »

Malgré la justesse de ces observations, le capitaine résolut de mettre le Grand-Sec à l'épreuve, en lui montrant l'ardoise et en lui faisant subir un interrogatoire, autant qu'on pouvait le faire par gestes. Un spectateur indifférent aurait ri de nos vaines tentatives pour confondre l'Indien. Les signes, les grimaces, les cris, les jurons, tout fut inutile; le sauvage ne nous comprenait pas, ou feignait de ne pas nous comprendre, et l'interrogatoire fut clos par cette observation de Marbre :

« Cet animal ne sait rien de rien; encore moins ce qui concerne *la Loutre de mer*. »

Nous revînmes au vaisseau en emportant l'ardoise; tout l'équipage fut convoqué et harangué par le capitaine. Il nous dit qu'un grand nombre de navires étaient perdus par la négligence de leur équipage. Il nous rap-

pela que nous étions sur la côte nord-ouest, où des couvertures, de la poudre et des métaux avaient autant de valeur qu'en aurait la poudre d'or dans un port américain. Il nous recommanda la vigilance et la subordination, comme le seul moyen d'éviter le sort de l'équipage du brick dont nous venions de découvrir les déplorables restes.

J'avoue que je passai une mauvaise nuit. Un ennemi inconnu est toujours formidable, et j'aurais mieux aimé combattre les garde-côtes, que de rester à bord dans une baie unie comme un miroir, entourée de forêts aussi silencieuses qu'un désert. Cependant le navire était bien armé, et prêt à repousser les adversaires qui se présenteraient.

Il ne s'en présenta point. Le Canard et le Grand Sec soupèrent avec l'appétit de l'innocence calomniée, et dormirent comme des sabots. S'ils étaient coupables, ils étaient complétement privés de conscience. Quant à

nous, nous fûmes sur le qui-vive jusqu'au matin, époque à laquelle l'éventualité du danger devait être plus grande. A la fin de la nuit, la fatigue accabla tous ceux qui veillaient comme ceux qui n'étaient point de quart; cependant tout resta tranquille. Le soleil revint à l'heure accoutumée, dora de ses rayons la cime des arbres, et illumina les eaux de notre petite baie. La douce joie qu'on éprouve ordinairement à la naissance du jour, dissipa momentanément nos appréhensions atténuées déjà par les réflexions de la nuit. A notre réveil, le sort de *la Loutre* ne nous inspirait plus que la tristesse exigée par le décorum.

CHAPITRE XIII.

A toi la faculté de briser les entraves ;
Le pouvoir directeur, l'art napoléonien,
Qui réunit les cœurs dans un même lien,
Et vers un même but les dirige en esclaves.

HALLECK, *la Veste Rouge.*

Le Canard et le Grand-Sec se comportèrent d'une manière admirable pendant toute la journée. Toutes leurs pensées semblèrent absorbées par le porc, le pain et le bœuf, ces grandes nécessités de l'existence, qui sont, au dire des Européens, le premier mobile de la vie en Amérique. Les sauvages passaient leur temps à manger et à dormir. Honteux de surveiller de pareilles brutes, nous

dirigeâmes notre attention vers d'autres objets. Le Canard nous apprit que nous n'aurions de nouvelles fourrures qu'au bout de quarante-huit heures, et le capitaine Williams, passant de l'excès de l'inquiétude à celui de la sécurité, résolut de profiter d'un beau jour pour décapeler les haubans. A neuf heures, l'équipage se mit à dégréer les mâts, et avant midi, le navire était en *déshabillé*.

On conserva en haut les vergues des huniers moins leurs balancines, en les assujettissant avec des cordes de retenue; mais les mâts de hunes furent amenés aussi bas que possible. En un mot, nous dégarnîmes la mâture, sans toutefois encombrer le pont. La sûreté du port et la beauté du temps déterminèrent le capitaine à ce travail. Le soir, on examina séparément toutes les manœuvres. On hissa de nouveau les agrès de la hune, et l'on replaça les têtes des mâts. L'équipage ayant besoin de repos après une

journée si activement employée, la garde du navire fut confiée au capitaine et aux trois lieutenants.

Je pris le quart à minuit. Je trouvai sur le pont le troisième lieutenant, qui conversait de son mieux avec le Canard et le Grand-Sec. Les sauvages, qui avaient dormi toute la journée, semblaient vouloir passer la nuit à se promener.

« Y a-t-il longtemps que ces hommes sont ici? demandai-je au troisième lieutenant.

—Depuis la chute du jour. Je les ai trouvés avec le capitaine, qui me les a transmis pour société. Si le Canard entendait le langage humain, ce pourrait être un compagnon agréable. Mais je suis las de lui faire des signes, ayant déjà rudement travaillé toute la journée. »

J'étais armé et j'eus honte de témoigner des craintes au sujet d'hommes sans armes.

D'ailleurs les deux Indiens ne se conduisaient pas à éveiller de nouveaux soupçons. Le Canard avait pris place sur le guindeau, et fumait avec une philosophie qui eût fait honneur au plus grave babouin. Quant au Grand-Sec, il ne semblait pas avoir assez d'intelligence pour fumer, occupation qui a du moins le mérite de donner un air de sagesse et de réflexion. J'ignore si les grands fumeurs sont plus aptes à méditer que le reste des hommes ; mais on conviendra qu'ils ont souvent les apparences de la méditation.

Je me plaçai à mon poste avec des sentiments d'inquiétude, dont toutefois je cherchais inutilement les motifs. Je pouvais être assassiné et jeté à la mer par les deux sauvages. Mais pourquoi auraient-ils voulu me tuer, pour avoir ensuite tout l'équipage sur les bras ? Les étoiles brillaient, et me permettaient de distinguer tout canot qui tenterait de s'approcher du vaisseau. Je passai un quart

d'heure à réfléchir là-dessus, puis mes pensées changèrent d'objet. Dans ces mers lointaines, Clawbonny, Lucie, Grâce, Hardinge s'offraient aux yeux de mon imagination. J'étais rarement de quart pendant la nuit sans repasser les scènes de mon enfance, sans errer dans mes champs, accompagné par ma chère sœur et par son amie. Que d'heures de félicité ces douces images m'ont procurées sur les solitudes de l'immense Océan ! avec quelle facilité ma mémoire se présentait les qualités de mes aimables compagnes ! Depuis mon voyage à Londres, Émilie Merton embellissait parfois le tableau, avec son esprit plus cultivé et ses manières plus distinguées. Pourtant elle n'occupait guère que la troisième place dans la hiérarchie de mon admiration.

Je fus bientôt tout entier à mes rêveries, qui embrassaient à la fois le passé et l'avenir. Quel est le jeune homme de vingt ans qui n'a

jamais bâti de châteaux en Espagne : constructions imaginaires élevées par l'inexpérience avec des matériaux que l'espérance lui fournit ? Mon imagination m'emporta au point de me montrer Rupert laborieux, suivant assidûment le barreau, dont il était le plus bel ornement. Les facultés humaines ne pouvaient guère aller au-delà de cette conception.

Lucie avait une belle voix, et la touchante mélodie de ses chants me revenait par intervalles. Cette nuit je me souvins d'une de ses chansons, qui parlaient de tendresse et de bonheur domestique. Appuyé sur la balustrade, je fredonnai l'air, en essayant de me rappeler non-seulement les paroles, mais encore la douce voix qui les rendait avec tant de sentiment. Je les avais chantées quelquefois à Clawbonny, mais Lucie me fermait la bouche avec sa petite main, et me disait en riant : « Miles, ne gâtez pas une aussi jolie

chanson; vous ne réussirez jamais en musique. Appliquez-vous plutôt à votre latin. » Je croyais l'entendre se glisser derrière moi; son souffle effleurait mon épaule, et mes souvenirs étaient si présents qu'il me sembla tout à coup sentir sa main se poser sur mes lèvres. C'était celle du Grand-Sec : s'élançant sur moi à l'improviste, il m'avait passé un bâillon entre les dents et le serrait avec force, pendant que le Canard m'attachait les bras derrière le dos. Cette attaque avait été si brusque et dirigée avec tant d'adresse, qu'un seul instant avait suffi pour faire de moi un prisonnier sans défense.

Il m'était aussi impossible de résister que de donner l'alarme. On me lia les pieds et les mains, et l'on me plaça dans un coin du vibord. Je ne devais probablement la vie qu'au désir qu'avait le Grand-Sec de me garder comme esclave.

Dès ce moment toute apparence de stupi-

dité disparut sur le visage de cet homme ; il devint l'âme, le chef de ses compagnons. Pour moi, je demeurai attaché à un espars, complétement incapable de me dégager, témoin involontaire de ce qui suivit, et plus sensible au déshonneur d'avoir été surpris pendant mon quart, qu'à mon danger personnel.

Quand je fus désarmé, le Canard prit une lanterne dans l'habitacle, l'alluma et l'éleva au-dessus du coronnement. On répondit sans doute immédiatement à ce signal, car il éteignit la lumière et se promena sur le pont pour saisir les rôdeurs qui s'y présenteraient. Mais la fatigue enchaînait les matelots dans leurs hamacs, comme s'ils eussent été sous des verroux. Je m'attendais à voir les deux sauvages remplir la yole d'effets, et s'enfuir, ne présumant point qu'ils eussent l'audace d'attaquer un si fort équipage. J'avais compté sans mon hôte. Dix minutes s'étaient à peine

écoulées, lorsqu'une trentaine d'hommes gravirent sans bruit les flancs du navire avec tant de précaution qu'il fallut l'attention la plus vigilante de ma part pour remarquer leur arrivée. Tous étaient armés, chacun d'eux avait une espèce de poignard; les uns portaient des fusils, d'autres des haches de guerre ou tomahawks, des massues, des arcs et des flèches. A mon grand regret, j'en vis trois ou quatre se placer dans l'entre-deux des gaillards et autant à l'écoutille d'avant. Ainsi se trouvaient gardés les deux seuls passages par lesquels pouvaient monter les officiers et les matelots, s'ils essayaient de venir sur le pont. A la vérité, la grande écoutille et celle du logement des matelots étaient ouvertes pendant le jour, mais on les fermait le soir.

Le bâillon et les cordes qui liaient mes bras me causaient de vives souffrances, dont je m'apercevais à peine, tant ma curiosité était

excitée. Les sauvages employèrent un quart d'heure à faire leurs dispositions. Le Grand-Sec, ce vieillard impassible et stupide, déployait non-seulement l'autorité, mais encore la présence d'esprit d'un chef expérimenté. Il plaça tous ses gens en embuscade, de manière à les dérober aux regards de ceux qui monteraient sur le pont. Un autre quart d'heure se passa, pendant lequel régna le plus profond silence. Je fermai les yeux et j'essayai de prier.

« Ohé, sur le pont! dit tout à coup une voix que je reconnus pour celle du capitaine. J'aurais voulu donner ma vie pour pouvoir l'avertir du danger, mais je réussis seulement à pousser un gémissement, que le malheureux Williams entendit sans doute, car il s'avança en disant : « Monsieur Wallingford, où êtes-vous? » Il était sans chapeau et à moitié vêtu, n'étant monté que pour faire sa ronde, et je frémis encore en parlant du coup qui tomba

sur sa tête nue. Ce coup aurait abattu un bœuf et terrassa le pauvre capitaine. Ses assassins eurent soin de le recevoir dans leurs bras, pour que le bruit de sa chute n'éveillât personne. Mais mes oreilles, qui saisissaient avidement tous les sons, furent frappées du clapotis de la mer entr'ouverte sous le poids du corps. Ainsi périt le capitaine Williams, homme doux et bienveillant, excellent marin, dont le principal défaut était l'imprudence.

Le Grand-Sec avait pris le plus de part à cette scène terrible. Lorsqu'elle fut terminée, il ordonna à ses complices de retourner à leurs postes. Je crus qu'on allait égorger de la même manière tous les hommes, à mesure qu'ils paraîtraient sur le pont. Mais les sauvages préférèrent les faire prisonniers en fermant le capot d'échelle et l'écoutille d'avant. Le bruit réveilla l'équipage. J'entendis les coups portés en dedans contre les portes de la cabi-

ne; mais elles étaient solidement assujetties.

Aussitôt que les sauvages eurent enfermé l'équipage, ils détachèrent les cordes qui attachaient mes bras, de manière à laisser mes mouvements plus libres, délièrent mes pieds et ôtèrent mon bâillon. On me conduisit ensuite dans l'entre-deux des gaillards, et on m'annonça par signes que je pouvais communiquer avec mes compagnons. Ce fut par les ordres du Grand-Sec que s'effectua ma délivrance momentanée. Je compris qu'on voulait épargner ma vie, du moins pendant quelque temps, par des motifs qui déjouaient ma pénétration. Aussitôt que j'entendis un mouvement sur l'échelle, je m'écriai :

« Est-ce vous, mousieur Marbre?

— Oui ; vous êtes là, Wallingford?

— C'est moi, soyez prudent. Les sauvages sont maîtres du pont et je suis leur prisonnier. L'équipage est emprisonné, et on a mis une forte garde à l'écoutillon d'avant.

J'entendis derrière le capot d'échelle un long sifflement, par lequel le premier lieutenant exprimait sa stupéfaction. Pour moi, je jugeai toute dissimulation inutile, et résolus de m'expliquer franchement, au risque de faire connaître le fond de ma pensée à mes ravisseurs, dont plusieurs entendaient probablement un peu d'anglais.

— Le capitaine Williams n'est pas en bas, reprit Marbre. Savez-vous ce qu'il est devenu?

— Hélas! monsieur Marbre, le pauvre capitaine Willams ne peut plus nous être utile.

— Que lui est-il arrivé? demanda le premier lieutenant avec précipitation.

— On l'a tué d'un coup de massue, et on l'a jeté à la mer. »

Un silence de mort suivit cette triste nouvelle.

« C'est donc à moi, de décider ce que nous avons à faire! s'écria M. Marbre. Miles,

êtes-vous libre ? pouvez-vous me parler à cœur ouvert ?

— Je suis ici sous la garde de deux sauvages. Cependant ils m'exhortent à parler; mais je crains d'être compris par eux.

— Écoutez, Miles, reprit M. Marbre, après un moment de réflexion. Nous nous comprendrons facilement, sans lâcher des paroles imprudentes. Quel âge avez-vous ?

— Trente ans, monsieur Marbre. Trente bonnes années bien comptées.

— Avez-vous du salpêtre et des pilules, ou seulement des jouets d'enfants indiens ?

— Peut-être une demi-douzaine de pilules. »

Un coup de coude du Canard m'avertit de parler plus ouvertement, et me fit entendre qu'il nous avait compris, tant que nous nous étions exprimés sans allégorie.

« Diable, répondit Marbre, d'un ton pen-

sif, je vois qu'il faut être sur nos gardes. Croyez-vous qu'on songe à descendre ?

— Pas encore, mais, ajoutai-je, en appuyant sur le mot, la compréhension est plus générale que vous n'imaginez, et il ne faut rien dire de secret. Voici mon avis : sacrifiez des millions pour vous défendre, et n'accordez pas un centime de tribut. »

Cette phrase était proverbiale en Amérique, depuis le commencement de la guerre avec la France. J'étais convaincu qu'elle apprendrait à Marbre qu'il devait renoncer à toute capitulation. Il ne me fit aucune réponse, et l'on m'amena du vibord sur les cages à poulet, où l'on me permit de m'asseoir. L'obscurité était encore complète. Cependant à la lueur des étoiles je voyais les sauvages rôder sur le pont et me jeter en passant des regards qui annonçaient les intentions les plus sinistres ; mais un esprit supérieur dominait évidemment tous ces êtres féroces,

contenait la turbulence de leur tempérament, et donnait à leurs actions un ensemble déterminé. C'était le Grand-Sec. De la voix et du geste, il réglait les mouvements des Indiens, et quoiqu'il parlât avec calme, on lui obéissait sans restriction, mais aussi sans marque visible de déférence. Je pouvais voir aussi que les sauvages considéraient leur victoire comme assurée, et s'inquiétaient peu de l'équipage emprisonné.

A la pointe du jour, des canots sortirent de la rivière, et amenèrent à bord un renfort de sauvages. Pendant qu'ils arrivaient, je n'eus aucune communication avec nos gens. J'étais toutefois convaincu qu'ils s'étaient réunis, en enlevant les ballots légers qui composaient la cargaison, et en abattant la cloison du gaillard d'avant. Il y avait même dans cette cloison un plancher à coulisse, qui pouvait donner passage à un homme. Marbre avait donc sans doute rassemblé toutes ses

forces, et avait assez d'armes et de munitions pour opposer une résistance vigoureuse. Je me demandais avec anxiété ce qu'il comptait faire. Une sortie eût été très-hasardeuse, et les mesures prises par le Grand-Sec et le Canard la rendaient même presque impraticable.

La manière dont mes ravisseurs me traitèrent excita ma surprise. Dès qu'il fut jour, ils me débarrassèrent de tous mes liens et me laissèrent me promener en long et en large sur le gaillard d'arrière, pour rétablir la circulation du sang. Une mare de sang et quelques cheveux marquaient la place où le pauvre capitaine était tombé. On me permit d'y jeter un seau d'eau pour faire disparaître les signes révoltants d'un meurtre. Une étrange insouciance s'était emparée de moi. Je me résignais à mon sort, et j'enviais parfois celui de Marbre, qui pouvait détruire d'un seul coup tous les ennemis, en mettant le feu

au magasin à poudre. J'étais persuadé qu'il en viendrait à cette extrémité avant de se rendre à de pareils misérables. Le Grand-Sec et ses complices semblaient ne point prévoir ce danger, et leur plan habilement conçu avait jusque-là parfaitement réussi.

Dans la matinée, les sauvages se mirent en devoir de s'assurer du bâtiment, et je vis, à la manière dont les deux chefs s'approchèrent de moi, qu'ils étaient sur le point de commencer leurs opérations. Le Canard rangea tous ses hommes sur deux files, puis, levant la main avec un geste significatif, il me cria : « Comptez! » Je comptai les sauvages, qui étaient au nombre de cent huit.

« Dites-le en bas, grommela le Canard. »

J'appelai M. Marbre, et quand il fut arrivé au haut de l'échelle, il me demanda de quoi il s'agissait.

« On m'ordonne de vous dire, monsieur, que les Indiens sont au nombre de cent huit.

— Je voudrais qu'ils fussent mille, car nous allons les faire sauter avec le pont. Pensez-vous qu'ils me comprennent?

— Le Canard vous comprend, monsieur, quand vous parlez lentement et sans circonlocution. Il devine à peu près ce que vous voulez dire maintenant, à juger par sa physionomie.

— Il est donc près du capot d'échelle ?

— Oui, il est à bâbord, un genou appuyé sur l'extrémité de la cage à poules.

— Miles ? dit Marbre avec hésitation.

— Eh bien, monsieur Marbre ?

— Si vous nous ouvriez l'écoutille, que vous arriverait-il?

— Je serais égorgé sans doute ; mais j'en ai pris mon parti. En tout cas ce serait inutile, et peut-être même nuisible en ce moment. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de les épouvanter, en les avertissant que vous voulez les faire sauter. »

Marbre y consentit, et je parvins à expliquer ses intentions au Canard, qui les transmit au Grand-Sec. Le vieillard écouta gravement ; mais, à l'idée d'être lancé en l'air par la poudre, il ne manifesta pas plus de crainte que si l'on fût venu lui dire que le feu était à sa cheminée, en admettant qu'il en eût possédé une. La crainte lui était étrangère, et d'ailleurs un homme habitué à une si misérable condition n'attachait pas un grand prix à son existence. Sa physionomie sauvage exprima l'indifférence et l'incrédulité.

Je m'approchai pour rendre compte à Marbre du résultat de ma démarche; mais le silence avait succédé à l'agitation qui régnait d'abord sous le pont. Le Grand-Sec parut frappé de ce changement, et donna des ordres à quelques-uns des siens sans doute pour leur recommander une surveillance plus active. Puis, avec l'aide du Canard, il fit jeter dans la voie des cordes, des drisses de bonnette et au-

tres câbles ; ensuite l'embarcation fut remorquée par des canots jusqu'à l'île. Là, les sauvages fabriquèrent un cap de remorque, qu'ils attachèrent à un arbre, et qu'ils filèrent jusqu'au navire. Aussitôt après, une vingtaine de sauvages sautèrent sur le câblot, et s'y balancèrent afin d'en essayer la force. Au péril de ma vie je résolus de communiquer à Marbre ces nouveaux mouvements.

« Les Indiens ont établi un cap de remorque jusqu'à l'île. Ils s'apprêtent à couper les câbles qui retiennent le navire, et se proposent sans doute de le touer jusqu'à l'endroit où nous avons trouvé *la Loutre de mer*.

— Laissez-les faire, répondit Marbre. Nous serons prêts en temps opportun. »

J'ignore à quoi attribuer l'apathie que témoignèrent les sauvages en m'écoutant. Peut-être entrait-il dans leur vue que l'équipage fût instruit de leur dessein. Ils mettaient

dans tous leurs mouvements autant de tranquillité, que si le navire leur eût appartenu, et leurs canots tournaient sans crainte autour de *la Crise*. Ils trouvèrent le merlin du cuisinier caché dans la chaloupe, et les coups qui tombèrent pesamment sur les câbles annonçaient les intentions de l'ennemi.

« Miles, me dit le premier lieutenant, ces coups me vont au cœur. Les coquins sont donc à la besogne ?

— Ils ont déjà coupé le câble de l'ancre de bâbord, et travaillent maintenant à tribord. Ils ont fini ! Le navire n'est plus retenu que par le cap de remorque.

— Y a-t-il du vent, mon ami ?

— Pas dans la baie ; mais je remarque en mer une légère ondulation.

— Où en est la marée ?

— A la fin du jusant, et pour amener le

vaisseau jusqu'au roc où ils ont fait échouer *la Loutre de mer*, il faut que l'eau monte de dix à douze pieds.

— Dieu en soit loué ! C'est un événement important pour nous.

—Pourtant, monsieur Marbre, le navire s'avance rapidement vers l'île. Il n'y a plus d'espoir pour nous !

— Ne perdons pas courage, Miles, et tâchons de faire quelque tentative pour nous tirer de là. Si je ne craignais pour vous, il y a une demi-heure que j'aurais joué à ces gredins un tour de ma façon.

—Ne vous inquiétez pas de moi, monsieur. Le malheur est arrivé par ma faute, j'en dois subir les conséquences; faites ce que le devoir et la prudence vous commanderont. »

Au bout d'une minute d'attente, j'entendis une détonation qui me fit supposer d'abord

qu'on avait essayé de faire sauter le pont; mais les cris et les gémissements qui succédèrent au bruit de l'explosion m'apprirent le véritable état des choses. Une décharge de mousqueterie avait été tirée par les fenêtres de la cabine, et avait tué ou blessé mortellement onze sauvages qui passaient dans un canot. Les Indiens, irrités, m'auraient immédiatement mis à mort sans l'intervention du Grand-Sec, dont le ton d'autorité imposa le respect aux assaillants. Il était évident qu'on me réservait pour quelque raison cachée.

La plus grande partie des sauvages se précipitèrent dans les canots pour secourir les blessés; mais, n'osant passer sous le feu meurtrier de l'équipage, ils attendirent que le navire eût fait du chemin en avant. *La Crise* se trouva donc isolée des canots, et n'ayant à bord que la moitié des agresseurs. Ceux qui restaient sur le navire, faute d'en-

nemis à combattre, employèrent toute leur force pour peser sur le cap de remorque, et finirent par le briser.

J'étais appuyé sur la roue du gouvernail quand cet accident arriva. Le reflux se retirait avec une certaine violence, et le navire entrait dans l'étroite passe qui séparait l'île de l'un des côtés du continent. Il se dirigeait vers l'arbre auquel le câblot de remorque avait été attaché. Mais, par un mouvement instinctif plutôt que par réflexion, j'écartai la barre de manière à mettre *la Crise* au milieu de la passe. Le Canard dirigeait alors l'enlèvement des blessés que l'on débarquait au fond de la baie, et quand même il eût voulu suivre le navire, il aurait été tenu en respect par le feu des fenêtres de la cabine. Je demeurai donc pendant cinq minutes maître du gouvernail, et j'en profitai pour entrer en mer.

Cette situation nouvelle nous laissait une lueur d'espoir. J'observai que les sauvages ne concevaient pas pourquoi *la Crise* était descendue jusqu'à l'Océan, au lieu de porter contre les rocs. Ce changement de direction, inexplicable pour eux, produisit une terreur panique, et une trentaine se jetèrent à la mer et se mirent à nager du côté de l'île. Je crus un moment que tous allaient suivre le même chemin ; mais je m'aperçus plus tard que les autres ne savaient pas nager, et qu'ils restaient à bord moins volontairement que par nécessité. Le Grand-Sec ne jugea pas à propos de lâcher sa proie.

Je crus le moment favorable : je marchai vers le capot d'échelle, et j'allais l'ouvrir, quand le Grand-Sec me porta un coup violent, en faisant luire à mes yeux la lame de son couteau. L'affaire n'était donc pas encore terminée. Le chef sauvage ne se laissait pas déconcerter avec autant de facilité que je

me l'étais figuré, malgré son extérieur de singe. Il avait un esprit fait pour les grandes entreprises, et, placé dans d'autres conditions, il eût pu devenir un héros. Il m'apprit à ne pas me fier aux apparences.

CHAPITRE XIV.

COURT.

Frère Jean Bates, n'est-ce pas l'aurore qui éclaire l'horizon?

BATES.

Je crois que oui; mais nous n'avons pas de motifs pour en désirer le retour.

WILLIAMS.

Nous voyons le commencement du jour, mais je pense que nous n'en verrons jamais la fin.

SHAKSPERE, *Henri V.*

Quand nous eûmes passé la pointe de l'île, nous sentîmes une douce brise du sud, et en mettant la barre au vent, il me fut possible de maintenir le cap du côté de la pleine

mer. La marée favorisa les mouvements de *la Crise,* qui s'éloigna de la côte avec une vitesse d'environ deux nœuds à l'heure. C'était une marche lente, mais il fallait aux canots quinze ou vingt minutes pour revenir du fond de la baie et faire le tour de l'île par l'autre passe. Pendant ce temps nous pouvions faire près d'un demi-mille.

Le Grand-Sec était embarrassé, car il n'avait aucune idée de l'action du gouvernail. Toutefois, voyant que *la Crise* continuait à gagner au large, il s'approcha de moi avec un air farouche qui me démontra qu'une sympathie naturelle n'avait pas été le motif de sa modération précédente. Il brandit son couteau et l'appuya deux fois contre ma poitrine, en me faisant signe de rentrer au port. Je crus que ma dernière heure était proche ; mais je montrai les mâts pour indiquer au sauvage que le navire ne portait pas ses agrès accoutumés. Il me comprit et m'indiqua

un paquet de voiles en murmurant des menaces. Il ramassa la voile de brigantine, qui était auprès de lui, et m'ordonna par geste de la déployer.

Il est inutile de dire que j'obéis avec une secrète joie. Détachant les cargues, j'indiquai à une douzaine de sauvages ce qu'il y avait à faire, en mettant moi-même la main à l'œuvre. En peu de temps, je hissai le baume, la trinquette, la grande voile d'étai et le foc d'artimon. Comme on n'avait point passé la clef dans les mâts de hunes, je ne pouvais utiliser que ces quatre voiles. Elles ajoutèrent un nœud de plus à la marche du navire, et le portèrent sur un point où il sentait toute la force du vent, qui soufflait du sud-est.

Le Grand-Sec me suivit avec le regard pénétrant d'un faucon. Comme j'avais obéi à ses ordres en faisant voile, il ne pouvait se plaindre de moi, et les résultats de la manœuvre le surprenaient. Voyant que le navire continuait à

s'éloigner de la baie, il me menaça de nouveau, en me faisant signe de mettre le cap sur la terre. Je lui demandai un peu de place; puis je décrivis un long cercle sur le pont, et lui montrai les quatre voiles, pour lui expliquer qu'avec notre voilure actuelle il était indispensable de faire un grand détour. J'ajoutai, qu'en mettant les huniers, nous parviendrions plus vite au point désiré. Les sauvages me comprirent, et s'offrirent à m'aider. Il était clair qu'ils avaient conservé ma vie uniquement pour m'employer à la direction du navire; et, comme ils ne pouvaient rien sans moi, mon importance augmentait à mesure que nous avancions en mer. Quand le mâtereau eût été hâlé assez haut, je montai dans les agrès pour passer la clef. Du haut de la hune, j'aperçus les canots qui tournaient autour de l'île, et je jugeai à leur marche qu'ils devaient nous rejoindre dans un espace de vingt minutes. Il était important de pré-

venir leur arrivée. En possession de la confiance des sauvages, je réclamai leur assistance afin de hisser le grand foc. J'examinai ensuite les canots avec une lunette. Ils avaient cessé de pagayer, et s'étaient rapprochés les uns des autres, sans doute pour tenir conseil. Je supposai qu'à l'aspect de la voilure, ils se figuraient que nous avions repris *la Crise*, et je cherchai des moyens de les confirmer dans cette opinion. J'avais donné au Grand-Sec un cigarre pour le mettre de bonne humeur, et j'avais pris la liberté d'en allumer un pour moi. La veille au soir, nos canons avaient été amorcés, alignés et débarrassés de leurs tampons. Il suffisait d'enlever la platine du canon de l'arrière pour qu'il fût prêt à faire feu. Je mis la barre tout au vent, jusqu'à ce que notre bordée portât sur les canots; puis j'appliquai le cigarre à l'amorce, m'élançai à la roue, et mis la barre dessous. L'explosion produisit

une stupéfaction générale. Le Grand-Sec s'avança sur moi, le couteau levé ; mais je lui fis remarquer que le vaisseau loffait avec rapidité, et je tâchai de lui faire comprendre par signes que l'emploi du canon avait une influence sensible sur le changement qu'il remarquait. Le navire continuant à virer, le chef indien crut à la vérité de mes explications, et ce fut avec un air de triomphe qu'il fit observer à ses compagnons la nouvelle marche de *la Crise*. Quant aux canots, effrayés du sifflement de la mitraille, ils pagayèrent vers le fond de la baie dans la ferme persuasion que nous avions reconquis le navire.

Ainsi le succès dépassait mon attente. Si je parvenais à perdre la terre de vue, mes services devenaient tellement nécessaires que ma vie cessait d'être en danger. La côte était basse, le vent fraîchissait, *la Crise* filait quatre nœuds à l'heure, et en maintenant le cap dans la direction convenable, je pou-

vais, en moins de sept heures, parcourir une vingtaine de milles. Il était temps d'avoir une conférence avec Marbre. Pour éloigner les soupçons, j'appelai le Grand-Sec auprès du capot d'échelle, afin qu'il fût témoin de l'entretien, quoique je fusse bien convaincu que pas un des sauvages présents à bord n'entendait un seul mot d'anglais.

« Eh bien, Miles, me demanda le premier lieutenant, qu'y a-t-il? que veut dire ce coup de canon?

— C'est moi qui l'ai tiré, monsieur, pour écarter les canots, et j'ai complétement réussi.

— Je le sais; j'avais mis la tête à la fenêtre de la cabine. J'ai vu le boulet tomber à vingt brasses des canots, dont quelques-uns ont été atteints par des éclats de mitraille. Mais que comptez-vous faire? nous sommes à plus d'une demi-lieue de la terre. Qu'en doit penser le Grand-Sec? »

J'expliquai au premier lieutenant notre situation, notre voilure, le nombre de sauvages que nous avions à bord, et les idées qu'ils avaient sur la manière de virer. Le Grand-Sec, pendant cet entretien, m'écoutait avec une attention soutenue, et gesticulait par intervalle, pour m'inviter à tourner l'avant vers la côte; car *la Crise*, ayant le vent par son travers, avait repris la route de la pleine mer. Il fallait nécessairement rassurer les sauvages, et en même temps raffermir le grand hunier, qui, sous l'action de la houle de terre, menaçait de consentir au chouquet. Je m'approchai du Grand-Sec, et je vis avec satisfaction qu'il commençait à donner des symptômes du mal de mer, ainsi que plusieurs de ses compagnons. Je lui montrai les mâts et les vergues, et j'essayai de lui persuader, par une pantomime énergique, qu'il m'était impossible de virer le navire sans le secours de quelques matelots. Le

vieillard secoua la tête, prit un air grave, et finit par prononcer les noms de Nab et de Joë. Ce dernier était le cuisinier nègre, et il avait partagé avec mon domestique l'honneur d'attirer spécialement l'attention des sauvages. Le Grand-Sec supposait sans doute, en cas de lutte, qu'il trouverait dans les noirs des alliés plutôt que des ennemis; mais j'étais sûr de la fidélité de mon serviteur, et je savais que le cuisinier avait autant d'attachement pour son pavillon que le plus blanc des Américains.

J'indiquai au chef indien les moyens de transporter les deux nègres sur le pont, sans relâcher le reste des prisonniers. On descendit une corde du canot de l'arrière jusqu'aux fenêtres de la cabine. J'avertis le premier lieutenant, et les deux nègres furent hélés tour à tour sur le plat-bord du canot, où ils furent reçus par les sauvages. Avant de les laisser monter sur le pont, le Grand-Sec leur

fit un discours entremêlé de gestes significatifs, dans le but de les prévenir du sort qui les attendait s'ils se conduisaient mal.

J'envoyai les deux nègres à la hune, et bientôt toutes les voiles furent dans une position favorable. En les voyant s'enfler, nos ennemis poussèrent des cris d'allégresse, sans se douter que nous nous écartions de plus en plus du continent. Cependant le Grand-Sec insista de nouveau sur la nécessité de virer de bord. La disparition de la terre l'inquiétait, et malgré les nausées du mal de mer, il continuait à me surveiller de près. Pour le calmer, je virai vent devant, avec l'assistance des sauvages, qui exécutèrent mes ordres mieux que je me le serais imaginé. Dès qu'ils se virent sur la route de la terre, ils manifestèrent une joie qui tenait du délire. J'eus peine à éviter que leur chef ne me serrât dans ses bras. La nouvelle marche du navire eut pour effet de diminuer l'active surveillance

de nos ennemis, qui se croyant près d'échapper au danger, cessèrent de résister à leurs souffrances physiques. Je postai Nabuchodonosor au gouvernail, et me penchant sur le couronnement, je parvins à attirer Marbre à l'une des fenêtres de la cabine, sans alarmer le chef indien. J'avais observé que les Indiens évitaient de se tenir sur le gaillard d'avant, à cause des secousses que le tangage imprimait à cette partie du vaisseau. Je dis au premier lieutenant d'y concentrer toutes ses forces, puis je m'éloignai, et feignis de m'occuper entièrement de la manœuvre. Le sauvage qui gardait l'écoutille d'avant était dans un état pitoyable, et rendait son tribut à la mer avec des efforts convulsifs. L'écoutille n'était maintenue que par une barre de fer passée dans le crochet, et il n'était pas difficile de l'ouvrir.

Ce fut l'affaire d'un instant. L'équipage,

conduit par Marbre, se précipita sur le pont en criant : « Vengeons le capitaine ! » Quand je voulus suivre mes compagnons, la sentinelle de l'écoutille me barra le passage. Le sauvage était armé des pistolets qu'on m'avait enlevés; mais peu accoutumé à s'en servir, il n'eût pas le temps d'en faire usage. Je l'étreignis dans mes bras, nous roulâmes tous deux sur le pont, et je me rendis bientôt maître de lui. Pendant que je l'attachais avec le cable qui servait à hâler bas le grand foc, nos matelots, sans tirer un seul coup de fusil, frappaient les sauvages de leurs piques, ou les jetaient à la mer. Au moment où j'arrivai au pied du grand mât, le navire était en notre pouvoir, et de tous les sauvages, il ne restait plus que le Grand-Sec. Au commencement de l'attaque, Nabuchodonosor, abandonnant le gouvernail, avait passé les bras autour du corps de l'Indien, et le tenait comme dans un étau.

« A la mer, ce misérable! s'écria le premier lieutenant en fureur.

— Épargnez-le, M. Marbre : il m'a sauvé la vie. »

Le nègre avait toujours eu pour mes ordres plus de déférence que pour ceux du capitaine même; autrement le Grand-Sec eût suivi ses compagnons dans les abîmes de l'Océan. Marbre qui n'était pas naturellement cruel, dédaigna de frapper un prisonnier sans défense, et se contenta d'ordonner qu'on le gardât à vue. Satisfait d'avoir réussi, je courus à l'avant pour y prendre l'homme que j'avais attaché, mais il était trop tard. Des matelots s'étaient emparés de ce malheureux, et j'arrivai pour le voir disparaître par le sabord du bossoir. Pendant cette lutte de quelques minutes, *la Crise* avait suivi sa route, pareille à la terre qui se meut dans son orbite, indifférente aux luttes des nations dont les dissensions ensanglantent sa surface.

Du haut du couronnement, nous vîmes dans notre sillage les bras et les têtes des Indiens qui se débattaient au milieu des flots. Par une impulsion involontaire, je fis observer à Marbre que nous pourrions en sauver quelques-uns.

« Laissez-les se noyer ! et allez au diable, répondit le premier lieutenant.

— M. Marbre a raison, ajouta Nabuchodonosor. On ne peut rien attendre de bon des Indiens. Ils vous noieront, soyez-en sûr, si vous ne les noyez pas.

Je jugeai que toutes mes instances seraient inutiles, et toutes les victimes disparurent successivement. Le Grand-Sec les suivit des yeux, et l'expression de sa physionomie me prouva que malgré son endurcissement, il était profondément touché du désastre inattendu qui décimait sa tribu. Peut-être avait-il des fils et des petits-fils parmi ces infortunés qu'il regardait pour la

dernière fois. Néanmoins il se roidissait contre la douleur. Au moment où la dernière tête s'enfonça, je le vis frémir. Un gémissement étouffé lui échappa, puis il baissa la tête et demeura immobile comme un arbre de ses forêts natales. Je demandai à Marbre la permission de délier les bras du vieillard. Il me l'accorda non sans proférer quelques jurons, à l'adresse du chef indien.

On mit le navire en panne à un mille de la passe méridionale qui conduisait dans la baie. En passant devant l'île nous tirâmes notre bordée de bâbord au milieu des buissons et des arbres, et nous jugeâmes par les cris que nous entendîmes, que Marbre ne s'était pas trompé sur la position de l'ennemi. Je descendis dans la chaloupe avec des matelots armés et un pierrier que je tirai pour protéger mon débarquement. Je trouvai le bivouac de l'île abandonné. On y avait laissé notre yole et quelques canots; et

comme pour nous indemniser de nos malheurs, les sauvages avaient abandonné six cents peaux de loutres de mer qu'ils avaient apportées pour trafiquer avec nous, en attendant une occasion favorable d'exécuter leur complot. Je ne vis dans l'île qu'un seul homme, blessé d'un éclat de mitraille et dans les dernières convulsions de l'agonie.

A mon retour, le capitaine Marbre résolut de gagner le large avant la fin du jour; mais il déclara qu'avant de quitter ces parages il était indispensable de pendre le Grand-Sec en vue de son pays. Nous passâmes la nuit en panne; et le lendemain matin, après avoir levé l'ancre, Marbre ordonna d'attacher une corde au bras de la vergue de mizaine.

J'étais sur le gaillard d'arrière quand cet ordre fut donné. L'attitude sévère et le ton d'autorité du capitaine Marbre m'empêchèrent d'intercéder en faveur du condamné.

« Emparez-vous de cet assassin! dit Mar-

bre quand tout fût prêt. Attachez-lui les mains derrière le dos, placez-le sur le troisième canon et attendez mes ordres. »

Personne n'osa désobéir. Cependant je crus remarquer que quelques matelots manifestaient de la répugnance. Je hasardai une observation à voix basse :

« Avez-vous bien réfléchi, M. Marbre?

—Capitaine Marbre, s'il vous plaît, M. Wallingford. Je suis maintenant le patron de *la Crise*, dont vous êtes le premier lieutenant. J'ai l'intention de pendre votre ami le Grand-Sec, pour faire un exemple. Ces bois sont remplis d'hommes qui nous observent, et la vue de ce supplice leur fera plus de bien que quarante missionnaires et cinquante ans de prédications. Voilà comme il faut agir avec les Indiens!

Le condamné semblait avoir la conscience de sa fin prochaine; mais il lui était impossible de comprendre le genre de supplice qu'on lui réservait. Je m'approchai de

lui, et lui serrai la main, en lui montrant le ciel comme pour lui dire qu'il n'avait plus d'espoir que dans le Grand-Esprit. Dès ce moment, il prit une attitude calme et digne. Il ne voyait sans doute rien d'extraordinaire à sa destinée; car il avait dû sacrifier plus d'un prisonnier dans des circonstances où les représailles étaient beaucoup moins légitimes.

« Que deux des nègres passent la corde au cou de cet homme, » dit Marbre qui avait une trop haute opinion de la dignité des matelots blancs pour leur confier les fonctions de bourreau. Le cuisinier Joë et un autre noir furent chargés de ces sinistres préparatifs, et pour la première fois le Grand-Sec, levant les yeux en l'air, sembla comprendre le genre de mort qui l'attendait. Le principe de vie profondément enraciné en lui, prit un moment le dessus. Une ombre de regret passa sur sa physionomie si sombre et minée par la souffrance. Il regarda fixement notre

nouveau capitaine. Mais celui-ci était convaincu qu'il accomplissait un grand acte de justice.

« Hisse ! » s'écria-t-il, et le Grand-Sec se balança aux bras de vergue. La douleur lui arracha un frissonnement; puis il demeura immobile comme un morceau de bois. Il cessa bientôt de donner des signes de vie. Au bout d'un quart d'heure un homme monta dans les agrès pour couper la corde, et le cadavre fut englouti dans l'Océan. Plus tard les détails de cette affaire furent consignés dans les journaux américains. Quelques moralistes essayèrent de jeter quelques doutes sur la légalité de la conduite de Marbre. Mais la nécessité d'assurer le salut de nos navires est un motif trop puissant pour être renversé par les paisibles arguments de la froide raison. Vainement on représenta combien il serait injuste que chaque partie intéressée se constituât à la fois législateur, juge et bourreau. Les besoins

du commerce, l'amour de l'or, l'emportèrent sur toute autre considération. Cependant je sus que Marbre s'était repenti quand il n'était plus temps. Le avertissements secrets que Dieu fait entendre à notre conscience ne peuvent être étouffés par l'absolution qu'on se donne, alors même qu'on prend son propre intérêt pour mesure du bien et du mal.

CHAPITRE XV.

PREMIER SEIGNEUR.

Throca moronsas, cargo, cargo, cargo

TOUS.

Cargo, cargo, villianda per corbo, cargo !

PAROLES.

Étrangers, acceptez de moi une rançon ; ne me bandez pas les yeux.

PREMIER SOLDAT.

Boskos thromulgo boskos.

PAROLES.

Oui, je sais que vous êtes de la troupe de Muskos, et je perdrai la vie, parce que je ne puis me faire comprendre.

SHAKSPERE, *Tout est bien qui finit bien*, act. IV, sc. 3.

La Crise vira de bord aussitôt que le cadavre du Grand-Sec eut disparu, et l'équi-

page sortit du petit havre dans un sombre silence. A voir la tristesse des matelots, on eût dit des hommes en deuil qui s'éloignaient d'un tombeau sur lequel en entendait encore retomber la terre. Marbre me dit ensuite qu'il avait eu l'intention d'attendre que le corps du pauvre Williams vînt à flotter; mais la crainte d'être obligé d'engager une lutte avec les naturels l'engagea à quitter ces lieux sans rendre les derniers devoirs à notre digne commandant. Je pense toutefois que nous aurions pu rester encore un mois dans la baie sans recevoir la visite d'un seul Indien.

Il était midi quand le navire se trouva sur le vaste sein de la mer Pacifique. Le vent venait du sud-est et soufflait avec constance. Lorsque nous fûmes à douze milles au large, nous déployâmes les bonnettes de bâbord, et nous gouvernâmes au sud-ouest, toutes voiles dehors. L'intention de Marbre était donc de

quitter la côte. Il me manda dans la cabine, où je le trouvai occupé à consulter divers papiers et le portefeuille du capitaine Williams.

« Prenez un siége, monsieur Wallingford, dit le nouveau capitaine avec une dignité analogue à la circonstance. Je viens de parcourir les instructions que le défunt avait reçues des armateurs, et je vois que je m'y suis conformé sans le savoir. En tout cas, notre voyage a été productif. Il y a dans la cale soixante-sept mille trois cent soixante-dix dollars espagnols, et nos marchandises peuvent être estimées vingt-six mille deux cent quarante dollars. Or, n'ayant à payer ni droit ni commission, et possédant la somme nette, nous pouvons nous flatter d'avoir fait une excellente opération. Ensuite, notre passage dans le détroit de Magellan nous a fait gagner un mois, et si je croyais rencontrer les Français à l'ouest du cap Horn, je profiterais de mon avance pour

tenter une croisière de cinq ou six semaines. Toute réflexion faite, nous avons une longue route devant nous; il vaut mieux gouverner vers la première relâche indiquée par les armateurs. »

Après ce discours, le capitaine Marbre me montra une note marginale où l'on donnait au capitaine Williams des instructions supplémentaires, dans le cas où il ne pourrait atteindre complétement le but de son voyage. Je savais que le défunt les aurait négligées, et qu'il comptait aller chercher du bois de sandal aux îles Sandwich, suivant l'usage de tous les navires qui fréquentent cette côte. Conformément au projet placé en marge, on devait toucher à la dernière des îles Sandwich, et se mettre à la recherche de certaines îles où l'on pensait pouvoir établir des pêcheries de perles. Je dis à Marbre que notre navire était trop grand, et qu'il avait trop de valeur pour être exposé dans une expédition

aussi hasardeuse. Mais le capitaine avait une prédilection particulière pour la pêche des perles. C'était son idée fixe; quoique cette entreprise ne fût qu'accessoire dans les instructions, il était disposé à la regarder comme le but principal de son voyage.

Marbre avait d'excellentes qualités, mais il n'était pas propre à commander un vaisseau. Personne n'était plus capable de l'arrimer, de le gréer, de le conduire dans les temps les plus contraires, mais il manquait du jugement nécessaire à l'administration d'une propriété importante. Il ne s'entendait pas plus à l'économie commerciale, que s'il n'eût jamais navigué sur des navires marchands : aussi avait-il végété dans un grade subalterne ; l'instinct mercantile, l'un des plus vifs que signalent les études physiologiques, avertissait les armateurs qu'il occupait le poste auquel il était destiné par ses facultés naturelles et ses connaissances acquises. Les

hommes les plus obtus acquièrent un merveilleux degré de perspicacité lorsqu'il s'agit d'intérêt pécuniaire.

Bien que je n'eusse que dix-neuf ans, je me permis de contrecarrer le capitaine. Les circonstances prévues par la note marginale n'avaient pas eu lieu, et nous devions nous conformer au vœu des armateurs, en prenant du bois de sandal aux îles Sandwich, et nous rendant de là en Chine pour y embarquer des thés. Marbre fut ébranlé par mes arguments, mais il persista. J'ignore quel eût été le résultat de sa détermination, si le hasard n'avait favorisé nos vues respectives.

Avant d'arriver aux îles Sandwich, Talcott fut promu au grade de troisième lieutenant, à ma vive satisfaction, car notre commun voyage à bord de *la Dame de Nantes* avait consolidé une liaison basée sur la conformité d'âge et d'éducation. Les îles Sandwich, où nous jetâmes l'ancre, avaient fait quelques

progrès depuis le capitaine Coock; mais on n'y trouvait pas comme aujourd'hui des églises, des tavernes, des billards, des maisons de pierre; les habitants ne se convertissaient pas encore à la religion chrétienne, et ne possédaient pas ce mélange d'aisance, de sécurité, de lois et de vices qui constituent la civilisation. Les sauvages, qui vinrent nous rendre visite, étaient peu supérieurs à ceux de la côte nord-occidentale. Parmi eux était le patron d'un brick de Boston, dont le navire s'était brisé sur un écueil. Il se proposait de tenter des moyens de sauvetage; mais il voulait se défaire d'une quantité considérable de bois de sandal qui était encore à bord, et que la première tempête pouvait enlever. Il désirait obtenir en échange des marchandises susceptibles d'être vendues sur place avec avantage, et comptait attendre, pour s'embarquer, un autre navire appartenant aux mêmes armateurs. Le capitaine Marbre se frotta les mains

de contentement après avoir visité le navire naufragé.

« La chance est pour nous, maître Miles, me dit-il, et nous partirons la semaine prochaine pour les pêcheries de perles. J'ai acheté pour rien le bois de sandal du navire échoué. Ce soir même nous en enlèverons la cargaison. Le fond est excellent en dedans de l'écueil, et nous pouvons procéder sans risque à notre opération. »

Le résultat répondit à l'attente de Marbre, et au bout d'une semaine nous appareillâmes pour l'Eldorado de perles de Marbre. Nous passâmes la ligne par le 170° de longitude ouest. Un mois après notre départ d'Owyhee ou Hawii, par une belle nuit étoilée, le capitaine vint nous trouver sur le pont, en se frottant les mains, comme il avait l'habitude de le faire quand il était de bonne humeur.

« En vérité, me dit-il, la Providence nous tient en réserve pour de grands événements.

Voyez ce qui nous arrive depuis trois ans. D'abord nous faisons naufrage sur la côte de Madagascar, puis nous traversons les mers dans un canot. Nous rencontrons un corsaire de la Guadeloupe, nous finissons par nous en emparer. Ce n'est pas tout. Après avoir passé hardiment le détroit de Magellan, nous perdons le capitaine Williams, mais en arrivant aux îles Sandwich, nous avons le bonheur de trouver une magnifique cargaison de bois de sandal. Pour mettre le comble à nos aventures, il ne nous faut plus que la découverte d'une île.

« A quoi bon? répondis-je. Il y a tant d'armateurs qui ont des prétentions sur des îles inconnues, que nous ne gagnerions guère à en trouver une. »

Peu m'importe. Nous aurons du moins l'avantage de baptiser notre découverte. Voyez-vous déjà figurer sur les cartes l'île de Marbre, la baie de Wallingford, les mon-

tagnes de Talcott, le cap de la Crise? Quel honneur pour nous!

— Terre! s'écria la vigie sur le gaillard d'avant.

— Par saint Georges, voici notre île, dit Marbre, en se précipitant à l'avant. Il y a une demi-heure que j'ai consulté la carte, et elle n'indique aucune terre à six cent milles autour de nous. »

C'était en effet une terre, beaucoup plus voisine de nous qu'on aurait pu le désirer; car nous entendions le bruit des vagues qui déferlaient sur un des bancs de corail si nombreux dans ces parages : la lune nous donnait une vive lumière. La nuit était douce et embaumée; mais la brise nous portait directement sur les écueils où nous avions à craindre des courants. On sonda sans trouver le fond. Marbre commanda de courir une bordée pour nous écarter du rivage.

« Je connais ces bancs de corail, dit-il.

Vous ne rencontrez pas le fond, et une seconde après, vous êtes tout étonné de toucher. Si nous parvenions à jeter l'ancre, le grelin se trouverait au milieu de pointes anguleuses, comme un homme qui dort dans un hamac hérissé de rasoirs ouverts. »

La brise était si faible que, malgré notre manœuvre, le navire ne put s'éloigner de la côte sur laquelle il s'affalait. C'était un de ces moments où Marbre se montrait dans toute sa supériorité. Il se tint sur le couronnement, et donna des ordres avec un sang-froid et une précision admirables. Je me plaçai dans les chaînes pour surveiller les matelots qui jetaient la sonde, et nous ne fûmes pas surpris de ne point trouver le fond, car nous savions que ces récifs étaient toujours perpendiculaires du côté de la pleine mer. Je proposai d'explorer dans la yole la place où nous étions, et, avec le consentement de Marbre, je quittai le navire, et gouvernai sous

le bossoir du vent. Je me tenais dans la chambre du canot, et je me servais de temps en temps du petit plomb de sonde. En avançant, je vis distinctement une solide barrière de rochers battus par une houle formidable qui s'éparpillait en écume, après les avoir franchis. Dans ce périlleux instant, où je n'aurais pas échangé le moindre champ de Clawbonny contre la propriété de *la Crise*, je remarquai sous le vent un point dont la surface était moins agitée. Je redoublai d'efforts pour m'en approcher. A peine y étais-je entré que le courant entraîna la yole avec une vitesse irrésistible. Je n'eus qu'une fois le temps de jeter la sonde, et je trouvai six brasses de profondeur.

Je remis le cap du côté du navire, qui était heureusement à la portée de la voix, et je le hélai avec force.

« Qu'y a-t-il, M. Wallingford? demanda

Marbre avec autant de calme que s'il eût été à l'ancre dans le port de New-York.

— Voyez-vous la yole, monsieur?

— Parfaitement.

— *La Crise* a-t-elle un bon sillage, capitaine?

— Elle gouverne passablement.

— Alors ne m'adressez point de questions; mais tâchez de suivre la yole, c'est notre seul espoir, et nous pouvons réussir. »

Sans me répondre, Marbre commanda de mettre la barre au vent, et de ranger du monde aux bras du vent. Je respirais à peine en voyant les bossoirs du navire faire leur abattée. *La Crise* entra rapidement dans l'étroit goulet, et quand elle approcha de l'endroit où j'avais trouvé six brasses, je m'écriai : « Dépêche, et jette l'ancre le plus tôt que possible! « On ne me répondit point; mais les basses voiles et les perroquets furent déployés. On descendit le grand foc, et le navire

vint au lof. J'entendis avec joie le bruit stridant et prolongé de l'ancre de poste qui s'enfonçait profondément dans l'eau. Le navire prit sa touée de câble sans difficulté, et mouilla un instant après.

« Nous l'avons échappé belle, M. Wallingford, me dit Marbre, en me serrant la main avec effusion, dès que je parus à bord. Je vous remercie de nous avoir pilotés. N'est-ce pas la terre que j'aperçois sous le vent?

— Oui, monsieur, je distingue même des arbres sur le rivage.

—C'est une découverte, jeune homme, une découverte qui nous immortalisera. Dès ce moment j'appelle ce chenal la passe de Miles, et je donne à ce banc le nom d'écueil de la Yole. »

La vanité de Marbre ne me fit même pas sourire, tout préoccupé que j'étais du salut de *la Crise*. Le temps était doux, la nuit belle, la baie unie, mais le grelin pouvait raguer. Il était essentiel de s'assurer de notre

véritable situation. Je demandai au capitaine la permission de pousser une reconnaissance du côté de la terre, et en me l'accordant, il m'enjoignit de prendre de l'eau et des provisions, attendu que mon devoir pouvait me retenir jusqu'au lendemain matin.

Entre les écueils et l'île, régnait un intervalle d'environ une lieue de large, dont la profondeur, mesurée par nos sondages, était constamment de dix brasses. Les rochers contre lesquels la mer se brisait formaient en quelque sorte un ouvrage avancé, construit par les infatigables polypes, comme pour défendre une île que leurs ancêtres avaient probablement élevée deux siècles auparavant des profondeurs de la mer. Tous les navigateurs connaissent les travaux gigantesques accomplis par ces petits insectes aquatiques, dont l'action lente, mais continue, modifie certaines parties de la surface du globe.

Je trouvai la terre de facile accès, basse, couverte de bois et sans aucune trace d'habitation. Je m'aventurai dans l'intérieur, et après avoir fait plus d'un mille au milieu de cocotiers et de bananiers, j'arrivai au bassin qu'on rencontre d'ordinaire dans les îles de formation polypeuse. Comme il était peu éloigné de la mer, j'ordonnai d'y conduire la yole. Le petit bras de mer qui y aboutissait avait ainsi que la baie une profondeur de dix brasses et partout un fond sablonneux. J'aurais continué mes explorations jusqu'au lendemain, si je n'avais aperçu *la Crise* qui dérivait vers la terre. Je me hâtai de retourner à bord. Ainsi que je l'avais prévu, le câble avait ragué, et Marbre avait mis à la voile pour chercher un nouveau mouillage. Je lui parlai du lac situé au centre de l'île, en lui certifiant qu'il y avait assez d'eau pour y pénétrer. La tâche n'était pas difficile, et bientôt *la Crise* fut en sûreté dans ce bassin naturel,

où elle pouvait défier la plus rude tempête. Certains de n'avoir rien à craindre, nous carguâmes les voiles, et nous mîmes pour garde un seul homme sur le pont. Jamais, depuis que j'étais dans la marine, je n'avais regagné mon hamac avec plus de satisfaction. J'avouerai franchement que j'étais content de moi : c'était par ma vigilance que le navire avait été sauvé, car, même après avoir évité les bancs de corail, il eût donné à la dérive contre les rochers, si je n'avais découvert ce bassin en temps opportun. Au milieu de la mer Pacifique, dans une île déserte, loin des douaniers et des gardes-côtes, rien ne pouvait troubler notre sommeil. Je me serais endormi de suite sans les discours que le capitaine m'adressa de sa chambre dont la porte était entr'ouverte.

« Généralisons, me dit-il. C'était une de ses expressions favorites, et il l'employait, sans en connaître la véritable portée. Nous

aurons d'abord l'île de Marbre, la baie de Wallingford, l'écueil de la Yole et le mouillage de Miles. Comme nous l'avons vu, ce mouillage n'était pas fameux, mon ami, mais en ce monde de misère, chacun doit avoir sa part de bien et de mal. »

Je murmurai une réponse insignifiante, en envoyant au diable celui qui troublait mon sommeil.

« Notre fortune est faite! continua Marbre. Le monde généralise en fait de découvertes, et n'établit guère de distinction entre les Colomb, les Cook et les Marbre. Une île est une île, et celui qui la découvre prend place au nombre des navigateurs illustres. Pauvre capitaine Williams! Il eût navigué pendant cent ans, sans rien découvrir.

— Excepté le détroit de Magellan.

— Ah! nous avons eu du mal à le passer! Sans nous, le navire n'aurait jamais accompli

un si bel exploit. Nous sommes les favoris de la fortune, n'est-ce pas, Miles?

— Oui, monsieur... Arrive tout la barre tout au vent !...

— Il rêve, reprit le capitaine. Encore un mot, mon ami, avant de couper court à nos réflexions. Ne serait-ce pas une idée sublime que celle de mêler un peu de patriotisme à nos dénominations. Le patriotisme est à l'ordre du jour dans notre hémisphère. La partie supérieure de l'écueil pourrait s'appeler le rocher du Congrès, et l'on nommerait la plage de Washington le débarcadère dont vous m'avez parlé. Washington aurait sa part du gâteau.

— Oui, oui, monsieur.

— Je vois que vous êtes parti ! Je vais tâcher de vous suivre, quoiqu'il soit difficile de dormir quand on a fait une grande découverte. Bonsoir, Miles.

— Oui, oui, monsieur. »

Durant toute la nuit, le navire fut aussi silencieux qu'une église pendant la semaine. Pour ma part, je perdis toute connaissance, et les rayons du soleil avaient pénétré par les fenêtres de la cabine, quand un violent coup sur l'épaule me réveilla. La transition subite des ténèbres à la lumière m'empêcha d'abord de reconnaître le capitaine Marbre, qui me dit d'un ton grave :

« Miles, il y a une révolte à bord; entendez-vous, monsieur Wallingford?...

— Une révolte! capitaine ; vous vous méprenez. Les matelots n'ont aucun sujet de mécontentement. Je n'entends aucun bruit, et le navire est à la place où nous l'avions laissé.

— Je suis sûr de mon fait, reprit Marbre. Il y a dix minutes, quand j'ai voulu monter sur le pont pour respirer le frais, j'ai trouvé le capot d'échelle fermé à la façon du Grand-Sec. Vous reconnaîtrez sans doute que l'équi-

page ne se serait pas permis d'emprisonner ses officiers, s'ils n'avaient l'intention de s'emparer du navire.

— C'est très-extraordinaire. Avez-vous appelé, monsieur?

— J'ai frappé comme un amiral; mais pour toute réponse, j'ai entendu un éclat de rire mal réprimé. Vous conviendrez que des matelots qui se rient de leurs officiers sont en état de flagrante rébellion.

— Je commence à le croire, monsieur. Armons-nous d'abord.

— Vous trouverez des pistolets dans ma chambre. »

Un moment après, les deux autres lieutenants et moi nous fûmes prêts à combattre. Talcott alla réveiller le maître d'hôtel, qui reposait dans l'antichambre, et nous nous dirigeâmes vers le gaillard d'avant. Parvenus à la cloison qui nous séparait du logement des matelots, nous fûmes surpris de n'en-

tendre que des ronflements sur tous les tons imaginables de la gamme de Morphée. Il y avait dans la cloison une porte de communication ; Marbre l'ouvrit brusquement, et entra le pistolet au poing. Tous les matelots étaient endormis ; la fatigue, l'habitude d'attendre des ordres, avaient prolongé leur sommeil. Contrairement à ce qui se pratique dans les climats ardents, l'écoutille était fermée, et nous acquîmes bientôt la conviction qu'elle était barrée en dehors.

« En généralisant, s'écria le capitaine, je conclus que nous avons été surpris par des sauvages. Êtes-vous sûr que l'île de Marbre soit inhabitée ?

— Je ne l'ai pas visitée dans toutes ses parties ; mais les bancs de corail sont ordinairement déserts.

— Malheureusement les armes sont sur le pont, dans le coffre d'armes. Réveillons

nos gens, et voyons ceux qui manquent à l'appel. »

On fit passer tous les matelots dans la cabine, qui était mieux éclairée que leur logement. Ils étaient présents, à l'exception de Harris, que nous avions placé sur le pont. Marbre les réunit, et tenta un assaut sur la porte de la cabine.

« Ho! ho! dit une voix sur le pont, que signifie tout ce vacarme?

— Qui diable êtes-vous? demanda Marbre en frappant plus fort que jamais. Ouvrez, ou je vais enfoncer la porte et vous jeter à la mer.

— *Monsieur,* reprit une autre voix, *tenez,* vous êtes *prisonniers; comprenez-vous? prisonniers* (1)!

— Ce sont des Français, capitaine Marbre,

(1) Tous les mots en italique sont en français dans l'original. (Note du traducteur.)

m'écriai-je, et nous sommes entre les mains de l'ennemi! »

C'était une nouvelle tellement surprenante, que nous nous refusions d'y croire.

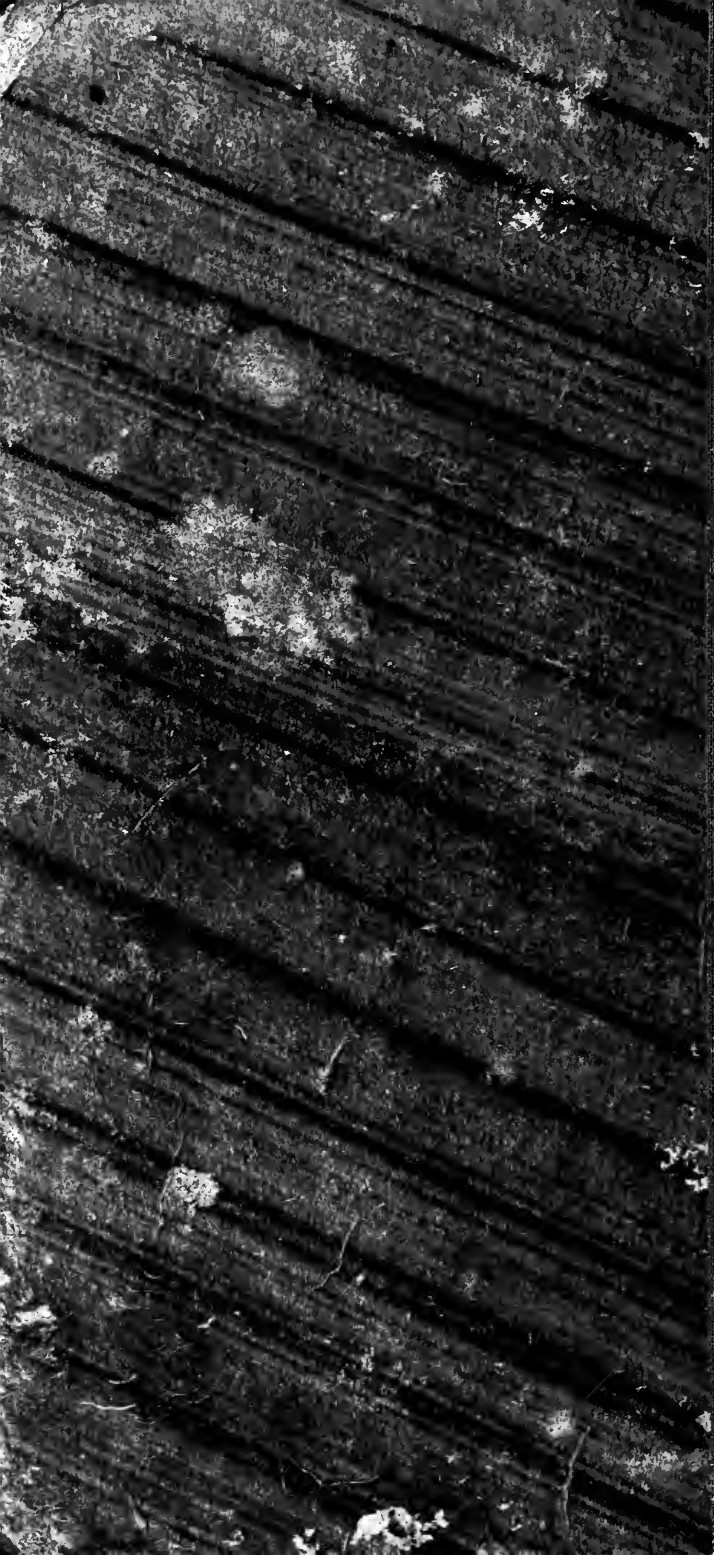
Quelques instants d'entretien éclaircirent nos doutes. Les vainqueurs entrèrent en arrangement avec nous. Il fut convenu que j'irais m'assurer de l'état des choses pendant que Marbre resterait en bas. Ce traité conclu, la porte s'ouvrit; je m'élançai sur le pont, et j'eus peine à en croire mes yeux en voyant cinquante hommes armés se grouper autour de moi, et me regarder avec autant de curiosité que j'en manifestais moi-même. Tous étaient Français, à en juger par leur extérieur et leur langage. Au milieu d'eux était Harris, qui s'approchait de moi d'un air triste et embarrassé.

« Je sais que je mérite la mort, monsieur Wallingford, me dit-il; mais j'ai succombé à la fatigue, et quand je me suis réveillé, j'ai

trouvé ces gens à bord, et maîtres du navire.

— Mais d'où diable sortent-ils? Y a-t-il un navire français près de la côte?

— D'après ce que j'ai pu voir, c'est l'équipage d'un bâtiment naufragé, et trouvant une bonne occasion de quitter l'île et de faire une riche capture, il s'est emparé de la pauvre *Crise*. Elle est maintenant sous le pavillon français.

En effet, je regardai le pic, et j'y vis flotter le pavillon tricolore!

FIN DU PREMIER VOLUME.